

SPIRITUS

THOMAS PARAYADY
GODWIN AKPAN
PAULO PONTE
OMER DEGRIJSE
ENQUÊTE

SUZANNE LOZÉ
JEAN-BENOÎT GNAMBODÉ
MICHEL BOISSEAU
CLAUDE TASSIN

LOUIS JIN LUXIAN

AU PAYS DE SAINT THOMAS
SÉMINAIRE SAINT-PAUL DU NIGERIA
A SÃO LUIZ DU MARANHÃO
VOCATIONS MISSIONNAIRES NOUVELLES
DES JEUNES AFRICAINS S'EXPRIMENT
JEUNES SŒURS DE TROIS CONTINENTS
RÉFLEXIONS ET QUESTIONS
DIEU APPELLE EN AFRIQUE
UNE EXPÉRIENCE AU ZAÏRE
LE TÉMOIGNAGE D'ÉTIENNE
&
ÉGLISE DE CHINE

vocations/1: un tournant

1. dossier

- | | |
|----------------------|--|
| Thomas Parayady | Société missionnaire de Saint-Thomas-Apôtre / 227 |
| Godwin Akpan | Séminaire missionnaire Saint-Paul / 237 |
| Paulo Ponte | A São Luiz du Maranhão / 242 |
| Omer Degrijse | Vocations missionnaires du tiers monde / 248 |
| Enquête | Des Jeunes Africains s'expriment / 259 |
| | Jeunes Sœurs de trois continents / 265 |
| Suzanne Lozé | Vocations «nouvelles» à la Mission universelle: Réflexions et Questions / 272 |
| Jean-Benoît Gnambodé | Dieu appelle en Afrique: Problématique / 279 |
| Michel Boisseau | A vocations nouvelles, pédagogie nouvelle / 290 |
| Claude Tassin | Un tournant missionnaire: témoignage d'Etienne / 301 |
-

2. chronique

- | | |
|------------------|--|
| Louis Jin Luxian | Eglise de Chine: aujourd'hui et demain / 311 |
|------------------|--|
-

3. communications

- | | |
|----------|------------------------------|
| lectures | Notes bibliographiques / 325 |
| livres | Reçus à la rédaction / 335 |
| | Informations / 336 |
-

Vraiment, l'Esprit est à l'œuvre dans l'Eglise répandue de par le monde ! Il fait fleurir « ce nouveau printemps » annoncé par le Congrès Missionnaire International de Manille, en 1979. Après « les laïcs : espérance offerte », notre dernier cahier de Spiritus, nous présentons cette autre espérance, celle de l'appel à la Mission universelle dans le tiers monde.

Des jeunes, en nombre croissant, se voient appelés au service de l'Évangile, dans leur pays et au-delà de toute frontière. Des Eglises, qui souvent manquent encore de personnel, témoignent, de plus en plus, « du souci de toutes les Eglises » par l'envoi de leurs fils et filles « ailleurs », par la fondation de nouvelles Sociétés missionnaires, ou par la voie de Congrégations missionnaires internationales.

Pour évoquer la nouvelle geste des Actes des Apôtres aujourd'hui (cf. Ac 1,8) nous sommes contraints, vu l'ampleur du sujet, de nous limiter aux vocations missionnaires et aux initiatives des Eglises dans le tiers monde. Le prochain numéro abordera le thème des Instituts missionnaires.

Vitalité et créativité des Eglises d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine sont suggérées respectivement par Thomas Parayady, Godwin Akpan et Paulo Ponte. Le Père Omer Degrijse donne un aperçu d'ensemble.

Parole aux jeunes ! Des jeunes africains et des jeunes sœurs de trois continents s'expriment sur leur vocation missionnaire. Suzanne Lozé, à partir de l'enquête, relève quelques questions.

Jean-Benoît Gnambodé, prêtre béninois, approfondit la problématique des vocations dans la Mission en Afrique aujourd'hui. Michel Boisseau relate son expérience au Zaïre.

Dans tout ce contexte, Claude Tassin relit le témoignage d'Etienne, qui marque un tournant aux origines de l'Eglise et devient actuel en notre temps.

Spiritus

AU PAYS DE SAINT THOMAS

la société missionnaire de Saint-Thomas-Apôtre

par Thomas Parady

Les Eglises d'Asie sont-elles appelées à jouer un rôle de première importance dans la Mission universelle? A voir celles des Philippines, de l'Inde, de la Corée du Sud, du Vietnam, du Japon et bien d'autres encore, on pourrait le croire.

L'Inde compte déjà plusieurs nouvelles fondations dont la « Société missionnaire de Saint-Thomas-Apôtre » que nous présente le Père Thomas Parady. Lui-même est membre de la Société. Titulaire d'un doctorat en liturgie orientale, il a enseigné la liturgie pendant cinq ans, au Séminaire pontifical Saint-Joseph, Alwaye, Kérala. Il est Recteur du Séminaire « Ruhalya ».

l'église des chrétiens de saint-thomas

La Société missionnaire de Saint-Thomas-Apôtre doit son impulsion évangélicatrice à l'Eglise des chrétiens de Saint-Thomas, dont les fidèles vivent principalement au Kérala, au sud-ouest de l'Inde. La conviction profonde de ces chrétiens est que l'Apôtre saint Thomas, dont le tombeau se trouve à Mylapore près de Madras, est venu en premier prêcher la Bonne Nouvelle en Inde ¹. D'antiques traditions, remontant au 1^{er} siècle, rapportent que sept Eglises ou communautés furent fondées au Kérala par l'Apôtre en personne ². Il y eut des chrétiens de Saint-Thomas en d'autres endroits de l'Inde, mais seuls ceux du Kérala (sur la côte des Malabars) ont subsisté jusqu'à nos jours.

Les chrétiens de Saint-Thomas suivaient la liturgie de la Syrie de l'Est, avec quelques adaptations aux coutumes locales. Ce lien originel avec l'Eglise de

Perse les a rendus suspects d'hérésie nestorienne. Au début du XVI^e siècle, quatre évêques étrangers formaient la hiérarchie des chrétiens de Saint-Thomas, qui comptaient alors quelques 30.000 familles. Dès leur arrivée, les missionnaires portugais allaient revendiquer l'honneur d'avoir *converti* au catholicisme cette communauté apostolique du Christ³. Ils introduisirent plusieurs traditions liturgiques de l'Eglise latine, et supprimèrent un bon nombre des pratiques populaires du pays. Comme on pouvait s'y attendre, la période qui suivit cette *conversion* fut fertile en conflits, dissensions et schismes.

Le résultat de la politique suivie par l'Eglise fut que les chrétiens de Saint-Thomas étaient pratiquement confinés dans l'actuel Etat du Kérala et incorporés dans l'organisation de l'Eglise latine. De ce fait, la dimension missionnaire était en quelque sorte occultée, puisque les nouveaux fidèles étaient *reçus* dans cette même Eglise latine. Le recrutement des vocations sacerdotales et religieuses des chrétiens de Saint-Thomas, au sein de l'Eglise latine, prit son essor avec les Portugais, et s'est maintenu jusqu'à nos jours sans discontinuer. Même l'établissement d'une hiérarchie indépendante, en 1923, n'apporta pas l'affranchissement total de la tutelle. Les chrétiens de Saint-Thomas, vivant en dehors des strictes limites du territoire, restaient et restent encore sous la juridiction de l'Eglise latine. Après d'innombrables démarches, était érigée, en 1953, l'éparchie (diocèse) de Tellicherry pour les immigrants. C'est en 1962 que le premier territoire de mission fut confié à une congrégation religieuse (C.M.I.), relevant de cette Eglise éparchique. Dès lors que l'on se rendit compte des ressources missionnaires en réserve, huit autres diocèses furent confiés aux Missionnaires de cette éparchie⁴.

1/ P.J. PODIPARA: *The Thomas Christians*, Londres-Bombay, 1970.

2/ Les sept Eglises sont les suivantes: Palayur, Cranganoor, Kottakavu, Kookkamangalam, Niranam, Quilon et Nilackal.

3/ J. THALIATH: *Le Synode de Diamper* (Orientalia Christiana Analecta, CII, 1958), Rome, 1958.

4/ C'est un fait connu que les chrétiens de Saint-Thomas exerçaient la juridiction sur toute l'Inde jusqu'au début du XVII^e siècle. « Selon les informations provenant de nombreux livres et de faits bien connus, l'évêque de Serra (Malabar) était toujours un archevêque et était le plus ancien de toute l'Inde. Ses archevêques et prélats avaient le titre d'archevêque métropolitain de toute l'Inde et de ses confins. » CAMBORI S.J., cité par Placide J. PODIPARA dans *The Hierarchy of the Syro-Malabar Church*, Alleppy, 1976, pp. 34-35. Voir également: ABRAHAM MATTAM: *L'Eglise indienne des chrétiens de*

Saint-Thomas et ses entreprises missionnaires avant le XVI^e siècle, Kottayam, 1985.

5/ Catholiques au Kérala: Syro-Malabar: 64 %, Syro-Malankar: 7 %, Latins: 29 %.

6/ Il semble que cette étude ne soit pas correcte. Pour des raisons d'ordre émotionnel, au moins quelques-uns hésitent à fournir des données statistiques complètes du nombre des vocations en provenance d'autres Eglises. Le nombre des vocations qui sont absorbées dans des congrégations à l'étranger qui n'ont pas de maisons en Inde ne figure pas ici. Sinon le nombre des vocations, dans les diverses congrégations religieuses et dans les différents diocèses en Inde et à l'étranger, aurait été encore plus élevé.

7/ *Catholic Directory of Kerala*, 1986, édité par G. Appassery et T.J. Arukalil, Angalamy South, Kérala, 1986, pp. 328-453.

La vitalité missionnaire de l'Eglise de l'Inde, qui était pratiquement inexistante, s'est mise à fleurir. On en voit le signe éclatant dans le nombre des vocations issues de l'Eglise pour les différents diocèses de mission au nord de l'Inde, et pour les diverses congrégations religieuses d'hommes et de femmes. L'Eglise latine a su, elle aussi, tirer parti de cette situation. Même lorsque plusieurs Eglises gémissaient sur la pénurie des vocations, l'Eglise des chrétiens de Saint-Thomas, quant à elle, n'arrivait pas à utiliser à plein ses vocations pour le travail d'évangélisation, car les évêques et les congrégations sélectionnaient quelques éléments, tandis que le reste était retenu sur place, mobilisé aux tâches pastorales. L'Eglise ne pouvait prendre en charge un travail missionnaire ou pastoral en dehors de sa propre juridiction.

Des statistiques récentes portant sur les vocations à la vie religieuse (les prêtres diocésains n'étant pas inclus) au Kérala, préparées par la Conférence des Supérieurs majeurs au Kérala, à l'occasion de la visite du pape Jean-Paul II en février 1986, méritent d'être signalées ⁵.

Nombre des religieux des différentes Eglises :

| | Latine | Syro-Malabar | Syro-Malankar |
|---------|-----------------|------------------|---------------|
| Prêtres | 662 (18,56 ‰) | 2.843 (79,70 ‰) | 62 (1,74 ‰) |
| Frères | 361 (21,42 ‰) | 1.305 (77,45 ‰) | 19 (1,13 ‰) |
| Sœurs | 7.916 (20,99 ‰) | 29.220 (77,47 ‰) | 579 (1,54 ‰) |

Cette étude concerne sept congrégations de prêtres, huit de frères et soixante-sept de religieuses, congrégations issues de l'Inde et vingt-trois autres de prêtres, cinq de frères et quatre-vingt-seize de religieuses, congrégations venues de l'étranger, mais ayant des maisons en Inde. 77 à 80 ‰ des vocations dans le Kérala, pour les congrégations du Kérala, relèvent de l'Eglise syro-malabar (autre nom utilisé pour désigner l'Eglise catholique de Saint-Thomas) ⁶.

Selon l'Ordo administratif 1986 du Kérala, on compte actuellement vingt-quatre congrégations de prêtres, quatre de frères, soixante-douze de religieuses et sept instituts séculiers qui ont été fondés hors du Kérala, mais travaillant au Kérala ⁷. Il faut dire qu'un bon nombre de ces congrégations ont commencé à travailler au Kérala, attirées par l'extraordinaire possibilité de recruter des candidats. L'Annuaire catholique de l'Inde (C.B.C.I. Center, New Delhi, 1954, p. XXX) donne comme nombre des religieuses en Inde : 49.956 et celui des religieux prêtres : 4.943. De ce fait, la contribution en vocations qu'apportent les chrétiens de Saint-Thomas pour l'ensemble de

l'Inde se situe aux alentours de 60 %. Le pape Jean-Paul II, s'adressant à nos évêques lors de leur visite *ad limina*, le 19 décembre 1986, reconnaissait clairement ce fait, quand il déclarait : *L'œuvre de l'évangélisation s'est constamment poursuivie dans la mère-patrie, dans les pays voisins et à l'étranger, chaque fois que cela a été possible, alors que des milliers de chrétiens de rite oriental, hommes et femmes, étaient engagés dans des ministères variés à travers l'Inde, sous la juridiction d'évêques de rite différent* ⁸.

la société missionnaire de saint-thomas-apôtre

C'est dans ce contexte que, peu à peu, est née l'idée de constituer un groupe missionnaire dans l'Eglise des chrétiens de Saint-Thomas. Dans les années 1950 se forme spontanément un noyau de prêtres appartenant au diocèse de Palai, qui se rassemblent pour prier et réfléchir en commun. Progressivement d'autres prêtres, venus de différents diocèses, vinrent participer aux réunions à l'occasion de rassemblements de prières et de discussions. Le groupe prit l'appellation de *Priest Friends Conference* (Conférence de Prêtres-Amis). Mgr Matthieu Mankuzhikary et le Père Joseph Maliparampil, tous deux directeurs spirituels des deux grands séminaires du Kérala, étaient assidus à ces rencontres. Quelques-uns parmi les prêtres du groupe proposèrent de former une association de prêtres diocésains en vue de la mission. Le projet fut soumis à l'ancien évêque de Palai, Mgr Sebastian Vayalil, fondateur de la Société missionnaire de Saint-Thomas-Apôtre, pour plus ample réflexion. Sans doute Mgr Vayalil entretenait-il un tel projet, puisqu'il convoqua les prêtres connus pour leur intérêt à la cause missionnaire. Plusieurs rencontres furent organisées.

Mgr Vayalil dut prendre contact avec la Propagande pour mettre le plan à exécution. Cette dernière suggéra de procéder à la nomination d'un Vicaire général supplémentaire dans le diocèse de Palai, dans le but de coordonner l'activité missionnaire. La suggestion reçut un accueil plutôt froid. Cependant douze prêtres étaient sur la liste pour former le premier groupe missionnaire, si bien qu'en 1960, durant sa visite *ad limina*, l'évêque sollicita formellement la permission de fonder un institut missionnaire.

8/ *Christian Orient*, P.B.I, Vadayathoor, Kottayam, 686010, Kérala, Vol. VII, n^{os} 1-2, p. 16.

9/ Ces informations proviennent surtout d'interviews avec quelques-uns des membres pionniers et des comptes rendus des rencontres.

10/ Voir la lettre publiée dans les *Statuts de la Société missionnaire de Saint-Thomas-Apôtre* (M.S.Y.); Eglise Syro-Malabar, Kérala, 1967, seconde impression en 1983.

Profitant de son séjour à Rome où il participait au Concile Vatican II, en 1962, Mgr Vayalil eut des conversations avec la Propagande et la Congrégation pour les Eglises Orientales. Dès son retour au Kérala, devant la Conférence des évêques syro-malabars, il émit l'idée que ce soit toute l'Eglise collégialement qui fonde une congrégation missionnaire. Les évêques accueillirent favorablement le projet et chargèrent Mgr Vayalil de le mettre en œuvre.

En 1963, la Congrégation Orientale demanda à l'évêque de lui fournir des indications précises ou même, le cas échéant, d'élaborer un statut pour l'institut missionnaire. Certains intéressés parlèrent d'institut séculier, mais l'évêque rejeta la proposition, ses préférences allant à l'institution d'une congrégation religieuse, ce à quoi Rome n'était guère favorable. En 1964, notre évêque recruta trois séminaristes et les admit dans son petit séminaire, en vue de constituer l'embryon du groupe missionnaire, pour le cas où celui-ci serait agréé, et, dans le cas contraire, il s'engageait à les incardiner dans son propre diocèse.

Finalement, on retint l'idée d'une société menant la vie de communauté, sans prononcer de vœux; puis la première ébauche des statuts fut rédigée et envoyée à Rome, en 1964⁹. Tandis que le plan de l'institut missionnaire était en discussion et en cours d'achèvement, on lui donnait vie concrètement sous la forme de « Pieuse Union », formellement reconnue le 22 janvier 1965, avec neuf membres prêtres et Mgr Vayalil comme Président. Le 13 juin 1967, cette Pieuse Union de prêtres était approuvée comme Société missionnaire par la Congrégation pour les Eglises Orientales, et les statuts recevaient également l'approbation¹⁰. Ce fut le 22 février 1968, à Palai, que Mgr Vayalil promulgua l'institution de la Société missionnaire de Saint-Thomas-Apôtre, en présence du cardinal Maximilien de Furstenberg, alors Préfet de la Congrégation pour les Eglises Orientales, et de Mgr Joseph Caprio, archevêque et pro-nonce apostolique en Inde, à cette époque.

C'est à cette occasion que le Cardinal de Furstenberg annonça qu'un territoire de mission, dans le Madhya Pradesh, serait confié à la Société missionnaire. Ainsi, le jour même de son institution, la Société recevait la promesse d'un champ apostolique. Plus tard, il bénit la première pierre de la Maison-mère de la Société à Melampara, près de Bharananganam, où reposent les restes mortels de la Bienheureuse Alphonsa, dans le diocèse de Palai. Le pape Paul VI, par la bulle *Apostolicum Munus*, en date du 29 juillet 1968, érigea l'Exarchat apostolique de Ujjain et le confia à la Société missionnaire de Saint-Thomas-Apôtre. Le premier Directeur général, John Perumattan, devenait ainsi le premier Exarque apostolique d'Ujjain.

caractéristiques de la société

Il s'agit d'une Société missionnaire de clercs, appartenant à l'Eglise syro-malabar. Les statuts envisagent une vie de communauté sans vœux publics. L'appartenance à la Société par une *promesse* n'implique pas le statut de religieux. Bien que les statuts prévoient l'affiliation d'associés et de laïcs, jusqu'ici on n'a pas eu à les appliquer.

La Société est bien consciente du but spécifique qu'elle se propose, celui de prêcher l'Évangile de Jésus Christ dans les régions moins christianisées de l'Inde et à l'extérieur. L'Écriture nous dit que le message du Salut portera du fruit en temps voulu. C'est pourquoi la Société s'engage à assurer la formation et l'entretien de la nouvelle Église qui lui est confiée, jusqu'à ce qu'elle soit prise en charge par le clergé local. Ceci reste, pour le moment, une perspective lointaine.

En fait, notre activité missionnaire s'exerce de façon intense en deux régions : le diocèse d'Ujjain depuis 1968, et le district de Mandya depuis 1978. Les deux totalisent une population d'environ quatre millions huit cent mille habitants sur 23.216 kilomètres carrés. La présence et les activités chrétiennes sont rendues possibles grâce au réseau des nombreuses stations de mission qui existent à travers tout le territoire. Nous avons au total trente-huit centres où nous vivons en petites communautés de deux ou trois, et parfois même seul. Sans que l'on puisse évaluer notre action en termes de baptêmes conférés, nous constatons que nos contacts avec les gens sont positifs.

La Société investit beaucoup pour entretenir l'enthousiasme missionnaire de l'Église des chrétiens de Saint-Thomas. Les familles bien unies et traditionnelles forment l'épine dorsale de notre Église. Elles sont bien intégrées dans la vie de la nation. Le pourcentage élevé des pratiquants réguliers, les prières récitées en famille, l'engagement profond au niveau de la foi et vis-à-vis de la communauté, la qualité de vie morale, etc., tout cela contribue énormément à maintenir la vie ecclésiale à un très haut niveau. Les vocations sont les signes et les fruits de ce comportement chrétien. Les développements consécutifs à la modernisation, en portant l'accent sur *le monde d'ici-bas*, menacent de se frayer un passage dans la structure de cette ancienne Église, ce qui soulève bien des questions et des doutes concernant l'avenir.

formation des membres

La formation d'un prêtre missionnaire est une tâche sérieuse et difficile. Les exigences sont grandes: le séminariste doit avoir une expérience de Jésus Christ et en même temps se laisser transformer en homme de Dieu, devenir un homme d'amitié, ouvert à la coopération avec toutes les personnes de bonne volonté. Il doit développer en lui le sens de la responsabilité, sa capacité d'amour, de joie, d'enthousiasme, de créativité, d'espérance... en un mot, parvenir à la maturité de l'homme chrétien. L'Eglise attend de celui qui sort du séminaire, qu'il soit un homme de Dieu mûr, dévoué, simple, aimant la prière, compétent. Naturellement, des obstacles se dressent pour empêcher d'atteindre ce but. Les concepts différents portant sur les valeurs et les types de la mission, le développement de la théologie, spécialement celle de l'Évangélisation, les résistances politiques et culturelles aux nouvelles valeurs et pratiques religieuses, le manque personnel de sérieux et de ferme volonté pour supporter les souffrances du changement, etc., tout cela contribue à multiplier les difficultés et même les échecs de la formation donnée au séminaire.

Les statuts de la Société fixent quelques points de repère précis concernant la formation des membres. Le schéma directeur répartit toute la formation sur cinq périodes. Les garçons généralement se présentent aux études en vue de la prêtrise après leur scolarisation. Ils ont alors un peu plus de 15 ans. A cet âge, n'est-ce pas prématuré? Compte tenu du milieu familial chrétien et d'une vie paroissiale fervente, on peut affirmer que ces jeunes sont prêts, dès ce moment, à faire le pas. Ainsi, la formation proprement dite commence par trois années de petit séminaire, durant lesquelles les garçons étudient les langues et suivent un cycle complet d'enseignement préparatoire aux diplômes. Des exercices spirituels réguliers, comme la messe, la méditation, la liturgie des heures, le chapelet, etc., visent à leur donner le goût de la vie de prière, et c'est pour eux l'occasion de faire la première expérience de vie communautaire. La Société missionnaire a eu, dès le début, son propre petit séminaire à Mélangpara, rattaché à sa Maison centrale.

La deuxième étape est appelée: « Cours d'Orientation missionnaire ». Durant ce stage d'un an en plein pays de mission, l'accent est mis sur la prière et l'étude plutôt que sur l'engagement direct dans une activité du travail missionnaire. C'est également une année de préparation, qui se termine par la première promesse de vivre dans la Société. Ce cours a commencé à fonctionner en 1977, à Ujjain. — Ensuite, nos étudiants poursuivent leur formation dans les séminaires diocésains avec les étudiants du diocèse. Ils y

font trois années de philosophie et environ quatre années de théologie. – Une année d'interruption entre la philosophie et la théologie, ramène l'étudiant en territoire de mission. Le jeune missionnaire vit alors avec les prêtres et les assiste dans leurs multiples activités. Cette année se termine par le renouvellement de la Promesse. – L'engagement final se fait juste avant le diaconat. On envisage après l'ordination un programme de formation continue, mais rien n'a été fait jusqu'ici d'une manière organisée.

« ruhalaya »

La Société missionnaire est appelée à travailler dans des régions moins christianisées ou pas du tout christianisées. Il en résulte qu'une formation de type purement pastoral est nettement insuffisante pour ses membres, qui auront à travailler dans un milieu culturel différent du leur, bien que situé dans leur propre pays. C'est pourquoi les statuts donnent cette directive: *La Société aura le plus tôt possible son propre séminaire pour la formation adéquate de prêtres missionnaires.* Une initiative courageuse, en ce sens, a été l'ouverture de notre séminaire de philosophie, le 3 juillet 1986, avec la bénédiction des évêques et de la Congrégation pour les Eglises Orientales. Ce séminaire s'appelle « Ruhalaya » (un rapprochement de deux mots, l'un araméen et l'autre sanskrit, qui signifie *La Demeure de l'Esprit*. Il est situé près de Ujjain (dont le nom ancien est Avantika), un des centres religieux, culturels et sacrés de l'Inde, dont la haute antiquité est attestée dans les écrits hindous. Du VI^e siècle avant J.C. jusqu'à la fin du VIII^e siècle après J.C. (période Gupta), les activités politiques et culturelles de l'Inde étaient centrées autour d'Ujjain, ville qui par ailleurs a toujours été un centre d'études philosophiques et astrologiques.

L'objectif poursuivi, en ouvrant le séminaire à Ujjain, premier territoire de mission confié à la Société, est de développer une méthode et un esprit missionnaire au plus profond de la mentalité des jeunes séminaristes, en leur faisant connaître expérimentalement les cultures, les traditions et les religions des personnes vivant sur place, et en même temps, d'assimiler le dynamisme et l'ardeur de l'Eglise chrétienne de Saint-Thomas. Il est indispensable de connaître, par expérience, la vie des gens au plan sociologique, culturel, psychologique et religieux, pour que les jeunes mentalités puissent en dégager de nouveaux points de vue et de nouvelles espérances dans la façon de vivre le message du Christ dans un milieu non chrétien.

Il existe plusieurs grands séminaristes en Inde. Ruhalya partage leurs caractéristiques communes. Cependant, en lançant une maison de formation supérieure pour nos étudiants, nous désirons communiquer une formation à la fois missionnaire, ecclésiale, indienne et animée du souffle de l'Esprit.

a) *Missionnaire*

La Société est essentiellement missionnaire et sa raison d'être est de marcher sur les traces de l'Apôtre Thomas qui déclarait : *Allons, nous aussi, et nous mourrons avec lui* (Jn 11,16). Cette option radicale explique que la première préoccupation de la Société ait été de créer un environnement où les étudiants respirent « l'air missionnaire » à longueur de journées. C'est la raison même de l'installation de notre séminaire à Ujjain, notre premier terrain de mission, plutôt qu'au Kérala, dans un tissu chrétien. Ainsi, les étudiants peuvent facilement entrer en contact avec tout ce qui se passe au dedans et à l'entour du district missionnaire. Ce genre de vie leur permettra d'avoir une vision plus réaliste par rapport à leur vie future, et les préparera à y faire face plus efficacement. Tous les membres du personnel sont des missionnaires ayant vécu des expériences plus ou moins longues sur le terrain.

b) *Ecclésiale*

La mission universelle de Notre-Seigneur est confiée à l'Eglise qui, de ce fait, est missionnaire à son tour, de par sa nature même. Si cela est vrai pour toutes les Eglises individuelles, a fortiori pour cette ancienne Eglise apostolique de Saint-Thomas en Inde. Ce serait suicidaire que d'ignorer ce droit et ce devoir d'œuvrer pour la mission universelle. Dans la situation particulière de l'Inde, il est d'autant plus nécessaire d'assurer une formation qui soit véritablement ecclésiale, que l'Eglise de Saint-Thomas a été enrôlée de force sous la juridiction latine pendant quatre longs siècles, et qu'elle en subit encore les conséquences. L'Eglise de Saint-Thomas connaît une période de tension et d'effort pour retrouver sa véritable identité. C'est pourquoi la dimension ecclésiale de la formation missionnaire revêt une grande importance. Ses membres doivent éprouver un amour vrai pour l'Eglise, être capables de discerner et de développer les caractéristiques authentiques de cette Eglise apostolique, rechercher et découvrir la nourriture spirituelle au sein de l'Eglise-mère et notamment dans sa liturgie.

c) *Indienne*

Les statuts envisagent une tâche missionnaire à l'échelle universelle, mais il se peut, au moins dans l'immédiat, que la Société missionnaire n'exerce son activité que dans le contexte indien. Pour le moment notre tâche est de faire parvenir le message du Salut à nos propres concitoyens. Ainsi, la formation doit tenir compte de la situation indienne. Bien que l'instruction se fasse par l'entremise de l'anglais (qui est encore largement en usage en Inde), les langues indiennes commencent à avoir droit de cité dans l'enseignement. Chacun doit pouvoir s'exprimer au moins en deux langues: le Malayalam (notre langue maternelle) et le Hindi (langue officielle de l'Union, qui est très répandue). Nous voulons également promouvoir certaines valeurs humaines et évangéliques, comme la simplicité dans le style de vie, le respect des parents, des anciens et des enseignants, la pratique de l'hospitalité, la fréquentation des saintes Ecritures et des Prophètes, le travail manuel, l'intérêt pour toutes les religions et la tolérance religieuse, la fierté civique et l'attachement à la mère-patrie, l'amour de la nature, etc. Au fur et à mesure que l'Eglise se développera en Inde, ces idées – c'est notre ferme espérance – finiront par être assimilées et intégrées dans notre vie chrétienne.

d) *Animée du souffle de l'Esprit*

Le nom de Ruhalya signifie *la Maison de l'Esprit (Saint)*. Nous avons l'espoir que ceux qui y demeurent, marchent dans la crainte du Seigneur, animés du souffle de l'Esprit Saint consolateur. Si nous réussissons à vivre l'esprit de la première communauté chrétienne, en nous laissant guider par l'Esprit, alors nous pourrions former une Société missionnaire, capable de témoigner de l'Evangile et de porter du fruit.

conclusion

Il s'agit là d'une œuvre de longue haleine. Nous avons commencé à faire un pas dans la bonne direction. Nous attendons de l'Eglise tout entière qu'elle nous assiste et nous guide. En définitive, n'est-ce pas là le rôle essentiel de l'Eglise?

Thomas Parayady

*Ruhalaya, Kamed
Ujjain 456 006, M.P.
(Inde)*

SÉMINAIRE MISSIONNAIRE NATIONAL SAINT-PAUL

UNE INITIATIVE DES ÉVÊQUES DU NIGERIA

par Godwin Akpan

L'Eglise en Afrique manifeste vitalité et créativité. Mgr Godwin P. Akpan, ancien vicaire général du diocèse de Calabar, au Nigeria, présente la nouvelle fondation de la Société missionnaire de Saint-Paul et de son Séminaire. Mgr G. Akpan, membre de la Société Saint-Paul, est le Recteur du Séminaire depuis sa fondation en 1977.

fondation

En septembre 1977, la Conférence épiscopale du Nigeria, réunie à Kaduna, décidait la création d'une *Société missionnaire du Nigeria* et d'un *Séminaire missionnaire national*. Ils plaçaient les deux fondations sous le patronage de saint Paul, le grand apôtre missionnaire.

Le site permanent du Séminaire, avec l'administration centrale de la nouvelle Société, serait implanté dans la capitale fédérale, Abuja; mais dans l'immédiat, aucun terrain n'ayant été alloué sur le territoire de la capitale fédérale, S.E. Mgr Sanousi, évêque de Ijebu-Ode, cédait à titre gracieux les locaux qui jadis abritaient l'Ecole normale d'instituteurs Saint-Marc à Iperu, dans l'Etat d'Ogun.

Le Séminaire missionnaire national de Saint-Paul ouvrit donc ses portes à Iperu-Remo dans l'Etat d'Ogun, et la rentrée des premiers étudiants eut lieu le dimanche des Missions, le 23 octobre 1977. Le dimanche des Missions, en octobre 1987, le Séminaire fêtera déjà son dixième anniversaire.

La Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples approuva, en octobre 1978, la décision des évêques du Nigeria d'établir la Société missionnaire de Saint-Paul comme « pieuse Association de prêtres missionnaires ».

«vous serez vos propres missionnaires»

D'où sont venus l'élan et l'inspiration qui ont permis l'élaboration de ces deux structures missionnaires que sont la Société missionnaire de Saint-Paul et le Séminaire missionnaire national de Saint-Paul? L'épiscopat du Nigeria, en tant qu'ensemble organique, a la réputation d'être avare de paroles, paroles qui, dans l'économie des termes, traduisent cependant une intense réflexion apostolique. Tous les évêques, spécialement les membres les plus influents parmi eux, ont dû retourner maintes fois dans leur esprit l'aspect universel de la Rédemption du Christ, et le nouvel impact de cette vérité donnée au moins dans deux documents de Vatican II. Le Décret *Ad Gentes* déclare, au début du second chapitre: *L'Eglise en pèlerinage sur terre est missionnaire de par sa nature*. La Constitution *Lumen Gentium* est tout aussi explicite: *Le soin d'annoncer l'Evangile sur toute la terre revient au corps des pasteurs; à eux tous, en commun, le Christ a donné mandat en leur imposant un devoir commun, selon ce que déjà le pape Célestin rappelait aux Pères du Concile d'Ephèse. C'est pourquoi les évêques, chacun pour sa part, dans toute la mesure où l'accomplissement de sa propre charge le lui permet, doivent accepter d'entrer en communauté d'effort entre eux et avec le successeur de Pierre, à qui a été confiée, à titre singulier, la charge considérable de propager le nom chrétien.* (Chapitre 3, section 23.)

A noter les nombreuses références faites aux déclarations de Paul VI à Kampala, en Ouganda, disant qu'il était temps désormais que les Africains deviennent missionnaires pour eux-mêmes; on peut déduire que la hiérarchie nigérienne y a puisé son potentiel d'animation pour mettre à exécution ses projets missionnaires.

croissance

A n'en pas douter, la bénédiction divine reposait sur la nouvelle fondation, puisque le nombre des candidats à se présenter chaque année ne cessera de croître. Neuf postulants furent acceptés en première année, appelée année de probation, en 1977-78. En 1980-81, c'était au tour de vingt-sept autres à être admis.

Pour l'année académique 1984-85, les étudiants de philosophie et de théologie déménagèrent du campus d'Iperu à celui de Gwagwalada sur le territoire de la capitale fédérale, Abuja. Cette migration massive d'un grand Séminaire n'est pas un fait unique dans l'histoire de l'Eglise au Nigeria, car

les Séminaires régionaux des deux provinces d'Onitsha et de Lagos furent également migrateurs au cours de leur développement. Cependant, pour le Séminaire missionnaire Saint-Paul, et spécialement pour ses étudiants, le transfert de la campagne luxuriante et verdoyante d'Iperu, où résonnait chaque matin la prière des musulmans, vers Abuja au sol aride, accidenté et rocailleux, clairsemé de rares forêts, fréquenté par des musulmans silencieux, fut une véritable épopée. Evidemment, comme on pouvait s'y attendre avec les étudiants, certains espoirs furent déçus, et d'autres plus que comblés. En tout cas, il s'agissait là d'un exercice utile pour la formation de futurs prêtres missionnaires, appelés plus tard à déménager, peut-être du jour au lendemain, d'une mission à l'autre, avec le flux et le reflux des années d'abondance et de pénurie du personnel. Iperu est maintenant le site permanent pour l'année de Spiritualité.

Le campus de Gwagwalada du Séminaire Saint-Paul compte trente-huit étudiants en Philosophie et cinquante-quatre en Théologie. Le nombre des prêtres de la Société Saint-Paul s'élève à dix-huit en juin 1987 avec l'ordination de cinq diacres.

collaboration prêtres et sociétés missionnaires

Très tôt dans l'histoire de ces jumeaux paulins que sont la Société missionnaire et son Séminaire, on fit appel aux Missionnaires de Saint-Patrick afin de pourvoir en personnel enseignant le nouveau Séminaire missionnaire. Ceux-ci s'employèrent à faire de leur mieux et continuent de le faire, secondés efficacement par des prêtres diocésains nigériens et autres missionnaires, Société des Missions africaines, Compagnie de Jésus, Congrégation du Cœur immaculé de Marie, Pères Blancs, Franciscains et Dominicains.

Recruter un corps professoral adéquat pour un grand Séminaire qui commence, a toujours été un problème, et le Séminaire Saint-Paul n'a pas échappé à la règle. Le premier étudiant en Théologie dut être aiguillé sur le Séminaire Saint-Pierre-Saint-Paul, à Ibadan, pendant un an, en attendant que soient disponibles les professeurs nécessaires au campus d'Iperu. Il a fallu se livrer à des exercices d'improvisation pour trouver le personnel enseignant assurant les cours obligatoires, en certaines disciplines. En définitive, cela peut être véritablement un élément positif dans un programme de formation car les missionnaires ont à apprendre, de préférence plus tôt que plus tard, comment improviser et même vivre en état d'improvisation durant leur vie apostolique. L'habituelle lampe du sanctuaire, alimentée à

l'huile minérale, dans la chapelle de mission, est par elle-même un symbole de cette improvisation perpétuelle. Actuellement, le corps professoral comprend neuf prêtres : le Recteur, Mgr Sodwin Akpan, deux prêtres diocésains, quatre Pères de Kiltegan, un jésuite et un franciscain. En outre, deux prêtres paulins participent à la formation et à la « promotion ».

participations aux soucis matériels

Même la société la plus sainte doit s'intéresser à la collecte des fonds. Vu l'accroissement rapide du nombre de nos membres, il a fallu lancer un vaste programme de construction et de rénovation. Il faut y ajouter les frais de fonctionnement et d'entretien.

Les fonds proviennent de diverses sources : subvention au démarrage de chaque diocèse du Nigeria, service de promotion, donations par l'intermédiaire de la revue *Ambassador*, opérations portes-ouvertes, appels spéciaux par courrier, etc. Des secours sont également venus de l'étranger, non seulement de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, mais de divers diocèses, de sociétés missionnaires et agences de fonds en de nombreux pays. A tous ces donateurs, trop nombreux pour être mentionnés, nous exprimons notre vive reconnaissance, car sans leur aide matérielle et spirituelle, l'initiative n'aurait pas survécu. L'aide étendue au Séminaire Saint-Paul par quelques sociétés missionnaires du « vieux continent », a été considérable, mais on hésite à donner des noms par crainte d'embarrasser l'un ou l'autre. Enfin, des secours sont venus d'organismes religieux moins connus, en fait de certains dont on n'avait jamais entendu parler, jusqu'au jour où ils ont ouvert la main pour offrir leur contribution. Puisse Dieu se montrer aussi généreux à leur égard en les récompensant tous ! Pour nos soucis matériels, nous restons confiants en la Providence.

notre société

La Société de Saint-Paul est un Institut de prêtres séculiers liés ensemble par un serment permanent d'Affiliation, qui inclut les engagements appropriés à leur vie et à leur travail missionnaire : obéissance, disponibilité à l'envoi en mission commandée, célibat et une certaine forme de pauvreté. Le serment permanent d'appartenance à l'Institut est prononcé uniquement par ceux qui reçoivent le diaconat, par lequel on est incardiné à la Société. Avant cette étape finale, les candidats prennent un engagement temporaire

qu'ils renouvellent chaque année. Pour le moment, les Constitutions de la Société sont à l'étude, avant de recevoir l'approbation.

Peuvent faire partie de la nouvelle Société, des prêtres déjà ordonnés et les étudiants du Séminaire missionnaire national ayant accompli un certain cycle de leurs études. Les prêtres diocésains qui se sentent attirés par cette forme d'apostolat missionnaire, seront cordialement reçus dans la Société.

En 1986, la Société de Saint-Paul a envoyé ses premiers prêtres en mission : trois au Cameroun, trois au Liberia et trois autres appelés à collaborer avec les Pères Joséphites à Houston, au Texas. Cela est réconfortant après dix ans d'existence !

conclusion

Alors qu'ils s'acheminent vers le troisième millénaire, les prêtres Paulins mettent en Dieu toute leur confiance, ils se consacrent à la Vierge Marie, leur très Sainte Mère, à saint Paul, leur saint Patron, et ils mettent leur espoir en l'aide de leurs bienfaiteurs et de leurs associés. « En toi, Seigneur, j'ai espéré; je ne serai jamais confondu. »

Mgr Godwin Akpan

*National Missionary Seminary of S. Paul
P.O. Box 23 – Gwagwalada
Abuja (Nigeria)*

A SÃO LUIZ DU MARANHÃO, BRÉSIL

INTERVIEW DE MGR P. PONTE

L'essor missionnaire, dans des Eglises vivantes, à la recherche de leurs propres voies, se discerne également en Amérique latine.

En mai, nous avons rencontré Mgr Paulo Eduardo de Andrade Ponte, archevêque de São Luiz du Maranhão, au Brésil. Mgr P. Ponte venait d'être nommé, en ce mois de mai, vice-président de la Conférence épiscopale du Brésil et président du département de catéchèse du CELAM (Conseil épiscopal de l'Amérique latine).

Le diocèse de São Luiz compte environ 850.000 habitants dont 650.000 à São Luiz même et 200.000 en campagne pour une superficie totale de 12.000 km². La Province du Maranhão, au nord-est du Brésil, comprend onze diocèses; elle souffrait jusqu'à présent d'une grande pénurie en vocations.

une expérience d'échange

Spiritus. On parle de l'éveil missionnaire des Eglises du tiers monde, une espérance pour la Mission. Comment cela se présente-t-il au Brésil?

P. Ponte. Je voudrais d'abord évoquer une institution très intéressante pour la Mission à l'intérieur du Brésil, celle de jumeler, au Brésil même, Eglises riches et Eglises pauvres en personnel et en ressources. Il s'agit de jumeler une Eglise plus riche en personnel et en ressources avec une Eglise plus pauvre en ces domaines. Les Eglises jumelées, appelées Eglises-sœurs, s'entraident, échangent entre elles et s'enrichissent ainsi mutuellement. Il faut bien noter que le courant d'échange va dans les deux sens; car l'Eglise pauvre enrichit également l'Eglise-sœur, plus favorisée, par l'envoi de prêtres, de religieux et religieuses et de laïcs, pour différents services comme la rencontre avec des jeunes, des prédications et d'autres ministères. C'est très intéressant du point de vue missionnaire. Cela a commencé il y a quinze ans environ. Il y a déjà une quarantaine de ces jumelages et ils

vont augmenter encore. En général, les Eglises du Nord et du Nord-Est sont plus pauvres que celles du Sud.

ouverture à la mission universelle

Spiritus. Voilà déjà une bonne nouvelle. On remarque, aujourd'hui, dans les Eglises du tiers monde, un mouvement vers la Mission à l'extérieur, malgré, souvent, la pénurie en personnel de ces Eglises.

P. Ponte. C'est vrai également pour le Brésil. Pour nous, évêques, nous voulons avoir «le souci de toutes les Eglises». Nous attachons une grande importance à l'Eglise locale; mais nous n'oublions pas les autres Eglises, même si le personnel est encore insuffisant, et il l'est au Brésil. Des Brésiliens de diverses congrégations partent dans d'autres pays et continents, surtout en Afrique, en particulier en Angola et au Mozambique. En tant que Brésiliens, nous sommes mieux acceptés en ces pays que les Portugais par exemple, qui en étaient les dominateurs.

Spiritus. Y a-t-il aussi des prêtres diocésains qui partent ailleurs?

P. Ponte. Il y en a, même du Maranhão, pauvre en personnel. De notre région, un prêtre est parti en Angola. Comme demeurer dans la campagne est très difficile pour les ouvriers apostoliques, à cause de la guerre, ils doivent se replier sur la ville où se fait une concentration de prêtres. Après deux ans, notre Brésilien a jugé préférable de retourner au Maranhão, vraie terre de mission.

croissance des vocations

Spiritus. Si je pense également aux initiatives et nouvelles fondations missionnaires de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie, et tenant compte de l'Europe et de l'Amérique du Nord qui poursuivent toujours la «Mission ailleurs», bien qu'autrement, on peut vraiment dire: la Mission Sud-Sud et la Mission «de partout vers partout» a déjà bien commencé. Cette «aurore de la nouvelle époque missionnaire» (Paul VI) est-elle due, en partie du moins, à la croissance des vocations dans le tiers monde?

P. Ponte. C'est un fait, nous constatons une croissance assez spectaculaire des vocations, presque partout, au Maranhão, au Brésil et même dans toute l'Amérique latine.

Voyez, au Maranhão ! Nous étions jusqu'à présent très dépendants du personnel venu de l'étranger et nous avons très peu de vocations. Dans mon diocèse de São Luiz, sur 65 prêtres ou religieux, dix seulement sont brésiliens ; dans un autre diocèse, tous sont encore des expatriés.

Maintenant, nous avons de l'espoir. Il y a 65 grands séminaristes au Séminaire du Maranhão ; 43 vocations religieuses qui étudient au Centre théologique de notre région. De même, les vocations féminines sont nombreuses ; dans ma ville de São Luiz, il y a déjà cinq maisons de formation. Quand je raconte cela aux évêques du Brésil, ils sont surpris, connaissant le Maranhão comme très pauvre en vocations.

De même en Amérique latine. En mai, j'étais à Bogota pour le Conseil du CELAM. Plusieurs évêques ont fait la réflexion : « les séminaires sont pleins. » C'est un grand espoir.

former un clergé local

Spiritus. Il existe parfois, ailleurs, des difficultés entre des évêques et des congrégations religieuses concernant le recrutement de vocations. On note une diversité d'attitudes et de pratiques chez les évêques et dans les congrégations. J'ai encore lu tout récemment la déclaration d'une Conférence épiscopale de l'Afrique où l'on devine quelques problèmes. Vous-même, vous témoignez, je crois, d'une attitude très ouverte.

P. Ponte. Il n'y a pas de problème. Aujourd'hui, je crois, on voit l'importance de former un clergé local.

Dans ma région où le clergé expatrié est encore majoritaire, il faut développer le clergé local. La situation du prêtre étranger est parfois difficile ; la presse laïque, par exemple, s'en prend souvent à lui, l'accusant de se mêler des affaires qui ne le regardent pas, de s'occuper trop de social, d'être révolutionnaire, et tout cela parce qu'étranger. Mais elle ne pourra pas dire la même chose du prêtre brésilien, car il est du pays.

Les grands séminaristes souhaitent fortement que se développe un clergé local et que se forme un presbyterium stable. Les missionnaires de l'étranger, pour diverses raisons, ne peuvent parfois demeurer que quelques années.

Avec la présence d'un grand nombre de missionnaires, peut-être a-t-on oublié un peu l'urgence de former un clergé local. Un décalage de 29 ans sépareit

l'ordination du jeune prêtre en 1984 et l'ordination précédente. Mais ce jeune prêtre a voulu relever le défi de susciter un clergé local : il réussit. J'ai dix-sept grands séminaristes. J'ai encore ordonné deux autres jeunes prêtres qui ont accepté de travailler en zone rurale très, très difficile. Je cherche encore une congrégation de religieuses qui voudrait bien aller dans cette région.

pourquoi cette croissance des vocations

Spiritus. Comment expliquez-vous, Monseigneur, cette croissance de vocations ?

P. Ponte. Beaucoup de garçons et filles qui se présentent sont très pauvres. Alors, on pourrait craindre que ces jeunes cherchent une promotion sociale ; mais ce n'est pas cela. Et le jeune riche, humainement parlant, ne se fait pas prêtre pour un tel motif, car le prêtre est pauvre. Moi-même, j'étais d'une famille riche ; quand j'ai voulu me faire prêtre, mes frères ont dit : « Pourquoi te faire prêtre ? Il ne gagne pas assez d'argent. »

A mon avis, la raison principale de cette poussée des vocations, c'est le changement de pastorale de l'Eglise ; notre pastorale est très engagée avec le peuple, pour la libération du peuple. L'évêque, le prêtre, le religieux, la religieuse, c'est quelqu'un qui vit avec les gens ; avec les gens simples on est frères ensemble. Voyez, par exemple, une petite communauté de religieuses de trois membres, très pauvres, qui s'insèrent au milieu des gens, qui vont habiter une petite maison toute simple ; elles sont là, avec les gens. Tout cela attire l'attention des jeunes. Souvent le pauvre pensait que devenir prêtre n'était pas pour lui. J'ai demandé à quelqu'un qui manifestait l'intention de devenir prêtre : « Pourquoi n'en as-tu pas parlé quand tu avais quinze ans ? » Et celui-ci de répondre : « Je croyais que ce n'était pas possible ; nous sommes pauvres ; je croyais que c'était pour les riches ! »

L'Eglise est vraiment solidaire avec le peuple, avec les pauvres. C'est cela qui attire les jeunes.

centre de formation missionnaire

Spiritus. Cela est un message important ; les jeunes d'autres continents qui le liront l'apprécieront, j'en suis sûr. Pensez-vous que les communautés de base jouent également un rôle dans le développement des vocations ?

P. Ponte. Oui, les communautés de base et les groupes de jeunes sont source de vocations. Mais pour les communautés de base de la campagne, se pose un problème de formation. Des appels au ministère presbytéral peuvent émerger ; mais comme ces gens n'ont pas fait d'études, ils ne pourront suivre la formation au grand séminaire.

C'est pourquoi on a créé, à Paraiba, un centre de formation pour les paysans, non pour être prêtre, mais pour être missionnaire. Cela a commencé il y a cinq ans. Le premier groupe vient de terminer le cycle de formation qui dure cinq ans, en décembre 1986. Maintenant ce groupe fait deux années de stage ; les participants seront ensuite envoyés dans les paroisses comme missionnaires ou comme laïcs engagés. Si quelqu'un manifeste des aptitudes au sacerdoce et en vérifie les conditions, il pourra envisager la prêtrise. C'est vraiment pour former des missionnaires paysans. Bien sûr, durant le cycle de formation, ils travaillent aussi. C'est une expérience très prometteuse.

priorités

Spiritus. Pour partager votre souci d'évêque, quelles sont vos priorités ?

P. Ponte. Nous les avons encore définies récemment : les communautés de base, la jeunesse et la formation du personnel. Mais pour les communautés de base, en campagne surtout où les moyens de communication sont extrêmement difficiles, se pose la question de l'Eucharistie. Des mois durant, des communautés sont privées de l'Eucharistie, de la messe, faute de prêtre, à cause de l'étendue du territoire et de l'accès difficile. Sans Eucharistie, il manque une chose essentielle aux chrétiens. Ce problème pose celui du ministre, marié ou non, pour que les gens ne soient pas sans Eucharistie.

parole aux églises

Spiritus. L'Amérique latine et le Brésil en particulier occupent une place importante dans l'Eglise. Dans le contexte de la Mission, échange entre Eglises, quelle parole aimeriez-vous dire aux autres Eglises ?

P. Ponte. Je sais, l'Eglise brésilienne et celle de l'Amérique latine attirent l'attention et la sympathie. La raison en est, je crois, dans l'orientation de notre Eglise qui veut travailler pour la libération du peuple. Le Brésil est un pays de contrastes, un pays riche ; mais où la répartition des richesses

est inégale : une petite minorité possède la majorité des biens. L'Eglise travaille pour un changement social. Elle a pris conscience d'un système économique mondial injuste. C'est le discours de Mgr Helder Camara dans ses déplacements.

Ma parole aux Eglises s'adresse surtout aux Eglises du premier monde, leur suggérant d'être lucides sur les rapports de domination qui existent dans le système économique du monde. Ses structures expliquent la pauvreté, la famine et l'impossibilité de satisfaire les besoins fondamentaux des pays du tiers monde.

Il faut travailler pour changer cette situation, non dans une optique purement temporelle, mais en gardant la dimension transcendante et l'espérance chrétienne. Nous sommes ici sur terre comme des pèlerins qui marchent vers la maison du Père. Le Royaume du Christ commence ici-bas. J'aime bien la première partie du « Notre Père » : « Père, que ton Règne vienne. » Il ne dit pas : « Prends-nous dans ton royaume », mais que ton Règne vienne ici sur terre, et « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». Le Royaume de Dieu commence ici-bas, s'implante ici-bas et s'achève dans l'au-delà. Annonçant la Bonne Nouvelle, Jésus a voulu instaurer des rapports nouveaux, basés sur la justice et la fraternité, non sur des rapports de domination. L'espérance chrétienne ne nous aliène pas de l'histoire, mais nous y engage.

Au Brésil, on reproche parfois à l'Eglise d'être trop engagée dans le social ; on voudrait qu'elle soit plus spirituelle. La classe privilégiée souhaiterait que l'Eglise s'abstienne de s'occuper des problèmes sociaux.

Je pense, pourtant, que dans son ensemble, la Conférence nationale des Evêques du Brésil (C.N.B.B.) essaie de faire l'équilibre entre le spirituel et le social, entre la contemplation et l'action, entre la visée eschatologique poursuivant la libération intégrale et transcendante de tous par la victoire sur la mort, et la praxis historique qui vise la libération temporelle des opprimés, basée toujours sur l'amour, la fraternité et la justice.

Le Pape a dit que la Mission de l'Eglise est essentiellement religieuse. Comme l'a fort bien expliqué Leonardo Boff, cela ne signifie pas ne parler que du strictement religieux, mais parler de tout, du point de vue de Dieu, de son Royaume et de son dessein dans l'histoire.

Paulo Ponte

*Cúria Metropolitana
C.P. II, Praça Dom Pedro II
65000 São Luis, MA (Brasil)*

LES VOCATIONS MISSIONNAIRES DANS LES ÉGLISES DU TIERS MONDE

par Omer Degrijse

Tour à tour missionnaire au Zaïre, Vicaire général, puis Supérieur général de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie, le Père Omer Degrijse est actuellement directeur national des Œuvres pontificales missionnaires de Belgique et professeur à l'Université de Louvain. Il est l'auteur de nombreux écrits sur la Mission, en particulier du livre: « L'éveil missionnaire des Eglises du tiers monde », Fayard, 1983.

Le présent article évoque la vitalité des Eglises du tiers monde par le signe manifeste de la croissance des vocations et les répercussions sur la Mission.

l'avènement des jeunes églises

Le Père W. Bühlmann fut le premier à signaler l'évolution silencieuse qui se fait à l'intérieur de l'Eglise universelle ¹, dont le centre de gravité passe des Eglises occidentales aux Eglises du tiers monde, qu'il appelle « Tierce Eglise », c'est-à-dire les Eglises d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine et d'Océanie. Il ne s'agit pas seulement d'une évolution quantitative, mais aussi d'une évolution qualitative. En 1970, déjà 51 % des catholiques habitaient le tiers monde; en 1980, ils étaient 57,76 %. On prévoit 70 % pour la fin du siècle, dont la moitié en Amérique latine. Si nous faisons exception du Japon, de Hong Kong et de Taïwan, les Eglises du tiers monde sont situées dans le bloc du monde pauvre.

En 1965, à la fin du Concile, il y avait seulement 150 évêques asiatiques ou africains sur les deux mille évêques rassemblés à Rome. Au Synode extraordinaire de 1985, il y avait 62 évêques du monde occidental et 103 évêques des pays du tiers monde.

les vocations nombreuses

Un phénomène récent est l'accroissement rapide des vocations sacerdotales dans la plupart des pays du tiers monde. On a trop souvent affirmé que l'avenir de l'Eglise était alarmant, vu la pénurie angoissante de prêtres, de religieux et de religieuses. Le Saint-Esprit agit autant aujourd'hui qu'hier et nous rappelle que l'Eglise, et spécialement l'œuvre d'évangélisation, est une entreprise divine. Tout au long de l'histoire de l'Eglise, l'Esprit Saint a montré à plusieurs reprises combien nos calculs humains sont fragiles. Quelque chose bouge dans l'Eglise. On a parlé d'un « retour en tornade, depuis vingt ans, de l'Esprit dans la vie et la pratique de l'Eglise »².

Nous reprenons quelques statistiques de la dernière édition de « l'Annuaire statistique de l'Eglise », qui donnent des chiffres valables jusque fin 1984.

Nombre de prêtres dans le monde catholique

| Territoires | 1973 | | | 1984 | | |
|------------------------|------------|-----------|---------|------------|-----------|---------|
| | Diocésains | Religieux | Total | Diocésains | Religieux | Total |
| Afrique | 4.993 | 13.392 | 18.385 | 7.260 | 10.515 | 17.775 |
| Amérique du Nord | 43.342 | 29.407 | 72.749 | 42.035 | 27.302 | 69.337 |
| Amérique centrale | 7.556 | 4.391 | 11.947 | 8.214 | 4.351 | 12.565 |
| Amérique Caraïbes | 822 | 1.864 | 2.686 | 967 | 1.507 | 2.474 |
| Amérique du Sud | 14.472 | 20.624 | 35.096 | 15.593 | 19.073 | 34.666 |
| Total : Amérique | 66.192 | 56.286 | 122.478 | 66.809 | 52.233 | 119.042 |
| Asie | | | | | | |
| – Moyen-Orient | 1.207 | 1.333 | 2.540 | 1.078 | 1.183 | 2.261 |
| – Sud-Est asiatique | 10.589 | 12.852 | 23.441 | 13.631 | 12.374 | 26.005 |
| Total : Asie | 11.796 | 14.185 | 25.981 | 14.709 | 13.557 | 28.266 |
| Europe | 181.245 | 79.178 | 260.423 | 162.472 | 72.854 | 235.326 |
| Océanie | 3.015 | 2.807 | 5.822 | 2.839 | 2.711 | 5.550 |
| Total : mondial | 267.241 | 165.848 | 433.089 | 254.089 | 151.870 | 405.959 |

Quelques remarques :

– *En Afrique*, les prêtres diocésains sont africains. Les religieux sont en grande partie des missionnaires étrangers. Entre 1973 et 1984, le nombre des prêtres africains diocésains a augmenté de 4.993 à 7.260 (48 %). On peut

supposer qu'en Afrique, la moitié des prêtres sont actuellement des autochtones. La diminution du total des prêtres est due à la baisse constante du nombre de missionnaires étrangers.

– *En Asie*, l'augmentation du nombre de prêtres entre 1973 et 1984 est de 2.913. Les prêtres diocésains sont asiatiques ainsi que la grande majorité des religieux. La baisse du nombre des religieux doit être attribuée à la diminution du nombre de missionnaires étrangers. L'accroissement du nombre de prêtres asiatiques est donc bien plus élevé que 2.913.

– Les prêtres vietnamiens, dont le nombre est évalué à 2.000, ne sont pas inclus dans les statistiques.

les grands séminaristes

Nombre de grands séminaristes pour toute l'Eglise

| Territoires | 1973 | | | 1984 | | |
|------------------------|------------|-----------|--------|------------|-----------|--------|
| | Diocésains | Religieux | Total | Diocésains | Religieux | Total |
| Afrique | 3.788 | 449 | 4.237 | 7.318 | 1.576 | 8.894 |
| Amérique du Nord | 7.191 | 5.073 | 12.264 | 5.335 | 2.929 | 8.264 |
| Amérique centrale | 2.623 | 1.169 | 3.792 | 3.768 | 1.902 | 5.670 |
| Amérique Caraïbes | 250 | 83 | 333 | 482 | 263 | 745 |
| Amérique du Sud | 2.947 | 2.640 | 5.587 | 8.458 | 5.310 | 13.768 |
| Total: Amérique | 13.011 | 8.965 | 21.976 | 18.043 | 10.404 | 28.447 |
| Asie | | | | | | |
| – Moyen-Orient | 239 | 203 | 442 | 227 | 183 | 410 |
| – Sud-Est asiatique | 5.867 | 3.911 | 9.778 | 8.962 | 5.055 | 14.017 |
| Total: Asie | 6.106 | 4.114 | 10.220 | 9.189 | 5.238 | 14.427 |
| Europe | 18.005 | 8.240 | 26.245 | 18.736 | 8.880 | 27.616 |
| Océanie | 635 | 485 | 1.117 | 551 | 367 | 918 |
| Total: mondial | 41.545 | 22.253 | 63.795 | 53.837 | 26.465 | 80.302 |

1/ *La Tierce Eglise est là*, Kinshasa, Edts Saint-Paul Afrique, 1978, 287 pages, et *The Church of the Future: A model for the Year 2000*, Maryknoll, 207 pages.

2/ A.M. HENRY, *Spiritus*, n° 106, 1987, p. 98.

En 1985, 19 nouveaux grands séminaires ont été ouverts en Afrique et en Asie avec l'aide de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre. De 1973 à 1984, le nombre des grands séminaristes a augmenté, passant de 25.285 à 44.422 dans les Eglises du tiers monde. Il a diminué de 38.509 à 35.880 en Occident. Il y a donc plus de relève sacerdotale dans les jeunes Eglises que dans les vieilles communautés.

– La Corée du Sud (2 millions de baptisés catholiques), comprend quatre établissements pour grands séminaristes. Celui de Séoul, 500 places, doit refuser des candidats faute d'espace.

– L'Inde (12 millions de catholiques, 14.000 prêtres diocésains ou religieux) compte près de 6.000 grands séminaristes (France 1.200).

– Les Philippines en ont 4.350.

– Le grand séminaire de Ritapiret, île de Florès en Indonésie, dépasse les 500 grands séminaristes.

– *L'Amérique latine*, longtemps considérée comme en pénurie de clergé et de vocations, s'éveille vigoureusement depuis quelques années. Les séminaires se remplissent :

En cinq ans (1980-1984), le nombre des grands séminaristes est passé de 1.373 à 2.092 en Argentine; de 4.283 à 5.777 au Brésil; de 663 à 827 au Chili; de 1.857 à 2.535 en Colombie; de 693 à 974 au Pérou; de 371 à 567 au Venezuela; de 139 à 168 en Haïti, etc.

le développement de la vie religieuse

L'étonnant essor des vocations vaut aussi pour la vie religieuse masculine et féminine. Les instituts religieux internationaux, dont plusieurs ont des noviciats à peine peuplés en Occident, ont des noviciats florissants dans les pays du tiers monde. La grande majorité de leurs jeunes membres se trouve là. Comme pour l'Eglise entière, le centre de gravité de ces instituts passe très vite du Nord vers l'Est et le Sud.

En 1982, 9.300 des 26.289 jésuites appartenaient au tiers monde, dont 4.400 en Asie. Dans leurs onze provinces et vice-provinces de l'Inde et du Sri Lanka, ils ont 3.000 membres autochtones (le chiffre le plus élevé après les Etats-Unis). Ils ont 137 novices. Le noviciat de Ranchi est le plus peuplé de la Société; 27 % de leurs scolastiques sont indiens. Bientôt, peut-être, un jeune jésuite sur trois sera indien.

les instituts féminins

En ce qui concerne les instituts religieux féminins, on constate la même évolution. L'afflux de candidates autochtones est même plus élevé, aussi bien dans les instituts internationaux que dans les très nombreuses congrégations autochtones.

En *Afrique*, on compte 36.000 sœurs missionnaires, dont presque la moitié sont des africaines. En *Asie*, 76.000 des 87.000 religieuses sont asiatiques. Les chiffres suivants donnent une idée du nombre imposant des religieuses asiatiques. En Inde, sur environ 60.000 religieuses, 52.500 sont indiennes; aux Philippines, sur 8.567, on compte 6.805 philippines; en Corée, sur 3.927, 3.757 sont coréennes; au Japon, sur 7.258, 6.026 sont japonaises (sur 420.000 catholiques, soit une religieuse pour 33 femmes catholiques). En Indonésie, sur 4.306 religieuses, 3.571 sont indonésiennes; au Vietnam, 5.000³. On voit que le nombre des religieuses autochtones en Asie constitue un réservoir de forces apostoliques imposant.

l'éveil missionnaire des jeunes églises

L'essor des vocations missionnaires, dans les jeunes Eglises, est un fait dont personne n'osait rêver il y a une vingtaine d'années. Comment expliquer l'essor imprévu des vocations missionnaires dans les jeunes Eglises? Il y a l'Esprit Saint qui souffle quand il veut et comme il veut. Il y a eu Vatican II. Le Décret *Ad Gentes* rappelle au n° 35: L'Eglise est «tout entière missionnaire», et l'œuvre de l'évangélisation est «le devoir fondamental du Peuple de Dieu».

Le synode épiscopal de 1974, qui avait pour thème l'«Evangélisation dans le monde moderne», a été l'occasion d'une prise de conscience exceptionnelle. Les évêques du tiers monde y ont participé très activement. L'Exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi* de Paul VI (1975) rendait évident pour les évêques que, pour être vraie et adulte, chaque Eglise devait participer à l'évangélisation du monde.

Après Paul VI, Jean-Paul II rappelle partout où il va la vocation missionnaire des Eglises: *L'élan missionnaire, voilà la préoccupation la plus obsédante et même quotidienne de mon cœur. Mes pèlerinages dans les terres*

3/ On peut trouver des renseignements plus amples dans mon livre: *L'éveil missionnaire des Eglises du tiers monde*, Paris, Fayard, 1983, 122 pages.

lointaines, où les communautés chrétiennes sont minoritaires en sont comme le symbole (28 juin 1982).

les visages missionnaires nouveaux

Le Concile a parlé de la responsabilité collégiale des évêques pour l'évangélisation du monde, une responsabilité pour l'ensemble des évêques et pour chaque évêque en particulier. Des évêques ou des conférences épiscopales dans le tiers monde ont alors pris eux-mêmes l'initiative de fondations nouvelles.

C'est ainsi qu'en *Asie*, en 1965, aux Philippines, les évêques fondent la « Mission Society of the Philippines » ; en 1975, ceux de Corée du Sud, la « Korean Missionary Society », à laquelle, en 1985, ils ajoutent une branche féminine. En 1973, les évêques du Sud-Vietnam avaient déjà fondé la « Société missionnaire vietnamienne », dont on ignore encore le sort depuis l'invasion par le Nord-Vietnam. L'Inde témoigne d'une créativité intense.

En Afrique, en 1976, les évêques du Nigeria ont décidé de fonder un institut missionnaire, la « Missionary Society of St. Paul ». Il s'agit d'un véritable institut pour les Missions étrangères. Un autre évêque, Mgr Mazzoldi, qui fut évêque à Moroto en Ouganda et appartient à la Congrégation des Pères Comboniens, fonda en 1968, avec l'aide de ses confrères, une congrégation missionnaire, « Les Apôtres de Jésus ».

En Amérique latine, des instituts missionnaires existent depuis des années, par exemple l'« Institut de Notre-Dame de Guadeloupe pour les Missions étrangères » au Mexique, et l'« Institut pour les Missions étrangères de Yarumal » en Colombie (fondé par un évêque). A leur troisième Conférence plénière, à Puebla en 1979, les évêques d'Amérique latine ont déclaré :

L'heure est arrivée pour l'Amérique latine d'intensifier les services mutuels entre Eglises particulières et d'aller au-delà des frontières, ad gentes. Il est vrai que nous avons besoin de missionnaires. Mais nous devons donner de notre pauvreté. Par ailleurs, nos Eglises peuvent apporter quelque chose d'original et d'important : leur sens du salut et de la libération, la richesse de la religiosité populaire, l'expérience des communautés ecclésiales de base, la floraison de leurs ministères, leur espérance et la joie de leur foi. Nous avons déjà fait des efforts missionnaires ; il faut les approfondir et les élargir (Puebla n° 368). CELAM II (Medellin 1968) avait mis en mouvement l'évangélisation « ad intra ». CELAM III y ajouta l'évangélisation « ad extra ». D'une Eglise introvertie, l'Eglise latino-américaine devient une Eglise extro-

vertie. Elle reçoit et elle donne. Le Département pour les missions du CELAM, en étroite collaboration avec les Œuvres pontificales missionnaires et la Conférence latino-américaine des religieux (CLAR), prend beaucoup d'initiatives pour stimuler l'esprit missionnaire. Déjà à trois reprises on a organisé un congrès missionnaire d'une envergure remarquable: *Congreso Misionero Latinoamericano* (Comla). COMLA I et COMLA II furent organisés au Mexique (1980 et 1983). COMLA III, qui se tiendra à Bogota en juillet 1987, aura pour thème: «Amérique, pour vous l'heure est arrivée d'être missionnaire». Ces congrès internationaux sont précédés de congrès nationaux.

En 1984, l'archevêque de Guatemala, Mgr Prospero Penados de Barrio, président du Département des missions du CELAM, envoyait aux membres du Département une lettre intitulée: «L'heure est arrivée», pour leur rappeler et développer les appels de Puebla concernant la mission «ad extra». Il répète que la mission «ad extra» fait partie de la vitalité et de la maturité des diocèses. Il dit que c'est une honte pour l'Amérique latine, qui compte 40 % de tous les catholiques, de ne pas participer à l'évangélisation du monde, alors que des Eglises pauvres d'Afrique et d'Asie ont commencé à le faire.

les jeunes églises missionnaires

Beaucoup de jeunes Eglises d'Afrique et d'Amérique latine participent déjà à l'annonce du message évangélique. Quiconque fait actuellement le tour de l'Afrique ou de l'Asie sera surpris de rencontrer des missionnaires appartenant à la plupart des nationalités africaines, asiatiques et latino-américaines. L'éveil missionnaire, remarquons-le, s'est manifesté partout à peu près en même temps: d'abord en Asie, puis en Afrique et enfin en Amérique latine. Nous citons comme exemples quelques jeunes Eglises de ces trois continents³.

...en Asie

Pour ce qui regarde l'Asie, on pense d'abord aux *Philippines*, le seul pays catholique de l'Asie, avec 44.885.000 catholiques, 110 évêques, 5.098 prêtres (pour la plupart des autochtones), 8.567 religieuses (6.805 autochtones). Jean-Paul II a rappelé que les Philippines doivent jouer le rôle principal dans l'évangélisation de l'Asie. C'est surtout par l'intermédiaire des instituts missionnaires internationaux, masculins et féminins, que les Philippines sont déjà devenues un important pays missionnaire. Le nombre de missionnaires «ad extra» est évalué à 1.000. Chaque année, le cardinal Sin (Manille) donne le crucifix missionnaire à 80 ou 100 jeunes missionnaires partants. On les trouve dans 60 diocèses différents en Asie, en Afrique, et en Améri-

que latine. Il faut également signaler l'existence d'une association de missionnaires laïcs, dirigée par les Pères de Maryknoll, «The Philippine Lay Mission Movement». Quelques équipes sont déjà au travail en Afrique et en Amérique latine.

Si le potentiel apostolique des Philippines est grand, celui de l'Inde l'est plus encore. Avec ses 12.553.000 catholiques, 115 évêques résidentiels (tous indiens), 14.000 prêtres (presque tous indiens), environ 60.000 religieuses (dont 52.000 indiennes), 5.876 grands séminaristes, l'Inde pourrait devenir le principal pays missionnaire du tiers monde, sinon du monde tout court.

L'Inde possède ses propres instituts missionnaires, qui deviennent de plus en plus actifs, à l'intérieur et à l'extérieur. Ce sont les trois instituts de rite latin : la « Society of the Missionaries of St. Francis Xavier », l'« Indian Missionary Society » et le nouvel institut « The Herald of Good News ». Pour le rite syro-malabar, il y a les « Carmélites of Mary Immaculate » (1.600 membres) et la « Missionary Society of St. Thomas the Apostle » (150 membres). L'exemple des Sœurs missionnaires de la Charité (2.000 membres) et des Frères missionnaires de la Charité (450 membres) de Mère Teresa, est universellement connu. La majorité des membres sont indiens.

Les Syro-Malabars du Kerala méritent d'être cités à part. Ils ont tant de vocations sacerdotales et religieuses qu'on ne sait pas les occuper sur place : 45 % des prêtres et 65 % des religieuses émigrent vers d'autres régions de l'Inde ou vers d'autres pays.

Il est difficile de déterminer le nombre exact des missionnaires indiens. Le cardinal J. Tomko, Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, cite le chiffre de 4.000. De toute façon, ils sont bien plus nombreux que les missionnaires étrangers en Inde ; 841 hommes et 1.213 religieuses.

La Corée est un autre pays appelé à jouer un rôle important dans l'Église, surtout en Asie. Avec ses deux millions de catholiques et un plus grand nombre encore de protestants, elle est, proportionnellement, le pays le plus chrétien de l'Asie après les Philippines. L'Église compte 1.115 prêtres et 3.757 religieuses autochtones. Un esprit missionnaire s'est éveillé chez la population catholique. On rêve d'envoyer, à l'avenir, des missionnaires en Corée du Nord, en Chine. L'institut missionnaire, la « Korean Missionary Society » a déjà quelques missionnaires en Nouvelle-Guinée. Le cardinal Kim (Séoul) a dit : *Une Église atteint sa taille adulte, le jour où elle peut envoyer ses fils vers d'autres Églises.*

L'Eglise du Vietnam, Eglise martyre, d'une vitalité étonnante malgré la lourde oppression marxiste, mérite d'être citée ici. Eglise martyre, elle est restée une Eglise dynamique, disposant d'un personnel apostolique très nombreux et généreux. Tôt ou tard, elle sortira de ses catacombes et deviendra, peut-on supposer, une autre importante Eglise missionnaire de l'Asie. Selon le cardinal Trinh van Can (Hanoï), il y aurait actuellement six millions de catholiques au Vietnam.

D'autres pays asiatiques commencent de plus en plus à s'intéresser à la mission « ad extra », par exemple le Japon (273 missionnaires), le Sri Lanka (110), l'Indonésie, etc.

... en Afrique

Les paroles de Paul VI lors de sa visite à Kempala: *Vous, Africains, vous êtes désormais vos propres missionnaires* – ont eu une très grande répercussion. Depuis lors, l'Afrique a compris sa vocation missionnaire « ad intra » et « ad extra ». Les très nombreux instituts religieux étrangers, masculins et féminins, au travail en Afrique, ont déjà presque tous un nombre plus ou moins grand de jeunes membres africains. En 1980, les 24 instituts religieux cléricaux au Zaïre comptaient tous ensemble 113 novices. On trouve à peu près la même situation au Nigeria, qui se prépare à devenir, comme le Zaïre, un important pays missionnaire. Les instituts missionnaires internationaux envoient leurs candidats, soit en Afrique, soit en d'autres continents.

... en Amérique latine

L'exemple d'un éveil missionnaire imprévu et résolu est celui donné par l'Eglise d'Amérique latine. *Le Mexique* est un pays où l'esprit missionnaire est déjà largement diffusé. Une association missionnaire pour les malades compte 50.000 affiliés. Les missionnaires de N.D. de Guadeloupe, qui ont plus de 200 membres, ont des missionnaires au Japon, en Corée, à Hong Kong, au Kenya, au Pérou et en Angola.

Il y a plusieurs dizaines de religieuses mexicaines au travail en Afrique et en Asie. L'institut séculier de missionnaires laïques, I.M.I.S., fondé par les évêques, a déjà envoyé des membres en Inde et en Equateur. A Mexico, près du sanctuaire de N.D. de Guadeloupe, existe un centre international de réflexion missionnaire.

Le pays appelé à devenir probablement le principal pays missionnaire d'Amérique latine, est le *Brésil*. Quoiqu'il ne possède pas encore son propre insti-

tut missionnaire, on évalue le nombre de ses missionnaires à environ 1.000. On les trouve surtout en Afrique, par exemple 62 religieuses de la Congrégation brésilienne des Franciscaines de Marie sont parties pour l'Angola. A Brasilia, il y a un centre de formation missionnaire pour les missionnaires qui partent à l'étranger. L'Eglise du Brésil s'intéresse de plus en plus à l'organisation de la mission « ad extra ».

D'autres pays de l'Amérique du Sud ont également leurs missionnaires, par exemple la *Colombie*. Bien qu'elle possède un institut missionnaire, c'est surtout par le canal des instituts religieux internationaux que furent envoyés les dizaines de missionnaires colombiens, à l'œuvre en Afrique (42) et en Asie (9). Rares sont les pays latino-américains qui n'ont pas leurs missionnaires.

quelques réflexions

Actuellement, les candidats missionnaires en formation sont plus nombreux dans les Eglises du tiers monde qu'en Occident. Les Eglises occidentales sont actuellement confrontées à une nouvelle tâche: la deuxième évangélisation de leur pays. Le danger est réel qu'elles s'y engagent d'une manière si entière qu'elles en oublient la première évangélisation « ad extra ».

Plus que dans le passé, les Eglises ont besoin les unes des autres. L'intercommunion et la réciprocité sont désormais une dimension normale de chaque Eglise.

On peut dire que de nouvelles chances se présentent pour la mission universelle par l'accession des missionnaires du tiers monde. La supériorité économique, technique et militaire de l'Occident demeure et, de nos jours encore, jette une ombre sur la présence de ses missionnaires. Grâce aux missionnaires du tiers monde, la mission se présente libérée de ses liens avec le colonialisme. Venant de pays pauvres du tiers monde, ils comprendront plus facilement les problèmes du peuple et l'aideront dans sa promotion humaine.

Conscients du problème de l'inculturation dans leur propre pays, les missionnaires du tiers monde s'efforceront spontanément de présenter le message évangélique adapté au contexte culturel, religieux et social du peuple. Le grand reproche, que le christianisme est une religion occidentale, tombera, surtout si la Bonne Nouvelle est présentée par une équipe missionnaire internationale. L'Évangile se présentera comme un message pour tous les hommes et tous les peuples.

Déjà les instituts missionnaires internationaux ont pris l'habitude de travailler avec des équipes internationales. De cette façon, les missionnaires peuvent s'enrichir par les expériences pastorales et les valeurs spirituelles de leurs confrères d'autres nationalités. En même temps, ils sont un signe vivant de ce que le christianisme veut être: une fraternité universelle.

L'internationalisation de la mission ne se réalisera pas sans poser de problèmes pour les instituts missionnaires. Le problème de la pluriformité dans l'unité se pose pour eux comme pour l'Eglise universelle. La recherche d'une Eglise africaine, d'une Eglise asiatique et d'une Eglise latino-américaine, vaut également pour le développement d'une vie religieuse propre à chaque culture. Les candidats originaires du tiers monde ont droit à une formation et à une spiritualité adaptées à leur culture et à la situation économique de leur pays. Comme il y a une théologie du tiers monde, on a aussi besoin d'une vie religieuse du tiers monde. Les structures de la vie religieuse, son esprit, son style de vie doivent être tels que les religieux puissent être solidaires de leur peuple. En général, ce peuple est écrasé par les injustices et la pauvreté. L'option pour les pauvres devient donc un défi. Le problème de la pauvreté semble le plus difficile à résoudre dans le processus de l'internationalisation. L'institut doit être prêt à subir une métamorphose, tout en restant fidèle à son esprit, sa spécificité et sa finalité.

La mission de demain aura ses problèmes tout autant que celle du passé. Cependant, on peut envisager l'avenir avec confiance. W. Bühlmann a écrit : *La crise missionnaire – le déclin radical des vocations missionnaires – est un phénomène occidental. J'oserais même prétendre que notre crise missionnaire était une nécessité providentielle pour mettre un terme à notre monopole missionnaire, permettant ainsi à toutes les Eglises de s'engager avec courage dans l'activité missionnaire* (l'Eglise du futur. Un modèle pour l'an 2000, p. 9).

Nous voudrions conclure avec la note optimiste du même auteur : *Aujourd'hui, on parle trop de la crise de l'Eglise et trop peu des occasions favorables qui s'offrent à elle. Et pourtant, au cours de l'histoire, ces dernières ont toujours été nombreuses. Sinon, tout simplement, l'Eglise n'existerait plus ! La grande perspective du présent consiste indubitablement en l'avènement de cette Eglise que je voudrais nommer la Tierce Eglise* (W. Bühlmann : La Tierce Eglise est là, p. 5).

Omar Degrijsse, c.i.c.m.

Euntes
Zavelstraat 60, Kessel-Lo
Louvain, Belgique

DES JEUNES AFRICAINS S'EXPRIMENT

une enquête

Cinquante étudiants africains, du premier et du deuxième cycle de formation supérieure chez les Spiritains, ont répondu à nos questions sur leur vocation missionnaire: appel, motivations, pourquoi le choix d'un Institut, joies et difficultés, aspirations. Ils sont originaires de l'Afrique de l'Est (A.E.): Kenya, Tanzanie, Uganda; de l'Afrique Centrale (A.C.): Cameroun, Congo, Gabon, République Centrafricaine; et du Nigeria (N).

On se limite à relever quelques traits qui émergent de l'enquête, en ne citant que l'un ou l'autre exemple à l'appui. Les résultats seraient parfois à nuancer selon la diversité culturelle et le niveau de formation. De même, il est à tenir compte des orientations de la Congrégation spiritaine, qui se reflètent dans les réponses et limitent toute généralisation trop poussée.

I. COMMENT AS-TU PERÇU TON APPEL ?

1. La grande majorité des jeunes attribue l'éveil de la vocation à la *rencontre* ou à l'exemple de prêtres ou de missionnaires :

J'ai perçu mon appel par l'intermédiaire de jeunes religieux qui m'avaient fasciné; de là, j'ai commencé à réfléchir sur mon rôle à jouer dans l'Eglise jusqu'au moment où, moi-même, je me voyais appelé également (A.C.). J'étais attiré par un missionnaire zélé, un franciscain, par ce qu'il faisait dans ma paroisse. A partir de son exemple, mon appel s'est précisé (A.E.).

Au stade de percevoir un certain appel, le témoignage paraît déterminant ; le jeune, souvent, veut « être et faire comme lui » :

La présence des missionnaires fut pour moi l'étincelle qui m'a fait désirer d'être et de faire comme eux. Et un jour, une religieuse m'a demandé si

je ne voulais pas m'embarquer dans cette aventure. Et m'y voilà! (A.C.).
Un autre encore: *J'étais enfant de chœur; je voyais de près les prêtres, leur comportement; j'ai été surtout impressionné par leur attitude de prière, et j'ai souhaité les rejoindre un jour (N.).*

Six réponses en tout mentionnent d'autres personnes que les prêtres ou missionnaires comme intermédiaires de l'éclosion de leur vocation: les parents, le catéchiste, un grand séminariste en stage pastoral et l'animateur vocationnel. Certes, plusieurs personnes et divers facteurs contribuent à l'éveil de la vocation. Les réponses se sont limitées aux personnes qui ont joué un rôle déterminant.

Un seul des jeunes dit avoir perçu l'appel directement à travers les pauvres: *J'ai perçu mon appel le jour où j'ai été impressionné par la grande misère de mon peuple. Et aussitôt, j'ai compris qu'à partir de l'Évangile, on pouvait faire évoluer leur situation (A.C.).*

2. Les jeunes, quand pensent-ils avoir vu les premières lueurs d'un appel? Bien que la question n'ait pas été posée explicitement, des réponses laissent entrevoir un certain appel «*dès l'enfance*», d'autres le situent à «*plus tard*», d'autres encore «*ne savent pas*». Mais la plupart des jeunes disent, d'une manière ou d'une autre, que l'appel est une découverte lente, progressive, et presque tous rapportent à plus tard le discernement de la vocation particulière de prêtre, de missionnaire ou de religieux:

Je n'ai pas entendu un appel qui se serait imposé à moi. C'est une longue histoire difficile à communiquer (A.E.).

Je ne sais pas quand j'ai perçu un appel quelconque. Tout ce que je sais, c'est que, dès mon enfance, je portais un certain intérêt à devenir prêtre quand j'étais enfant de chœur. Mais la distinction entre prêtre, religieux ou missionnaire n'est venue que plus tard (N.).

II. POURQUOI DEVENIR RELIGIEUX-MISSIONNAIRE? (motivations)

La question a été formulée ainsi du fait qu'il s'agit d'étudiants chez les spiritains. Ceux-ci se définissent par «religieux-missionnaire»; ils se proposent d'aller plus spécialement vers les pauvres et les abandonnés, d'annoncer l'Évangile à ceux qui ne l'ont pas encore entendu ou à peine, d'accepter les situations difficiles et là où l'Église trouve difficilement des ouvriers.

1. Si l'idée de servir est présente dans toutes les réponses, cependant la motivation avancée par les trois quarts des jeunes, sinon plus, est celle de voir la vocation de « religieux-missionnaire » comme *une « voie »* pour servir Dieu et les hommes. Qu'il suffise de citer quelques exemples de ce trait dominant qui émerge des réponses :

- *Il y a certes différentes voies de servir. Je pense, pour moi personnellement, que je puis mieux servir, en choisissant cette voie et m'efforçant de la vivre (A.E.).*
- *Je vois dans religieux-missionnaire une voie meilleure pour moi, bien que difficile, de servir le Seigneur (N.).*
- *Je suis devenu religieux-missionnaire pour trois raisons: vivre en communauté, partager ce que nous sommes et possédons, et annoncer l'Évangile (A.C.).*

2. L'autre quart des jeunes donne comme première motivation l'apostolat ou d'autres objectifs :

- *D'abord, j'ai voulu être prêtre. Je me suis décidé à devenir religieux-missionnaire quand j'ai pris conscience de l'injustice dans le monde, de l'Évangile qui n'est pas encore annoncé dans une grande partie de notre monde, de la difficulté à trouver des ouvriers apostoliques pour travailler avec les pauvres et les abandonnés (N.).*
- *Je veux rendre service aux peuples; j'aime rendre service. J'ai vu des missionnaires qui étaient très appréciés dans ma région et, pourtant, ils s'en allaient vers d'autres régions abandonnées pour servir. En tant que religieux-missionnaire je suis mobile (A.E.).*

Dans cette catégorie émerge la motivation de la Mission universelle :

- *Ma première motivation est de servir. Au-delà des frontières de mon pays. Je voudrais travailler avec les pauvres dans un pays autre que le mien (N.).*
- *Annoncer l'Évangile partout où c'est nécessaire sans distinction de race, de rang social, bref peu importe le milieu (A.C.).*

L'intérêt des témoignages pour cette deuxième question est peut-être de voir au-delà des particularités d'un Institut, sur quoi les jeunes mettent l'accent. Est-ce possible d'y deviner des tendances selon leur culture? Citons encore la parole d'un jeune :

- *J'étais intéressé à devenir prêtre qui peut vivre avec d'autres en communauté, partager ma foi en l'Évangile avec ceux qui ne le connaissent pas encore, même au-delà de mon pays (A.E.).*

III. POURQUOI LE CHOIX D'UNE CONGRÉGATION?

La question se voulait générale. Cependant, les jeunes se sont exprimés plutôt en référence à la Congrégation spiritaine, qui, en l'occurrence, pourrait être toute autre société missionnaire. A cinq exceptions près, chaque étudiant a donné une seule motivation, de sorte qu'il était possible d'en faire l'inventaire et d'opérer une certaine classification par ordre d'importance. Nous retenons les trois premières qui ont émergé.

1. Ceux qui sont quelque peu familiarisés avec la culture africaine ne s'étonneront pas que la première série de motivations se rapporte plutôt à la vie, et en tout premier lieu à la communauté. Quatorze réponses s'expriment en ce sens :

- *J'ai choisi la Congrégation à cause du style de vie qu'on y mène c'est-à-dire la vie de communauté (N.).*
... un désir de vie communautaire pour une expérience solidaire de la mission, pour le partage et le soutien mutuel et pour une action efficace dans la mission (A.C.).

Plusieurs mettent l'accent sur la communauté internationale :

- ... pour vivre dans une famille internationale où se rencontrent différentes nationalités et cultures (A.E.)*
... car vivre avec des jeunes d'autres pays nous ouvre à d'autres horizons (A.C.).

Quelques-uns se réfèrent au style de vie :

- *La manière de vivre convient à mon goût, c'est pourquoi mon choix (N.).*

2. La deuxième série de motivations, douze réponses en tout, se recoupe avec la question II, 1 : on choisit une Congrégation parce qu'elle est vue comme *une aide, une voie, un moyen de mieux vivre et de servir :*

- *J'ai porté mon choix sur une Congrégation parce que, pour moi, j'y ai vu le meilleur moyen de servir mes frères et de pouvoir vivre les conseils évangéliques.*
• *Je n'ai pas vu d'autre alternative. J'ai vu que l'unique moyen d'annoncer l'évangile aux pauvres était par l'intermédiaire d'une Congrégation (A.E.).*

3. A part égale, dix jeunes motivent leur choix par les objectifs de la Congrégation, et dix autres disent qu'à l'origine c'était « *comme par hasard* », il n'y avait pas d'autre choix ; la découverte s'est faite plus tard.

- *Le choix d'une Congrégation dépend de l'apostolat de chaque Institut. Je voulais travailler parmi les plus pauvres et les plus abandonnés. C'est cela qui a emporté ma décision.*
- *La Congrégation spiritaine était la seule que je connaissais. Aussi le choix n'était pas difficile. A cette époque, tous étaient pour moi des spiritains, même l'évêque (A.C.).*
- *C'était tout à fait d'une manière fortuite que j'ai rejoint la Congrégation. Je suis entré quand je ne savais pas encore distinguer la droite de ma gauche. Mais la Providence m'a éclairé et m'a fait comprendre que j'étais bien à ma place (N.).*

On peut relever, en conclusion de cette troisième question, la diversité des motivations. Comme les questions II et III pouvaient se recouper, l'ensemble peut donner un éclairage, si faible soit-il, sur la recherche de ces jeunes dans leur vocation.

IV. QUELLES SONT LES JOIES ET LES DIFFICULTÉS QU'UN JEUNE COMME TOI PEUT EXPÉRIMENTER ?

Les réponses sont plutôt en fonction de ce que les jeunes vivent dans le présent. Comme le note un jeune, joies et difficultés abondent. Pour cette question encore, du fait de la place réduite pour répondre, la plupart des jeunes se sont contentés d'indiquer une seule source de joie avec une brève justification. Nous donnons ici les trois premières qui ont émergé.

1. *La communauté* (21 réponses) vient en premier lieu, sous divers aspects : « *On est en sécurité dans la vie religieuse. Le fait de vivre en communauté nous aide à mieux vivre nos engagements.* » – « *Nous mettons tout en commun si bien que les confrères, aux moments difficiles, vous aident et l'on reprend confiance.* »

D'autres aspects sont mentionnés : « *le partage de la vie entre jeunes* », de « *l'idéal* », de « *la fraternité* ». La communauté fait « *retrouver une nouvelle famille bien qu'il n'y ait pas tellement de ressemblance avec sa propre famille* ». Elle « *nous aide à mieux vivre nos engagements* ». « *Elle permet de goûter la présence et la compagnie d'autres jeunes* ».

2. Un nombre important encore (13 réponses) voit dans *la communauté internationale* leur principale source de joie : « *ma joie est de vivre au sein d'une communauté où sont représentés divers pays et différentes cultures; c'est*

une richesse». La communauté internationale « nous ouvre au monde», « nous apprend à vivre avec des gens qui ont leurs coutumes, leurs manières de vivre».

3. Enfin, huit réponses placent leur première source de joie dans « servir » : *« joie de servir les pauvres », « d'annoncer la Bonne Nouvelle », « vivre et mourir pour les autres ».*

La même méthode que pour les joies est employée pour inventorier *les difficultés*.

1. Un premier lot de difficultés (16 réponses) se rapporte à la famille et au pays qu'on doit quitter : plusieurs mentionnent cette séparation. D'autres : *« ... ne pas pouvoir aider la famille dans ses problèmes », « vivre loin de mes parents », « difficulté de faire comprendre à la famille les règles de la Congrégation et difficulté de faire comprendre à la Congrégation les difficultés de sa famille ».*

2. Une autre série de difficultés (11 réponses) provient de la *diversité culturelle* : le fait est signalé plusieurs fois. On signale encore : *« effort à faire pour relativiser sa propre culture », « entrer dans les perspectives et les aspirations de l'autre qui est différent », « s'insérer dans des pays inconnus ».* Cependant, on ajoute souvent : *« C'est une richesse »* (cf. III.1).

3. Il est difficile de dégager un troisième groupe de difficultés. Quatre réponses ont trait à la vie de communauté ; quatre autres touchent plutôt à la vie religieuse.

V. QUELLES SONT TES ASPIRATIONS ?

Il fallait s'y attendre : les aspirations sont aussi nombreuses que sont nombreux les jeunes qui ont répondu à l'enquête. Il n'est pas possible de les rapporter ici ni même d'en faire l'inventaire. En les parcourant toutes, on remarque chez les jeunes le désir de vivre un jour sa vocation, dans la sincérité et la fidélité, d'être avec les pauvres, de suivre le Christ.

Conclusion. Cette enquête, menée en un temps très court, n'a d'autres prétention que de susciter une réflexion plus développée sur la vocation. Et merci aux jeunes de leur témoignage.

JEUNES SŒURS DE TROIS CONTINENTS

une enquête

Dès le départ, l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie, voué à la Mission universelle, a accueilli des jeunes de toutes races et nationalités. Ensemble, nous avons vécu notre charisme de fondation, don gratuit de Dieu.

Nous venons d'interroger quelques jeunes sœurs et maîtresses de formation, originaires d'Afrique, Amérique latine et Asie: « Pourquoi ont-elles fait le choix d'un Institut missionnaire international? Quelles ont été leurs motivations? Comment s'est éveillée leur vocation à la Mission universelle? Quels aspects du charisme les attirent plus particulièrement? »

Voici quelques-unes de leurs réponses qui ne prétendent nullement être exhaustives. Suzanne Lozé, qui a mené l'enquête, y dégage quelques réflexions et questions dans l'article suivant: Vocations «nouvelles», à la Mission universelle.

Appel mystérieux...

« Dans un regard de foi, je vois avant tout ma vocation comme un don reçu de l'Amour incompréhensible de Dieu. C'est quelque chose qui envahit tout mon être, avec ses richesses et ses limites. C'est mon chemin pour vivre pleinement ma vocation chrétienne. Là est ma motivation fondamentale, celle qui soutient toute ma vie religieuse et missionnaire ». (Paraguay)

« J'ai été appelée pour être avec le Christ, et, par Lui, envoyée au monde entier ». (Madagascar)

saisies par la Parole

« *Cette Parole du Christ a retenti en moi: Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie* »... (Jn 20,21) *Va... je t'envoie pour être ma disciple au milieu de ceux qui ne me connaissent pas encore... Jésus n'est pas venu seulement pour les gens de Nazareth, alors j'ai voulu faire comme Lui* ». (Burkina-Faso = B.F.)

« *L'accueil en moi de la Parole de Dieu: Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et envoyés... a provoqué ma conversion du bouddhisme, puis a motivé ma vocation religieuse et missionnaire* ». (Japon)

à travers un engagement...

« *Au milieu de mon apostolat, j'ai senti un appel: ne pas rester centrée sur mon milieu, ma patrie, mais avoir pour champ d'action, ou du moins d'intérêt missionnaire, le monde entier* ». (Liban)

« *Par la pastorale des vocations, les camps pour aspirantes, j'ai connu l'Institut et ses activités missionnaires, et j'ai été attirée* ». (Sénégal)

les motivations se précisent...

« *Mes motivations se sont clarifiées lentement, dans ma vie personnelle et au contact de mes sœurs missionnaires, chacune avec son accent propre. Dieu ne se répète jamais, il est patient* ». (Paraguay)

« *J'ai découvert peu à peu les éléments essentiels du charisme missionnaire, tout au long de la formation initiale* ». (Sénégal)

« *Dans les premiers contacts, je n'ai pas eu d'attraction particulière pour la Mission, mais j'ai apprécié le charisme de l'Institut au fur et à mesure que je l'ai mieux connu et j'ai voulu le vivre* ». (Inde)

dans prière/contemplation/eucharistie...

« *Dans notre société qui se sécularise rapidement, j'ai trouvé dans la vie de prière une réponse à ma recherche de Dieu et la source de ma vie apostolique. Elle me rendra forte pour affronter les difficultés de la Mission* ». (Sri Lanka)

« J'ai été attirée par l'unité entre contemplation et mission dans la vie quotidienne ». (Proche Orient)

« Contemplation/prière/Eucharistie, et Mission : cela correspond à la racine de notre être de latino-américaines, et nous sommes heureuses quand nous pouvons en faire l'unité, même si, dans la pratique, c'est difficile. Cette unité demeure un défi ! » (Paraguay)

« J'aime l'équilibre d'une vie partagée entre la contemplation et le service des frères. Nous autres, congolaises, aimons nous arrêter auprès de Dieu, le louer gratuitement, vivre la rencontre de Dieu dans l'Eucharistie, signe par excellence de sa Présence, pour mieux le retrouver dans les frères près desquels je suis envoyée ». (Congo)

« Ne rien dire dans la prière, se tenir devant Dieu, en adoration, les mains vides : c'est notre manière de prier. Avant d'être dialogue avec Dieu, la prière est tout d'abord accueil, écoute, offrande de soi pour l'Eglise et le monde, dans l'amour ». (Japon)

à travers des témoins...

« Pour moi, le témoignage de vie a été le plus parlant : voir vivre les sœurs, allant à tous, même dans les villages éloignés, m'a fait prendre conscience plus profondément d'un appel déjà perçu, et m'a fait dire : c'est cela que je cherche ». (Liban)

« J'ai été sensible au témoignage évangélique donné par les sœurs dans leur vie quotidienne, sans distinction de rites chrétiens (et ils sont nombreux au Proche Orient !), de religions ou de milieux sociaux ». (Egypte)

« Voir une sœur visiter et soigner tous les malades, particulièrement les musulmans – (ce qui n'était pas accepté par les chrétiens de l'endroit), a été une réponse à mes aspirations ». (Syrie)

à travers les pauvres... les conflits...

« La Mission a été une de mes motivations fortes. Elle est née des urgences que nous ressentons chez nos frères, surtout les pauvres de notre pays et de notre continent. Comme latino-américaines, nous sommes plus affectives, intuitives que cérébrales. Voir la misère des pauvres, sentir leur détresse

en notre chair, nous motive et nous fait agir. Mission, évangélisation, service, choix prioritaire des pauvres fait par l'Institut, m'ont attirée. La découverte de la Mission ad extra n'a été que postérieure». (Paraguay)

« Dans mon pays déchiré par la guerre civile et confessionnelle, j'ai senti l'appel à un apostolat ouvert, large, faisant éclater toute frontière ethnique ou religieuse, pour vivre fraternellement avec tous. Dans la vie missionnaire, j'ai trouvé ce que je cherchais ». (Liban)

« Dans notre pays affronté à tant de rivalités, les sœurs vivent en fraternités internationales, ouvertes à tous, sans distinction de race ou de langue, essayant d'être artisans de paix et de réconciliation. C'est la mission la plus urgente chez nous, aujourd'hui, en Eglise, et j'ai été attirée ». (Sri Lanka)

l'esprit de François d'Assise...

« J'ai été attirée par le charisme franciscain : esprit large, actuel, ouvert aux changements, sans distinction de castes ou de niveaux d'éducation, apostolat à large éventail... ». (Inde)

« J'ai été attirée par l'esprit franciscain et missionnaire : vivre comme des pèlerins sans s'installer en un lieu fixe, dans le service des frères, en toute disponibilité ». (B.F.)

« La vie simple des sœurs, leur accueil de toute personne, qu'elle soit modeste ou bien placée, sans trier, m'a attirée. On se sent à l'aise ». (Congo)

Pour la Mission universelle...

« Ma première motivation est la Mission universelle, nous devons aller ailleurs... répondre à l'appel du Christ : Allez, de toutes les nations, faites des disciples... Notre Eglise est missionnaire ! » (Corée)

« J'envisage de quitter mon pays pour témoigner de l'Évangile ailleurs. Avec mes sœurs, pendant la formation initiale, j'en fais déjà l'expérience à l'intérieur de la province qui comprend cinq pays. Et même au noviciat, puisque plusieurs d'entre nous, libanaises et syriennes, font leur noviciat en Égypte ». (Proche Orient)

« Au moment où cela allait mal au Vietnam, je voulais y aller directement après le noviciat, pour vivre avec un peuple qui souffre. Ce qui m'attire,

c'est la Mission universelle, l'ouverture à toute personne, quelle qu'elle soit, surtout face au danger de ghetto où s'installe le Liban». (Liban)

quelques difficultés...

« L'impossibilité d'obtenir des visas pour les étrangères nous a fait prendre conscience de la nécessité de vivre la mission universelle sans quitter l'Inde : en allant dans d'autres Etats que le nôtre, là où l'évangélisation est plus urgente. Chaque Etat a langue, coutumes et traditions particulières.

Quelques jeunes, ne se sentant pas prêtes à vivre la Mission ad extra hors de leur état ou de leur pays, nous quittent avant le pré-noviciat, mais la plupart restent.

Notre difficulté est celle de la langue. En plus de l'anglais, langue commune à l'Institut en Inde, nous devons apprendre la langue de l'Etat où nous sommes envoyées. Lorsque nous ne sommes pas assez expertes dans cette langue locale, ou mal adaptées à d'autres coutumes, notre apostolat en souffre». (Inde)

« Ma difficulté est celle-ci: Vers quel peuple serai-je envoyée? Je ne sais pas. Pourra-t-il me comprendre et moi le comprendre? Je ne sais pas... Mais le Seigneur me dit: Va... je serai avec toi! Ne crains pas! Quitte ton pays, ta parenté, et va dans le pays que je t'indiquerai! » (B.F.)

« Nous vivons entre deux cultures, comme presque tous les pays du tiers monde. Nous cherchons l'équilibre entre notre propre culture et celle des étrangers. La misère, les trafics, la situation actuelle de notre pays qui va vers l'athéisme, influencent le vie religieuse! (Madagascar)

Eglise d'origine... Congrégation

« Dans notre Eglise locale quelques-uns nous disent: Le pays a besoin de vous, surtout maintenant qu'il traverse une crise qui peut le conduire à sa mort. Pourquoi partir? D'autres au contraire, encouragent beaucoup l'entrée de jeunes dans des congrégations missionnaires et, même avant leur départ pour un autre pays, ils demandent aux sœurs de donner leur témoignage et un aperçu du pays, où elles vont. Personnellement, mon choix s'est fait très consciemment, malgré l'opposition de ma famille et de l'Eglise locale». (Liban)

« Quelques prêtres nous disent: Si l'Eglise au Liban devient plus missionnaire, si elle s'ouvre, elle se sauvera. Tant que le pays n'envoie pas ses prêtres/religieux/ses au-dehors, il se condamne à la mort! »... (Liban)

« Il y a floraison de vocations, mais, en entrant dans une congrégation internationale, nous sommes un peu marginalisées dans l'Eglise locale! Très exceptionnellement, un prêtre séculier autochtone a orienté l'une d'entre nous vers l'Institut. Souvent, c'est plutôt l'inverse! » (Sénégal)

« Les Evêques qui, auparavant, trouvaient difficile l'envoi de prêtres et de sœurs en dehors de notre pays, à cause de la situation très minoritaire de notre Eglise, soutiennent aujourd'hui nos départs, parce qu'ils constatent combien l'expérience du service d'Eglise, vécu ailleurs, féconde l'apostolat de leur propre Eglise ». (Japon)

« J'ai vu naître une opposition à ma vocation missionnaire, dans l'Eglise locale et mon entourage, en particulier parce que l'Institut est international ». (B.F.)

En fraternités interculturelles...

« L'internationalité m'a attirée, j'y ai découvert d'autres richesses que les miennes. Dans l'apport réciproque de nos valeurs culturelles, nous avons une compréhension plus universelle du monde. Par exemple, il est de coutume, dans nos communautés, d'animer la liturgie à tour de rôle. Je m'ouvre ainsi à diverses manières d'entrer en contact avec Dieu ». (B.F.)

« L'internationalité, pour moi, est normale, elle ouvre des horizons, elle nous aide à comprendre le Cœur de Dieu qui aime et respecte toutes les races, à comprendre quelque chose du Royaume qui n'a ni nationalité, ni frontière, ni barrière. C'est pour moi la plus grande des richesses... même si elle a ses limites! ». (Paraguay)

« J'aime l'internationalité parce que les sœurs cherchent à aller au-delà des étroitesse ethniques, dans une dimension plus vaste de la mission ». (Congo)

Ce qui m'a frappée, c'est l'internationalité des fraternités, formées par des sœurs, non seulement originaires de différents pays, mais aussi venant des quatre principales cultures de l'Ile Maurice: Chine, Europe, Afrique, Inde... J'ai constaté qu'elles étaient unies au-delà de toute barrière de langue, d'éducation ou de couleur! ». (Ile Maurice)

Aux journées d'inter-noviciat, les sœurs et frères des congrégations locales nous posent beaucoup de questions sur notre vie en fraternités internationales, nos difficultés. Celle-ci revient sans cesse: Comment pouvez-vous vivre et vous entendre avec des étrangères? Et nous leur répondons toujours que, dans la vie concrète, l'internationalité nous apporte richesse et ouverture que nous apprécions toutes». (Liban)

non sans tensions

«Etant donné notre diversité, je n'arrive pas à comprendre parfois pourquoi telle sœur agit ainsi! Il est difficile d'accepter et de comprendre l'autre! La manière de penser d'une Africaine n'est pas celle d'une Européenne, mais ces difficultés sont source de richesses quand chacune apporte le meilleur d'elle-même». (B.F.)

«L'acceptation de l'autre, différente, est une exigence de tous les jours. Cela forge un certain type de mentalité, et l'ouverture à la mission y gagne». (Congo)

«L'internationalité a des limites... la vie quotidienne n'est pas facile, l'insertion demande du courage. L'inculturation est un processus lent! Mais celui-ci est sans doute plus profond et sûr quand la recherche se fait entre sœurs de différentes cultures, en lien avec l'Eglise locale». (Paraguay)

«Les difficultés de langue et d'adaptation sont des problèmes mineurs que nous pouvons surmonter, si notre motivation est l'amour de Jésus et de son peuple, qu'il soit riche ou pauvre». (Inde)

VOCATIONS «NOUVELLES» A LA MISSION UNIVERSELLE

RÉFLEXIONS ET QUESTIONS

par Suzanne Lozé

De l'enquête auprès des jeunes sœurs de divers continents, Suzanne Lozé, f.m.m., dégage quelques réflexions. Malgré le caractère limité de l'enquête, on peut y reconnaître bien des questions qui se posent à la vocation pour la Mission universelle.

disponibilité à la mission universelle

Aujourd'hui, comme hier, Dieu appelle et envoie pour sa Mission aux dimensions du monde. Dans la plupart des Eglises d'Afrique, Amérique latine, Asie – celles dont il est question dans cet article – de nouvelles générations de missionnaires se lèvent. Avec leurs sœurs des Eglises d'Occident, elles s'engagent pour la Mission.

Vatican II marque un tournant dans notre Institut. Car, si dès le début de celui-ci, toute sœur pouvait être envoyée hors de son pays, c'était tout de même assez rare pour des sœurs non européennes. Or, aujourd'hui, l'Institut, poussé par l'Esprit, est en train de répondre à ce défi :

- d'une part, dès qu'une jeune se présente, de quelque nationalité qu'elle soit, l'exigence d'une disponibilité entière à la Mission universelle lui est posée,
- d'autre part, certaines sœurs, entrées avant Vatican II, trouvent un nouvel élan dans leur « envoi » au-delà des frontières : ce qu'elles n'avaient pas espéré, puisque leur pays était alors considéré comme « terre de mission ».

croissance des vocations

La croissance de ces vocations missionnaires varie selon les Eglises :

En Inde, par exemple, trois noviciats accueillent les jeunes, prêtes à vivre la Mission hors de leur région et même de leur pays.

Au Mozambique, de nombreuses jeunes se préparent à entrer. La province n'ayant pas de grande maison pour les accueillir, elles restent chez elles en attendant de pouvoir faire une expérience de vie religieuse dans l'une des fraternités. Une équipe de sœurs les soutient, et les aide à discerner l'Appel de Dieu.

Au Japon, bien que le taux de catholiques soit infime (0,35 ‰), le nombre de religieuses par rapport au nombre de chrétiennes japonaises révèle le plus haut pourcentage du monde, à savoir une religieuse pour 35 japonaises. Parmi celles-ci, 242 – dont une cinquantaine de F.M.M. – travaillent en d'autres pays.

En Amérique latine, l'avenir est plein d'espérance, grâce à l'option préférentielle pour les « jeunes » (Puebla), et au renouveau de la formation dans les noviciats, renouveau concrétisé par le « retour aux sources », l'étude de notre charisme, de notre histoire, des orientations de l'Institut, particulièrement celle du choix prioritaire des pauvres.

Cependant, il arrive que, dans l'un ou l'autre pays, l'engagement des jeunes pour la Mission commence à peine. Parfois même, dans leurs motivations, elles évitent de prononcer le mot de « missionnaire », car il garde encore, pour elles et leur milieu, une note « coloniale ». Il faut dire que les textes de littérature ou d'histoire, étudiés en classe, sont encore sur ce thème. Malgré tout, saisies par l'Esprit, elles veulent être envoyées pour la Mission universelle.

Comment ne pas mentionner la persistance et la croissance des vocations missionnaires, là où l'Eglise est étouffée par des idéologies et où le manque de liberté rend plus difficile la formation ?

histoire personnelle des appels

L'histoire de l'Appel est aussi riche et variée que l'infinité de Dieu. Il appelle chacune personnellement !

Parfois, l'attrance est spontanée, non analysée, avec même un certain attrait pour l'inconnu, voire un désir d'aventure ! Mais la plupart du temps le cheminement est lent et progressif.

Il est intéressant de noter que cet Appel du Seigneur, perçu d'abord au fond du cœur, ne se révèle clairement qu'à travers des témoins, signes de l'Esprit :

- le pauvre, l'opprimé, l'exclus,
- le prêtre, le missionnaire qui sait présenter l'urgence de la Mission,
- la communauté chrétienne, au sein de laquelle est engagée la jeune,
- la fraternité des sœurs, donnée à Dieu et aux autres, en simplicité et joie, à la manière franciscaine, sans distinction de rites, de races, de milieux, « car rien ne remplacera jamais le rayonnement d'une sœur ou d'une communauté qui vit authentiquement ses engagements missionnaires ». C'est le *Venez et voyez de l'Évangile*. Voir vivre les sœurs fait rencontrer Celui qui les inspire.

Ce n'est pas tellement la littérature ou les discours sur la vie religieuse qui sont canaux de leur Appel, mais surtout des personnes vivantes, des témoins. En cela, leur approche est un peu différente de celle de leurs sœurs occidentales, même si aujourd'hui, ces dernières redécouvrent et cherchent l'impact des témoins !

Mais quelle que soit la première motivation, l'Appel à faire éclater toute frontière dans le service de la Mission universelle se précise tout au long de la formation initiale, Mission qui trouve sa source dans la prière et, en particulier, dans la contemplation du Christ eucharistique.

L'Eucharistie, « sacrement de la Mission, où l'apôtre est à la fois rencontré, sacré témoin, *mis à part pour l'Évangile* (Rm 1,1) et envoyé au monde » (cf. Durwell), est la source d'un apostolat sans limites: *Le Christ contemplé nous envoie à nos frères en qui nous découvrons sa présence cachée, et nos frères nous renvoient à la contemplation du Christ* (Constitutions art. 3).

Faut-il noter, ici, quelques remarques de maîtresses des novices, pleines d'espérance pour l'avenir de la Mission universelle dans leur pays ?

En Asie, elles constatent que, si les jeunes aujourd'hui sont moins endurantes que leurs aînées, elles sont généreuses, ouvertes, désireuses de dépasser les barrières de castes, races, religions. Elles aiment être traitées en adultes

et responsables de leurs paroles et de leurs actes. Leur personnalité a besoin d'être fortifiée et leurs valeurs clarifiées.

En Afrique, le groupe, la fraternité est une réalité vitale, au service de la Mission, qui apporte chaleur et joie de vivre, mais comporte aussi le risque de se refermer sur lui-même. Cependant, dit une maîtresse des novices, lorsque la joie éclate dans une prière de louange prenant l'âme et le corps, je sens battre le cœur de l'Afrique profonde, un cœur déjà élargi aux dimensions du monde.

envoi

La montée des vocations missionnaires en Afrique, Amérique latine, Asie, est signe de la vitalité de ces Eglises qui prennent de plus en plus conscience *de leur responsabilité au sein de l'Eglise universelle. Car, aujourd'hui, chaque Eglise locale est missionnaire et ne peut être que missionnaire, c'est une Eglise qui envoie et doit recevoir* (Congrès de Manille). *Echanges fraternels entre Eglises anciennes et plus jeunes, au bénéfice certain des unes et des autres* (Jean-Paul II).

Au cœur de ces Eglises, chacune de nos Provinces est consciente de son appel à envoyer des sœurs en mission, au-delà de ses frontières, bien avant qu'elle se suffise à elle-même! Ces envois en mission dans tous les sens progressent. C'est une manière de vivre la collaboration entre Eglises locales.

Malgré limites et tensions, comment ne pas s'émerveiller de l'œuvre de l'Esprit à travers envois et accueils qui suscitent partage, solidarité, dialogue entre deux provinces, deux Eglises, spécialement lorsqu'il s'agit de préparer les unes et les autres au départ ou à l'accueil? Ils renforcent la communion dans la différence des cultures et enrichissent la compréhension du message évangélique.

Dans les pays où il n'y a pas d'Eglise autochtone, par exemple en Afrique du Nord, l'envoi de sœurs de différentes nationalités se vit alors comme présence, signe de l'universalité de l'Eglise, de la primauté de l'Appel de Dieu dans nos vies.

Si certaines Eglises font l'expérience d'un renouveau de leur foi et de leur dynamisme, grâce à leurs missionnaires «ad extra», comme au Japon, d'autres admettent difficilement les départs... ou même s'y opposent, car elles voient, chez elles, la tâche d'évangélisation urgente et immense!

internationalité

Les envois, hors de sa propre culture, favorisent l'internationalité des fraternités, signe parlant pour beaucoup de jeunes aujourd'hui. « Vivre en fraternité internationale est une grâce de catholicité ». Elle élargit les horizons.

Certes, il faut être réalistes. La diversité des mentalités, des cultures, crée des tensions : les réactions d'une Africaine ne sont pas celles d'une Latino-Américaine. L'approche occidentale des réalités est plutôt intellectuelle, tandis qu'en Orient elle insiste sur l'expérience ! Mais aussi quel enrichissement mutuel dans la découverte toujours nouvelle et complémentaire du Visage de Dieu en chacun de nos frères !

inculturation

Aujourd'hui, l'un des plus grands défis auxquels l'Eglise est confrontée est celui de l'inculturation. *Enjeu capital pour l'Eglise, surtout dans les pays de tradition non chrétienne – chemin difficile, mais nécessaire : accueillir ce qui, dans les traditions des peuples, est conciliable avec l'Evangile, pour y apporter les richesses du Christ et pour s'enrichir elle-même de la sagesse multiforme des nations de la terre* (Jean-Paul II, 17.1.1987).

Accueil du Message qui vient d'ailleurs, pour l'intégrer dans les valeurs culturelles, qui en seront transformées... Responsabilité à la fois de la sœur du pays et de la sœur venant d'une autre culture, toutes les deux appelées à collaborer avec l'Eglise locale pour cette mission d'inculturation de la Foi.

D'ailleurs, le discernement des « semences de l'Esprit », des valeurs d'une culture prêtes à accueillir l'Evangile, n'est-il pas plus sûr et plus profond lorsqu'il se fait entre personnes de cultures différentes, dans le respect et l'écoute mutuels ? N'est-ce pas à cet approfondissement dynamique et enthousiasmant de l'œuvre missionnaire que nous sommes appelées ? Même s'il faut souligner le réalisme des sœurs qui ne se font pas d'illusions et présentent que ce ne sera pas facile !

La Mission aujourd'hui est partout, c'est vrai, et nous en sommes convaincues. Mais, comme Institut missionnaire international, nous gardons cette option d'ouverture à la Mission universelle, avec les nouveaux défis à relever ! Le dernier Chapitre Général l'a clairement réaffirmé. Il a rappelé l'exigence fondamentale de disponibilité dans la foi, à l'exemple de Marie :

disponibilité de chaque sœur à l'envoi ; de chaque province, lieu d'accueil et d'envoi ; de l'Institut, prêt à répondre aux besoins de l'Eglise universelle, selon sa spécificité et ses possibilités.

questions

De grandes questions se posent à nous aujourd'hui :

- Comment unifier et intégrer de façon harmonieuse chez les jeunes, appelées à la vie missionnaire, charisme de l'Institut, inculturation, internationalité ?
- Comment, dans la diversité de nos cultures, être davantage signes lisibles et prophétiques, témoins authentiques de l'Evangile, au cœur du peuple où nous sommes insérées ?
- Comment, dans cette diversité, fortifier entre nous la communion, l'unité essentielle à notre vie missionnaire, à notre famille internationale ?
- Comment croître dans l'unité entre l'« être et le faire », entre contemplation et mission ? Cette unité demeurant toujours un défi !
- Comment vivre la cohérence entre inculturation et disponibilité à l'envoi, dans un esprit de foi réaliste ?
- Comment, dans le processus d'inculturation, favoriser le dynamisme et la responsabilité des sœurs du pays, lorsque le nombre de celles-ci – dans l'une ou l'autre province – est encore très inférieur au nombre de sœurs venues d'ailleurs ?
- Quels critères nous donner pour orienter l'envoi de jeunes vers tel ou tel pays, dans telle ou telle culture, compte tenu de la personne et des besoins de la Mission ?

priorité à la formation

Une des réponses à ces questions est dans la priorité à la formation.

Formation humaine, dans la vie et par la vie – donc capable d'évolution et d'adaptation – qui permet à la jeune d'être à l'aise dans sa propre culture, d'en accepter les richesses et les limites, afin de pouvoir entrer dans le mouvement d'inculturation du Message, là où elle sera envoyée, attentive aux signes des temps pour y répondre selon notre charisme.

Formation basée sur l'écoute et l'approfondissement de la Parole de Dieu, qui fait de la jeune une femme forte dans la foi et dans ses convictions, enracinée dans le Christ adoré et contemplé, afin d'être, dans le monde, artisan de paix et de réconciliation.

Formation au charisme franciscain et missionnaire, pour le recevoir comme un héritage, une mission d’Eglise, à vivre d’une manière fidèle et créative, originale et dynamique, face aux défis d’aujourd’hui : justice, non violence, respect de la vie !

Formation à l’« envoi », dans une disponibilité radicale, comme le veulent notre Tradition et nos Constitutions, en dépendance de la Supérieure générale.

Formation à l’accueil, à la vie en fraternité internationale, partout où c’est possible, suscitant le dialogue en Eglise, dans le respect de chacun.

Si la période de formation initiale – pendant laquelle se greffe l’esprit d’un Institut – est le temps fort par excellence de la formation, celle-ci se poursuit tout au long de la vie, pour que continuent la croissance intégrale de la personne et son ajustement à l’évolution de la Mission.

conclusion

Plus que jamais, la Mission universelle ne peut se vivre aujourd’hui que dans une *conversion* continue, un dépassement de soi-même, un retour vers Dieu et les autres, à refaire sans cesse. *Partir en mission, non pour convertir d’abord les autres, mais pour se convertir soi-même, en rencontrant les autres* (P. Henry). C’est un chemin de « minorité » à reprendre et à inventer chaque jour, dans l’écoute de Dieu et des autres.

Cette tâche immense de mission, vécue dans la communion de sœurs, données les unes aux autres par Dieu, en Eglise, participe au Mystère pascal du Christ. Elle nécessite une intense attention à l’Esprit pour trouver les chemins de Dieu pour aujourd’hui.

De même qu’Il a transformé la mort du Christ en Vie, qu’Il transforme notre marche missionnaire, ensemble, sœurs de toutes nationalités, en Vie pour le monde !

Suzanne Lozé, f.m.m.

*7, impasse Reille
75014 Paris*

DIEU APPELLE EN AFRIQUE: Problématique

par Jean-Benoît Gnambodé

Jean-Benoît Gnambodé, du Bénin, prêtre de Saint-Sulpice, a été professeur de théologie morale et de liturgie au Séminaire Saint-Gall de Ouidah et aumônier de la prison civile de Cotonou, de 1978 à 1985. Actuellement à Paris, il termine une thèse sur la dimension éthique de l'inculturation.

Oublie ton peuple et la maison de ton père (Ps. 44,11).

C'est ce cri qu'ont entendu les grands Fondateurs de Missions et leurs fils, lorsque poussés par l'Esprit et envoyés par l'Eglise, ils quittèrent leur patrie, leur famille, leur Eglise, leurs amis, pour partir. Le principal objectif de la plupart de ces Fondateurs a été d'implanter des Eglises avec une hiérarchie locale (cf. *Maximum Illud* de Benoît XV, *Rerum Ecclesiae* de Pie XI, *Evangelii Praecones* de Pie XII). Aujourd'hui, devant la crise des vocations que subissent ces Instituts, comment parvenir à remplacer les missionnaires devenus âgés, comment *ouvrir de nouvelles sources dans lesquelles on puisera pour obtenir le personnel nécessaire à l'évangélisation?* (Cardinal Tomko). Peut-on trouver ces sources dans ces mêmes Eglises fondées par ces hérauts de la Mission?

Devant la croissance des vocations dans leurs Eglises d'une part, l'immensité et la diversité du labeur d'autre part, les Evêques africains, comme leurs prédécesseurs, conscients eux aussi de cette même Mission universelle du Christ et de son Eglise *Allez dans le monde entier, proclamez l'Evangile à toute la création* (Mc 16,15), se mettent à l'écoute de ce que l'Esprit dit aux Eglises; ils veulent *tisser à leur façon une nouvelle corde au bout de cette corde ancienne* « des saints Fondateurs » *qu'ils considèrent comme leurs* « ancêtres dans la foi ». L'appel de Paul VI à Kampala doit en effet prendre toute sa signification: *Vous Africains, vous devez être vos propres missionnaires.*

Le présent article voudrait essayer de présenter quelques lignes de réflexion en trois points sur la question que les uns ou les autres posent et se posent au sujet de la Mission : « Au nom de l'amour, faut-il partir pour suivre Jésus Christ et l'annoncer aux hommes ? »

I. Ampleur et complexité de la Mission en Afrique aujourd'hui.

II. Au cœur de la Mission, incarner le charisme de l'Institut.

III. Liberté et charité du dialogue pastoral pour le discernement des vocations.

I. AMPLEUR ET COMPLEXITÉ DE LA MISSION

Mgr Christophe Adimou, archevêque de Cotonou, en terminant son homélie à l'occasion du 125^e anniversaire de l'arrivée des premiers missionnaires de la Société des Missions Africaines de Lyon au Bénin, le 8 décembre 1986, a exprimé ce souhait : *En rendant grâce au Seigneur pour le sacrifice des pionniers, nous attendons fermement le jour où le Bénin enverra à l'étranger des missionnaires issus de son sol. Car la maturité d'une Eglise se mesure à sa capacité de sortir d'elle-même pour annoncer l'Évangile ailleurs. Je souhaite que cette espérance habite nos cœurs aujourd'hui et que nous agissions en sorte qu'elle ne reste pas vaine*» (La Croix du Bénin, décembre 1986).

Président de la Conférence épiscopale et responsable de la Commission épiscopale pour les Religions Traditionnelles au niveau de l'Épiscopat de l'Ouest Afrique, Mgr Adimou sait que nos populations non chrétiennes au Bénin et en Afrique augmentent même plus vite, par suite de la croissance démographique, que les populations chrétiennes. En ces temps de mutation historique accélérée, de conscience religieuse avivée chez nous, l'évangélisation des générations nouvelles prend encore une urgence accrue. Comment peut-on rester indifférent devant une personne qui, après une longue recherche par monts et par vaux, s'exclame : « En tout cas, pour moi maintenant, il n'y a pas d'autre alternative, c'est Jésus Christ ou rien. » Devant cette situation, tous les pasteurs d'Afrique s'interrogent : Comment maintenir les chrétiens fermes dans la foi et la vie morale et même les aider à les approfondir, surtout à susciter de mieux en mieux une vie chrétienne sérieuse et authentique qui aboutisse, s'il le faut, à la vie religieuse et sacerdotale ?

problèmes nouveaux de la société

Une observation attentive nous fait découvrir que nos milieux africains, surtout dans leur environnement traditionnel, restent souvent à une concep-

tion franchement païenne. Mais on constate que celle-ci, dans certains endroits, va en se dissolvant peu à peu pour laisser place à une nouvelle forme de paganisme « nouveau type ». Sous l'influence de la civilisation moderne scientifico-technique, nos sociétés, de plus en plus, ont affaire à de nouveaux problèmes. On peut remarquer aussi qu'un certain milieu intellectuel conserve, la plupart du temps, un attachement assez ferme d'ailleurs à l'ancien monde païen. Il n'est pas tout à fait rare de voir des jeunes gens et des jeunes filles accepter de se faire interner dans des couvents pour des pratiques d'obscurantisme. Tous ces comportements interpellent vivement la conscience des chrétiens. La famille aussi est menacée par la tradition très forte de la polygamie qui conduit au mépris de la femme, et par l'importance excessive donnée à l'obligation de la dot. La famille chrétienne, de son côté, est menacée par les contrevaleurs, par les fausses idéologies, par les philosophies qui nous sont étrangères.

Nos sociétés africaines souffrent de nombreuses misères et de nombreuses plaies : la faim, la maladie, le chômage, la corruption, la violence, qui nous affaiblissent physiquement et spirituellement. On peut en dépeindre quelques-unes : l'accaparement du bien commun à ses propres fins, les bénéfices illucites, les scènes de violence, le vol et le brigandage parfois à main armée, les rivalités entre individus, les rancunes familiales et tribales, les écarts trop criants entre les salaires pour des personnes appelées à affronter les mêmes difficultés économiques. Autant de faits qui visent à drainer vers un petit nombre le maximum de biens au détriment des faibles et des pauvres qui sont condamnés, de fait, à vivre de plus en plus dans la misère (cf. *Lettre pastorale des évêques du Congo, D.C. n° 1924, du 21 septembre 1986; Lettre pastorale des évêques du Zaïre, D.C. n° 1728 septembre 1977; Mgr Mensah, Eglise de Porto-Novo, n° 2, 20 février 1987*). Dans toutes les zones de mission, il se pose des problèmes si profonds que les différents pasteurs ne cessent de les évoquer pour faire prendre conscience aux chrétiens de leur devoir de vivre et de témoigner de leur foi. Les laïcs doivent de plus en plus prendre leurs responsabilités en tant que citoyens et en tant que chrétiens dans l'organisation de la société. Mais ils ont besoin de l'aide et de la direction spirituelle des prêtres.

la force de l'Évangile

La conversion à l'Évangile du Christ ne va pas de soi. On constate également qu'une véritable tension, un profond écartèlement habite le cœur de plus d'un chrétien. Comment rendre Jésus Christ présent aux structures

familiales, sociales, politiques? Une tâche aussi délicate, comme l'affirmait Jean-Paul II lui-même, lors de sa visite pastorale à Lomé le 8 août 1985, présente de nombreuses difficultés trop souvent insoupçonnées. *Certaines structures, il faut le dire, prennent entièrement l'individu avec un pacte irrévocable sans respecter sa dignité et sa liberté, et l'obligent à la manière des sociétés secrètes à se mouler dans un cadre déterminé par les responsables. Ces structures sociales réduisent l'individu à un objet au service du groupe parce qu'elles exercent de lourdes pressions qui peuvent même porter atteinte à sa vie... A ce danger, il faut joindre le syncrétisme qui tend à concilier l'inconciliable fondamental* (Mgr V. Mensah).

Il faut que la force de l'Evangile parvienne à libérer les mentalités de la peur, de l'angoisse et de l'insécurité. Parce qu'elle est le fait de l'homme, fils d'Adam, toute culture humaine se développe sous le signe de la faiblesse, de l'erreur et du péché. La lumière de la Révélation qu'apporte l'Eglise ne permet pas seulement de déceler ces déviations, elle indique en même temps la voie qui permet de les rectifier. Son regard éclairé sait repérer, dans toutes les expressions, ce qui doit être purifié pour être conciliable avec la dignité de l'homme, avec ses droits, ses devoirs naturels. Jésus Christ est *la lumière qui éclaire tout homme en ce monde*, même celui qui ne reconnaît pas encore ou ne reconnaît plus la source de cette lumière. Pour que l'Afrique devienne «terre chrétienne», il faut qu'elle se laisse éclairer par cette lumière, qu'elle sache reconnaître la vérité contenue dans ces structures et, en même temps, les formes de mensonge apparent ou caché qu'elles véhiculent, l'unité profonde et la ressemblance qu'elles ont avec les autres structures de la famille humaine.

Les mass-médias sont des moyens qui permettent à toutes les cultures de se rencontrer. Il nous faut mentionner ici l'aspect ambivalent qu'ils constituent en particulier pour la jeunesse. Ils véhiculent le meilleur et le pire, et les sociétés africaines n'arrivent pas encore à les maîtriser. On est passé de l'oralité sans écriture à la médiation morte de l'oralité avec écriture (cf. cinéma, radio, télévision...). Prenons l'exemple du rock n'roll. S'il est un moyen de distraction et un passe-temps légitimes pour la jeunesse, aussi bien occidentale qu'africaine, il faut dire que ce n'est pas un moyen inoffensif. On sait maintenant que les effets sont aussi graves tant sur le plan physiologique, psychologique que moral et spirituel (cf. *Afrique Nouvelle, 20 mai 1987, p. 15*). Cela pose tout de même quelques questions : comment former la jeunesse à la recherche d'une saine distraction qui ne nuise pas à la santé physique, psycho-affective et morale? Comment l'aider à découvrir les vraies valeurs qui l'élèvent et l'épanouissent davantage?

Le christianisme doit introduire une « brisure », une faille profonde dans toutes les conceptions païennes, anciennes et nouvelles. La révélation chrétienne qui met à nu les déficiences fondamentales des inventions humaines, doit déclencher inévitablement un véritable conflit, une lutte. Comment actualiser le mot de l'événement du salut « la Bonne Nouvelle aux pauvres » aujourd'hui en Afrique ? L'Eglise du Bénin a décidé de s'engager dans la Pastorale du Sillon Noir en ces temps de la « deuxième évangélisation ». Le Sillon Noir, c'est le mouvement d'inculturation au sein duquel on se familiarise avec le concept d'une « Eglise tout entière théologique ». Pour déceler le « viable et le transmissible » contenu dans nos Religions Traditionnelles, les membres du Sillon Noir se mettent étroitement en relation avec « l'Intellectuel Communautaire ». Celui-ci est composé des « Sages » (sujet historique anonyme), porteurs de l'héritage culturel communautaire en qui, en telle ou telle personne, se condense en cohérence la sagesse africaine. L'Eglise s'efforce d'investir cet « Intellectuel Communautaire » dans la tâche de réflexion sur la culture africaine et la foi chrétienne. Les chercheurs regroupés dans les sections paroissiales sont en principe d'anciens gestionnaires de l'héritage sacré. Convertis, ils sont habités par la foi en Jésus Christ. Prenant conscience de la situation de coupure dans laquelle elle se trouve du fait de l'école, la jeunesse universitaire africaine se met à l'école de « l'Intellectuel Communautaire » pour constituer un pont (Ana) jeté entre la tradition et la modernité. Comme le dit B. Adoukonou, les options sont doubles :

- théologique : une théologie de la Fraternité élaborée au pied de la croix par le peuple de Dieu qui reconnaît dans le Messie crucifié « l'Intellectuel Communautaire » par excellence ;
- missionnaire : une mission qui vise la conversion de tout l'homme, en prenant au sérieux ses conditions sociales, culturelles, politiques et économiques, et sans la réduire à aucune de ces dimensions qui ne sont, en réalité, que des composantes de la culture entendue comme déploiement de tout l'ordre humain.

« ouvriers apostoliques tous azimuts »

Le champ de la Mission est donc immense. Toute visée pastorale, à l'heure actuelle, nécessite des ouvriers apostoliques « tous azimuts » : éducateurs et éducatrices, pasteurs qualifiés, aumôniers spécialisés, guides, conseillers, avec au centre l'Evêque, facteur de communion. L'histoire de l'Eglise nous enseigne que la mise en œuvre des priorités apostoliques a toujours requis des

charismes, reconnus par l'Eglise, comme par exemple ceux des Instituts présents dans le champ pastoral de nos Eglises. L'Esprit Saint a toujours suscité des hommes et des femmes pour répondre à des besoins pastoraux dans toute l'Eglise. Il est souhaitable que surgissent des Ignace de Loyola, des Dominique, des Olier, des Jean Eudes, des Marion Brésillac, des Lavigerie, des Libermann, des Thérèse d'Avila, etc. pour prolonger et actualiser le charisme de ces fondateurs dans l'Eglise d'Afrique. Nous sommes à un tournant de l'histoire de la Mission où l'Esprit veut faire «toutes choses nouvelles». Mais il lui faut trouver des hommes et des femmes qui acceptent de Le suivre.

II. AU CŒUR DE LA MISSION, ACTUALISER LE CHARISME DE L'INSTITUT

Tout charisme authentique porte en lui une certaine dose de vraie nouveauté dans la vie spirituelle de l'Eglise et d'initiative dans l'action. Dès le début de sa prédication, Jésus a proclamé: *Le temps est accompli et le Royaume de Dieu est proche: convertissez-vous et croyez à l'Evangile* (Mc 1,14). Et Pierre, après la Pentecôte, exhorte: *Repentez-vous et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus Christ...* (Ac 2,38). Même si une certaine tendance met l'accent sur la dimension colonialiste de la Mission chrétienne en Afrique, il faut reconnaître en justice que, lorsque les missionnaires sont arrivés en «terre de mission», leur intention était de prolonger la prédication de Jésus et des Apôtres parmi les Africains. Ceux-ci devaient abandonner leurs idoles, changer leurs rapports à Dieu, aux autres, à la nature. On leur apprit à prier, à faire la fraction du pain, à écouter la Parole de Dieu, à aimer son prochain, surtout ses ennemis. Tout cet enseignement était nouveau et loin d'être facile à communiquer.

La souffrance et le sacrifice étaient de la partie. On annonçait Jésus Christ crucifié, «scandale pour les Juifs et folie pour les païens». Cette folie était d'abord vécue par les missionnaires eux-mêmes; les premiers qui arrivaient mouraient au bout de deux ou trois ans; et dans la logique de l'Evangile, ce drame n'a pas arrêté l'ardeur et le zèle de la Mission. Le charisme a toujours un lien étroit avec la croix du Christ. Ces missionnaires rencontraient beaucoup de misères auxquelles ils devaient répondre: misères physiques, morales et spirituelles; et ils étaient persuadés que le développement devait passer par l'école, la conversion des adultes étant trop difficile à cause de leur attachement aux traditions ancestrales. Ils pensaient que les jeunes, formés par la mission, feraient craquer le vieux monde des peurs ataviques,

des ignorances multiples et des résignations fatalistes. Le charisme de la mission se révèle ainsi comme une expérience de l'Esprit, une certaine manière de vivre l'Évangile, approfondie, développée, en harmonie avec le Corps du Christ en croissance perpétuelle, avec une attention intelligente aux circonstances et aux signes du temps.

Dans le but de parfaire la mission, on fit appel au charisme éprouvé des Congrégations spécialisées dans l'éducation du clergé. Ainsi les Bénédictins à Otlé au Cameroun, les Sulpiciens à Ouidah au Dahomey (Bénin), les Jésuites à Madagascar et en Afrique du Sud, les Pères de Cavagne à Rabat... Il a toujours fallu aux uns et aux autres une disponibilité et une générosité constantes, qui sont allées jusqu'au sacrifice de tout. On m'a raconté récemment l'histoire d'un missionnaire, venu en congé dans son pays, qui ne voulait plus retourner en mission parce qu'il avait vu trop de misères chez lui ; il préférerait y rester pour y exercer désormais son ministère. Son supérieur est parvenu à le convaincre de repartir sans tarder. C'est que la Parole de Dieu doit se dire partout.

Un prêtre *fidei donum*, avec l'autorisation de son évêque, laissa sa paroisse pendant un an pour partir en Afrique rendre service à une communauté qui en avait besoin. Il y laissa sa vie, emporté par la maladie, avant même la fin de son mandat. Pour partir, il faut accepter de renoncer à soi, à ses amis, « oublier son pays et la maison de son père ». La Mission comporte toujours cette dimension de renoncement. Le missionnaire, c'est celui qui a compris dans la foi que la création de l'univers et de l'humanité par Dieu signifie que tout être doit être soumis à sa Seigneurie (*Ps 24, 1-2; Eph 3, 8-11*). Il faut que tous les peuples voient la gloire de Dieu au cœur de leur vie et qu'ils soient conduits à l'adorer. Les Africains qui sont déjà dans les Instituts missionnaires réalisent cette vocation depuis longtemps auprès de leurs frères. N'était-ce pas le vœu de Paul VI? Le devoir de « promouvoir la personne humaine et le sens des valeurs », ne fait pas nombre pour l'apôtre missionnaire avec la conviction qu'il a de communiquer aux croyants la vie du Christ.

Un missionnaire en congé célébrait un jour l'eucharistie dans une paroisse de Paris. L'un des aspects de sa mission en effet, est de faire connaître l'Afrique dans son pays d'origine. L'Évangile portait sur Matthieu 6, 26-34. *Les oiseaux du ciel ne filent ni ne moissonnent et pourtant le Père du ciel les nourrit...* Pour le commenter il commence par dire : « Cet évangile, on n'a pas besoin de l'expliquer aux Africains ; il y a longtemps qu'ils le vivent... » Commentaire qui serait insuffisant s'il n'avait eu la sagesse de montrer aussi la figure du Christ, qui vient achever en sa personne cette confiance à toute épreuve des Africains en la Providence. Mais il faut reconnaître que cette

attitude ne comporte pas que des éléments positifs. Le fait que le missionnaire doive relever la face négative de cette vision des choses, rend encore moins facile sa tâche qui est de faire prendre conscience à ses frères africains qu'ils doivent travailler pour leur développement intégral. Si aucun pays, aucune culture, aucun langage n'est propriétaire de l'Évangile, la démarche d'évangélisation consiste aujourd'hui à emprunter le chemin de l'amitié et du partage de vie. Le charisme du missionnaire se fait en ce temps-ci, écoute et dialogue avec un peuple pour profiter de son expérience séculaire, qu'on peut mettre ensuite au service de l'Évangile.

Depuis Vatican II particulièrement, beaucoup de jeunes en Afrique découvrent que la vocation de l'Église est essentiellement missionnaire. Baptisés, nous sommes tous appelés à rencontrer les autres pour leur dire l'espérance que nous portons en nous. Dans le contexte actuel, le discernement de l'appel exige liberté et charité dans le dialogue pastoral.

III. LIBERTÉ ET CHARITÉ DU DIALOGUE PASTORAL POUR LE DISCERNEMENT VOCATIONNEL

Le devoir missionnaire devient, de nos jours, de plus en plus impérieux. Les conditions culturelles actuelles évoluent en Afrique, semble-t-il, selon deux aspects principaux :

- les différents problèmes liés au sous-développement et l'extension des communications internationales facilitent des contacts entre tous les peuples ;
- les profondes révolutions des situations, la croissance des valeurs humaines et les multiples nécessités du monde contemporain poussent de façon toujours plus forte au renouvellement de bien des activités pastorales traditionnelles et à la recherche de nouveaux modes de présence apostolique.

Dans ce contexte, des jeunes, au nom de la foi et de l'amour, désirent être apôtres du Christ et porter la Bonne Nouvelle aux autres. Pourquoi veux-tu être prêtre ? demandai-je un jour à l'un d'entre eux. La réponse ne s'est pas fait attendre : « Je veux être prêtre pour réconcilier l'homme avec Dieu, pour aider la foi de mon frère africain à se fortifier, pour qu'il soit libéré de ses peurs, de ses angoisses ». Il n'est pas rare d'en rencontrer plusieurs qui pensent comme lui. C'est la raison pour laquelle, un peu partout, prolifèrent des maisons de formation pour aider ces jeunes à discerner leur vocation ; car il ne suffit pas d'entrer dans une maison de formation pour devenir prêtre ou religieuse. Ces maisons forment des gens capables de répondre

aux problèmes spéciaux qui se posent aujourd'hui dans chaque pays, tout en les éveillant à la nécessité d'une conscience missionnaire. Quelle est la signification de l'événement Jésus Christ pour le jeune africain ? Comment pénétrer sa vie et sa mission pour connaître le Père vers qui il nous attire ? Quelques-uns parmi ceux qui se présentent, recherchent pour y parvenir ce patrimoine spirituel de certains fondateurs d'Ordre que l'Eglise met à la disposition de tout baptisé qui de droit pourrait y prétendre. Il faut reconnaître que la diversité des charismes serait bien de nature à susciter dans les jeunes Eglises le sens de la vocation missionnaire.

Dignitatis Humanae affirme : « La vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même, qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance. » Nous sommes tous tenus, quel que soit notre rang social ou ecclésiastique, de chercher la vérité et d'y adhérer dès que nous la connaissons. Dès lors doivent être frayés avec les armes de l'Esprit des chemins de dialogue et d'échange pour que cette vérité soit connue de ceux qui ont légitimement le droit de la connaître. Ceux-ci animés d'un esprit évangélique de liberté et de charité, doivent aider à percer et à discerner le sens humain de cette vérité appelée à s'achever dans une confession de foi chrétienne et le don de la liberté selon l'Esprit.

Quelques jeunes se posent le problème de leur entrée dans les Instituts ou Congrégations. C'est un problème plus délicat qu'il n'apparaît. Dans le fond, il s'agit de la question du rapport de l'universalité et de la particularité, et son articulation est loin d'être facile. Sans vouloir la discuter ici, qu'il nous suffise de dire qu'il faut éviter un rapport de forces. Qu'on me permette de donner un témoignage personnel : lorsque le désir me vint d'entrer dans la Compagnie de Saint-Sulpice, je recherchais une expérience et surtout une tradition spirituelle qui ait fait ses preuves, pour vivre le sacerdoce que le Seigneur me confiait. Je sentais un appel à accompagner les jeunes qui voulaient se donner au Seigneur, bien que l'enseignement, en tant que tel, m'ait fait peur. Après un temps de dialogue, je fus autorisé par mon évêque à prendre les contacts nécessaires et à commencer ma formation.

Je connais une autre expérience semblable à la mienne. Un jeune prêtre Zaïrois sollicita son entrée dans une société missionnaire éducatrice. Il écrit : « Pour moi, il fallait entrer dans l'histoire de la spécificité de cette société ; m'insérer dans cette histoire me serait un appui spirituel important. Appui sur quoi pouvait prendre socle mon « don », sur quoi je pouvais à tous les coups me regarder attentivement, « me mirer » pour voir refléter au fond du miroir mon ministère dans la formation, sachant bien surtout jusqu'où

allaient les exigences de ce ministère. Pour le bien de mon plus grand épanouissement sacerdotal, mon évêque, conscient de la nécessité de ce ministère pour l'avenir de l'Eglise en Afrique me permit d'écrire au responsable de l'Institut ».

De ces témoignages de prêtres, donc de personnes incardinées dans un diocèse, nous pouvons noter :

- un désir de connaître et d'entrer dans une expérience et une tradition spirituelle. On cherche à connaître des charismes exprimés et vécus dans des expériences de l'Esprit, traduites dans des actions reconnues à travers plusieurs générations ;
- ce désir est doublé d'un vouloir-vivre pour être collaborateurs et témoins ensemble de cette histoire et de cette expérience spirituelle ;
- le souci d'un service efficace et épanoui dans l'Eglise.

En Afrique, lorsqu'un jeune, garçon ou fille, désire se consacrer au Seigneur, dans une Congrégation religieuse, il rencontre le supérieur de la dite Congrégation, et après un temps de cheminement, l'évêque est mis au courant de ce projet et il aide à en discerner l'authenticité. Un supérieur d'Institut, par exemple, ne peut pas accepter et accueillir un séminariste sans l'accord préalable de son évêque. Il faut que tout se fasse dans le dialogue, un dialogue empreint de vérité, de liberté et de charité. Les ouvriers apostoliques peuvent, dans le souci de promouvoir la mission, s'entraider pour favoriser les vocations locales tant pour le clergé diocésain en priorité que pour la vie missionnaire internationale. Les deux doivent s'accorder pour éviter de faire des « Eglises-mort-nées ».

Une question préoccupante aujourd'hui est de savoir comment assumer l'héritage africain, tout en prenant suffisamment en compte l'apport de la civilisation technologique et scientifique. L'apôtre ne doit pas oublier que *le Règne que l'Evangile annonce est vécu par des hommes profondément liés à une culture, et la construction ne peut pas ne pas emprunter des éléments de la culture et des cultures humaines* (Evangelii Nuntiandi, 20). Même si les ouvriers apostoliques africains *ont en commun avec leurs concitoyens d'origine, le caractère, la mentalité et les aspirations, et se trouvent par le fait même adaptés à inculquer la foi dans le cœur de leurs compatriotes* (Maximum Illud), ils ne peuvent pas ignorer l'exemple de la sainteté de vie des grands fondateurs d'Ordres. La spiritualité de ceux-ci, héritage pour toute l'Eglise, peut aider à comprendre à la fois le devoir pour tout chrétien de témoigner, et de conduire à la transformation chrétienne de tout l'univers africain par quoi les valeurs naturelles, reprises et intégrées dans la perspective totale de l'homme racheté par le Christ, contribuent au bien de toute

la société. Il s'agit de bien comprendre que l'être chrétien ne vient pas en complément de l'être homme, telle une sorte de valeur ajoutée ou de détermination seconde. Le souci de l'homme doit habiter constamment l'apôtre et d'emblée, sous l'angle du souci de Dieu pour l'homme dans la plénitude de son identité spirituelle. Il doit être toujours vigilant pour montrer que la foi chrétienne est en « connaturalité silencieuse » avec ce qu'il y a dans tout homme et aussi dans l'homme africain (*Karl Rahner, Mission et Grâce, 1963, p. 238*). Le devoir de tout apôtre est de proposer à ces jeunes africains et africaines à la recherche du patrimoine spirituel de l'Eglise, la voie de la perfection et de la mission empruntée par leur Maître. Voilà une démarche susceptible d'enrichir les Eglises locales qui ont le désir légitime de faire naître des Congrégations d'hommes et de femmes en mesure de prendre en charge l'héritage africain. On ne sera jamais trop humble pour le faire. Etant appelées à devenir leurs propres missionnaires, il est normal qu'elles éveillent et discernent leur charisme de façon à créer leur propre méthode d'évangélisation dans leurs cultures, sans se référer nécessairement aux charismes antérieurs d'origine occidentale.

Pour conclure ces lignes, disons ceci : l'histoire nous montre que toute démarche missionnaire a ses fondements dans la grâce baptismale. Tout chrétien, à l'exemple du Christ, dont il est le disciple, est l'envoyé du Fils pour témoigner du Père avec la force de l'Esprit Saint, reçu au baptême et à la confirmation. Il doit prendre conscience que « son cœur est la première terre de mission » (Cardinal Gantin). Membre du Peuple de Dieu, fils de l'Eglise, il est aussi envoyé pour *perpétuer dans sa doctrine, sa vie et son culte, tout ce qu'elle est elle-même, tout ce qu'elle croit* (Dei Verbum, 8).

L'Eglise en Afrique, prenant racine dans le terreau culturel d'un temps et d'une génération, sera le lieu où les vérités et les expériences acquises en tout domaine, passent d'une génération à l'autre et devront subir l'épreuve de ce passage. Ce sont des hommes et des femmes qui feront véritablement cette histoire. Où pourrons-nous les trouver ?

Jean-Benoît Gnambodé

*Paroisse Saint-Sulpice,
50, rue de Vaugirard
75006 Paris*

A VOCATIONS NOUVELLES... PÉDAGOGIE NOUVELLE

par Michel Boisseau

Ancien ingénieur des Mines du Nord, Michel Boisseau est entré chez les Pères Blancs et a servi d'abord au Burkina-Faso. Présent au Zaïre depuis 1972, il est curé de deux paroisses à la périphérie de Lubumbashi. Il est très attentif à la pastorale nouvelle de l'engagement des laïcs et des communautés de base. Il donne ici son expérience d'accompagnement de jeunes en « pro-séminaire ».

vocations nouvelles

Christian avait 13 ans quand il est entré au « Pro-Séminaire », institution nouvelle qui venait de démarrer pour préparer les jeunes au service de Dieu et les aider à répondre à une vocation. Depuis l'âge de neuf ans, Christian pense au sacerdoce. Son père travaille dans le bâtiment. Travailleur « indépendant », il « fait des contrats ». Quand il y a un contrat en cours, ça va bien, mais quand il n'y en a pas, c'est le chômage et la vie devient dure. Heureusement, il y a un oncle qui a une situation de petit fonctionnaire et qui peut aider... car la famille de Christian est nombreuse.

Dès la sortie de l'école primaire, Christian aurait voulu entrer au petit séminaire, mais il a dû y renoncer. Un de ses cousins y était déjà, et la famille devait participer à son entretien... Un, ça va, mais deux ce serait vraiment trop lourd. Alors, Christian est entré dans une école secondaire comme externe. Mais la vocation est toujours là dans son cœur, et rien ne l'éteindra ! A la paroisse, Christian est Acolyte, et c'est lui qui, plus tard, dirigera le groupe des Acolytes. Dès qu'il a appris la création du Pro-Séminaire, Christian s'y est inscrit. Durant cinq années, il en suit fidèlement les activités ; il reçoit la formation spirituelle, l'initiation à la prière personnelle, à la vie d'union au Christ. Il apprend à se donner, il est toujours disponible quand on a besoin de lui, il apprend aussi qu'on ne se donne pas au Christ

sans connaître la souffrance... Justement elle est là sur sa route... Très vite, il va la rencontrer.

Christian a réfléchi sur sa vocation... c'est décidé: il sera missionnaire. Bon élève dans son collège, il réussit bien aux examens, trop bien même, car l'oncle protecteur a ses idées: il veut que Christian poursuive ses études à l'Université. Les parents sont chrétiens et acceptent la vocation du fils, mais l'oncle est intraitable. La mort dans l'âme, Christian entre à la Faculté. Mais ayant ainsi donné satisfaction à l'oncle, Christian, de lui-même, abandonne l'Université au bout de quelques mois, et il cherche du travail pour aider les siens. Pendant près d'un an, il travaillera comme ouvrier, tout en se préparant à entrer au séminaire missionnaire de philosophie. L'oncle doit alors se rendre à l'évidence: «Si Dieu l'appelle, qu'il suive sa vocation». Christian peut donc entrer au séminaire, et il commence sa préparation au sacerdoce.

Pendant ce temps, le cousin a terminé lui aussi ses études du petit séminaire et alors, nanti de son diplôme, il s'inscrit à la Faculté des Lettres... Adieu la vocation!

Au séminaire, Christian participe tous les samedis après-midi et tous les dimanches matin à des actions d'apostolat. Par groupe de deux, les jeunes partent les uns à l'Hôpital, les autres à la Prison, d'autres vont faire de la catéchèse dans les paroisses, d'autres encore vont visiter les communautés de base des paroisses voisines. Quand il sera prêtre, Christian saura tout de suite et sans illusions quel genre de travail l'attend.

Philippe est un peu plus jeune que Christian, d'une famille nombreuse lui aussi. Son père est mécanicien dans une entreprise. Quant à sa mère, il va la perdre au moment de son entrée au grand séminaire interdiocésain. C'était une de ces mamans africaines comme il y en a tant, souvent illetrées ou presque, mais à la foi indéracinable, à la charité sans limite, et qui sont un vrai trésor pour l'Eglise d'Afrique. Des mamans qui savent transmettre de vraies richesses à leurs enfants, des mamans à qui s'applique cette prière de Jésus à son Père: *O Père, Seigneur du ciel et de la terre, je te rends grâce d'avoir révélé aux petits ce que tu as caché aux sages et aux gens instruits. Oui, Père, il en est ainsi parce qu'il t'a plu de le vouloir* (Lc 10,21). Tout comme les «vocations nouvelles», ces mamans qui les ont préparées témoignent des merveilles qui jaillissent de la rencontre de Jésus avec l'âme africaine dans ce qu'elle a de meilleur...

C'est au début de ses études secondaires que Philippe a entendu l'appel du Christ, et, comme Christian, il s'est inscrit au Pro-Séminaire. Très vite, il se donne au grand service qu'assure le Pro-Séminaire: celui des «villages».

le service des villages

Depuis longtemps, les garçons du Pro-Séminaire avaient constaté que personne ne s'occupait des chrétiens des villages qui entourent la ville et qui se sentaient abandonnés par l'Eglise. On avait alors créé le mouvement des « Jeunes Messagers du Christ », dont les membres s'offraient pour aller dans ces villages, un dimanche sur deux ou trois, aider les chrétiens pour la liturgie et pour la catéchèse.

La plupart de ces « Jeunes Messagers » sont des Pro-Séminaristes, mais quelques autres jeunes gens se sont joints à eux pour ce travail, et alors l'appel du Christ arrive encore jusqu'à tel ou tel de ces derniers.

Ce travail est une rude école. Chaque dimanche, ceux qui sont de service se retrouvent tôt le matin pour partir au village. Là, avec les chrétiens du lieu, on célèbre l'Ibada (célébration dominicale sans prêtre) dans la petite église couverte de paille (on y est d'ailleurs mieux que sous des tôles ondulées...!). Aucun des membres de la communauté chrétienne du village n'ayant reçu de formation pour cela, c'est un jeune qui anime la célébration. Cette liturgie s'inspire de la « messe zaïroise », avec une très large participation du « peuple de Dieu » qui remplit l'église. Combien de fois Philippe, vêtu de l'aube aux couleurs vives des liturgies africaines, a-t-il célébré cet Ibada ? Il serait bien en peine de le dire !

Après l'Ibada, on se retrouve avec les chrétiens, on échange des nouvelles ; puis on rassemble les enfants pour la catéchèse, on va aussi visiter l'un ou l'autre malade, ou une maman qui vient d'accoucher, etc.

Quand tout est fini, on rentre : même trajet que le matin, mais le soleil est haut et il tape dur. En kiswahili, on dit qu'il est « méchant ».

Oui, c'est une rude école, et cela explique que certains qui avaient bien commencé se sont vite découragés ! Ils ont déclaré forfait après un ou deux services !

Pour Philippe, sa vocation s'y précise : il veut consacrer sa vie aux « petits », à ceux qu'on oublie, à qui on ne donne que les « miettes » de la pastorale, que parfois l'on abandonne ! Et il y en a, de ces petits ! Les villes se sont développées, et il a fallu leur consacrer des prêtres nombreux, au moment même où les vocations missionnaires se raréfiaient. Alors, ce sont les campagnes qui ont pâti. Des missions de brousse, où travaillaient jadis deux ou trois missionnaires, n'en ont plus qu'un seul, souvent âgé. Des missions sont fermées, desservies de temps en temps par un prêtre venu d'ailleurs. De nombreux villages ne voient plus le prêtre qu'une ou deux fois par an.

En attendant qu'une petite congrégation se consacre exclusivement à ces chrétiens de « 2^e classe », Philippe est entré au Grand Séminaire. Sa grande joie, au moment des congés, c'est de pouvoir retourner à ce village où il connaît tout le monde, et d'y célébrer l'Ibada du dimanche. Maintenant qu'il est au Grand Séminaire, il peut apporter l'eucharistie.

Tous les jeunes du Pro-Séminaire ne font pas le « service des villages ». Beaucoup assurent des services nombreux dans leurs propres paroisses, ou dans ses communautés de base. C'est le cas de Christian. A la demande expresse de son curé, il a dû renoncer au « service des villages », mais à plusieurs reprises, il y est quand même allé pour diverses missions. Quand il revient chez lui, au moment des vacances, il aime accompagner les Jeunes Messagers dans un village, y célébrer l'Ibada, et leur apporter l'eucharistie.

Christian et Philippe, avec beaucoup d'autres, ce sont ces « vocations nouvelles ». Nées le plus souvent dans des familles chrétiennes nombreuses, au sein d'un « peuple de Dieu » si vivant (malgré ses multiples problèmes), elles s'y sont développées et épanouies, dans une formation très intégrée dans la vie des paroisses.

le discernement des vocations

On a dit beaucoup de choses au sujet de ces vocations nouvelles et de l'expérience des Pro-séminaires. Il ne faudrait pas céder à un enthousiasme un peu naïf. En fait, même si ces vocations sont « nouvelles », la nature humaine n'a pas changé !... Je ne suis pas qualifié pour faire des constatations d'ordre général. Je ne peux que témoigner de ce que j'ai vu dans ce « petit coin d'Eglise », où me tient mon travail de pasteur.

Dans notre diocèse, jusqu'en 1976, il y avait un grand découragement en ce qui concerne les vocations, du moins les vocations masculines. Le grand séminaire avait de grosses difficultés et les congrégations religieuses ne s'étaient pas encore vraiment adaptées aux exigences spécifiques des vocations africaines. Le prêtre pensait donc avoir fait son devoir quand il envoyait de temps en temps un enfant au petit séminaire. Et les jeunes de cette époque ne semblaient pas spécialement motivés par le « service de Dieu ». Les ivresses de l'Indépendance n'étaient pas encore passées, et on croyait encore à l'« Avenir radieux » annoncé par les prophètes de l'époque, pour un pays tellement riche en ressources naturelles. L'Eglise, considérée comme une suite du colonialisme, n'intéressait pas les jeunes, du moins ceux qui étudiaient. Une enquête faite par le mouvement « Xaveri » en octobre 1972 donnait un

portrait « robot » de ce dont les jeunes rêvaient alors, de ce qu'ils considéraient comme « la réussite ».

« Une belle place de dirigeant dans une grosse entreprise, ou dans un service de l'Etat – quelque chose de sûr, ce qui n'est pas le cas dans les petites sociétés – , un poste administratif – le Technique n'intéresse pas, la technique fait plutôt peur – , un beau bureau, une secrétaire agréable, et puis « être craint ». Evidemment, avec gros salaire, belle maison, belle voiture. Aucune motivation pour le développement : on ne cherche pas à créer, mais à profiter de ce qui existe. Aucun souci du bien commun ou du service, aucun souci des autres, sauf que « Quand on est riche, on peut faire du bien ». Evidemment, ce n'est pas dans un tel milieu que le Christ va trouver des apôtres. Tous ces jeunes, ce sont des « jeunes hommes riches ils ont de grands biens »... du moins en rêve.

L'année 1975 semble marquer un tournant, un changement de mentalité. Les lampions de l'Indépendance sont éteints, et les ivresses sont dépassées. Le réveil est amer : inflation galopante, pauvreté croissante dans la grande masse de la population, corruption généralisée chez les élites. Les lendemains qui s'annoncent ne sont plus du tout chanteurs. Alors, on redevient réaliste. L'Eglise semble la seule institution restée saine, on reprend confiance en elle. La nationalisation des écoles en 1974 avait été une catastrophe. Ce fut une vraie joie, en 1976, d'apprendre que l'Eglise allait reprendre « ses » écoles. Les jeunes qui commencent alors leurs classes du secondaire sont nés après l'indépendance. Ils n'ont plus les réactions anti-Blancs de leurs aînés, au contraire ! Et ces jeunes connaissent la pauvreté, le travail manuel ne leur fait plus peur, ils sont sans illusions, ils ne vivent plus dans le rêve. Alors, le Christ peut appeler. Le terrain est déblayé, et la semence de la vocation va tomber dans une bonne terre. Et c'est à ce moment que vont surgir des « vocations nouvelles ».

Or, en 1976 précisément, un vigoureux appel de notre évêque exhorte à travailler pour les vocations. Le Grand Séminaire marche bien maintenant, sous la direction d'un supérieur zélé. Dans notre communauté sacerdotale, nous décidions de répondre à l'appel de notre évêque : un groupe de vocation va être créé pour nos cinq paroisses. On attendait entre dix et vingt garçons, ils seront rapidement plus de cinquante ! Ce groupe s'appellera G.F.S.D. : Groupe de Formation au Service de Dieu. On l'appelle aussi « Pro-Séminaire », pour mettre en évidence la fonction qu'il entend assumer : celle d'un petit séminaire qui prépare des jeunes au grand séminaire. Comme, par la suite, d'autres « pro-séminaires » vont naître en divers endroits, le nom « G.F.S.D. » désignera l'ensemble de ces Pro-Séminaires.

qui sont ces garçons qui viennent

Ce sont des jeunes des paroisses de notre secteur. Ils pensent avoir une vocation sacerdotale ou religieuse. Ils étudient dans divers établissements secondaires ou dans des écoles techniques. Ils sont tous engagés, d'une manière ou d'une autre, dans le travail paroissial. Il y a beaucoup d'acolytes, surtout chez les plus jeunes, il y a des catéchistes, des chantres... Certains sont secrétaires dans les communautés de base, ou dirigeants de groupes d'enfants ou de jeunes. Ils viennent au Groupe avec une grande volonté, et aussi pas mal d'illusions ! Il y a même eu, au début, des vocations intéressées. Certains, ne sachant pas très bien ce qui s'y faisait exactement, se sont inscrits au Groupe en pensant qu'on allait les aider pour leurs études, pour les faire entrer dans les « bonnes écoles » de la ville... Mais dès la première réunion, ils ont été fixés : on vient au Pro-Séminaire pour « préparer son cœur », et pour les études chacun se débrouille et continue dans l'école qu'il fréquente ! Alors, finies les illusions. Venus à la première réunion, ces garçons ne reviendront pas à la seconde. D'autres se présenteront pour les remplacer, et ce sera pour « préparer leur cœur ».

les exigences d'une vocation

Chez ces garçons qui se présentent, il est naturel qu'au début du moins, on arrive avec pas mal d'illusions. On réalise très mal les exigences concrètes d'une vocation, et il faudra les former patiemment.

– Ainsi, l'obéissance est mal perçue. On imagine facilement le prêtre comme celui qui fait tout ce qu'il veut dans sa paroisse. En effet, il n'y a personne sur place pour le diriger ou le contrôler. Il n'y a pas d'équivalent des chefs de bureau ou d'atelier... Il arrive que cette illusion puisse persister jusqu'au sacerdoce, l'obéissance semblant réservée à la période préparatoire des petits et grands séminaires.

– Les exigences de la chasteté peuvent paraître sans problème et faciles à réaliser. Mais quand on vit dans les cités, avec les autres jeunes, on est bien vite affronté aux tentations et occasions ! C'est alors une rude épreuve pour la vocation. Seuls y résistent ceux qui ont déjà pu développer en eux une vie spirituelle sérieuse, solidement enracinée.

– Quant à la pauvreté, il y a souvent malentendu complet. Les prêtres, européens ou africains, vivent tous à un niveau nettement supérieur à celui des gens des cités. Ils font donc figure de « riches » en comparaison des habitants des cités. Aussi, quand on parle de la pauvreté du prêtre à ces gar-

çons, ça ne fait pas sérieux, ça fait plutôt rire ! Et c'est là une question dont la gravité est souvent mal perçue dans les Eglises d'Afrique. C'est que l'Eglise d'Afrique, du moins celle de nos régions, est souvent victime du « modèle » d'Eglise apporté par des missionnaires venus d'Europe ou d'Amérique du Nord, modèle dont le fonctionnement exige des moyens matériels bien supérieurs aux possibilités des pays d'Afrique. Mais ces missionnaires auraient-ils pu faire autrement ?

En Afrique, richesse et autorité sont perçues comme allant de pair. Un chef réellement pauvre ne serait pas respecté ! Alors, le prêtre, parce qu'il est instruit, et parce qu'il dispose de quelque richesse, même si c'est relativement modeste, le prêtre risque fort de se percevoir lui-même comme un chef, un dirigeant, qui prend ses décisions seul – comme c'est souvent le cas pour les chefs anciens ou modernes. Un tel prêtre aura alors bien du mal à travailler dans une paroisse moderne où les laïcs sont engagés, prennent leurs responsabilités, dirigent effectivement les communautés de base, assurent de nombreux services dans les paroisses.

Si, dans le cadre actuel, la pauvreté semble si ambiguë, il reste quand même une possibilité de la faire vivre et pratiquer au niveau des moyens de l'apostolat, et là on est compris ! Dans les paroisses urbaines, et surtout dans les villages, on peut arriver « nu », on travaille avec la parole et le témoignage, sans aucun de tous ces équipements que le monde moderne met à la disposition de l'apostolat, et on se passe très bien de tous ces superflus !

Ainsi, quand un jeune se présente avec un bon nombre d'illusions, il ne faut pas le décourager, mais l'aider à comprendre la réalité, il faut lui faire découvrir ses illusions comme étant des illusions. Alors, mis en face des exigences, beaucoup vont se retirer. S'étant fait des illusions sur les réalités du sacerdoce chrétien, leur vocation apparaît aussi comme illusion. Par contre, ceux qui ont compris, une fois les illusions dissipées, la qualité de Celui qui appelle et la dignité de ceux qu'il faudra servir, ceux-là constatent alors que la vie réelle du prêtre demande un grand amour de Dieu et du prochain. Ils découvrent la nécessité d'une vie intérieure profonde. Et ils en prennent les moyens, avec la grâce de Dieu.

du « groupe de vocation » au grand séminaire

Jusqu'à une époque récente, en Afrique surtout, on ne concevait pas une formation solide sans un internat très strict. Par ailleurs, l'absence quasi totale d'écoles secondaires dans les commencements des communautés chrétiennes en Afrique rendait nécessaire la fondation des petits séminaires.

Encore nombreux et bien peuplés aujourd'hui, ils retiennent à leur service un nombre assez important de prêtres.

Dans notre région, les « Groupes de Vocation » contribuent déjà pour une grande part aux entrées dans les Grands Séminaires. Ces groupes sont moins coûteux en hommes et en argent, tout en assurant une formation sérieuse et efficace. Les Groupes restent très proches des réalités de la vie, par les études en externat, par les activités dans les paroisses, par l'engagement au service pastoral, tout en partageant les conditions de vie nullement privilégiées des autres jeunes de leur âge.

les exigences de la pédagogie nouvelle

Une formation sérieuse, en « externat », est assez exigeante à l'égard du prêtre qui doit la donner.

a) Il doit être lui-même engagé dans le travail pastoral et en donner aux jeunes un exemple entraînant. Ce n'est donc pas un travail pour un prêtre du type « rond-de-cuir » ou « désabusé ».

b) Il doit être très disponible aux jeunes, spécialement pour la direction spirituelle.

c) Il doit accepter l'incompréhension, les critiques, le dédain des gens en place. C'est le sort de tous ceux qui veulent « faire du neuf » dans une institution souvent trop figée. (Ici, on nous annonce une visite du Pro-Nonce apotolique. Au cours de sa visite, il ira visiter le petit séminaire, mais aucune rencontre n'est prévue avec les jeunes des groupes de vocation, qui assurent pourtant la moitié des entrées au grand séminaire, et la quasi totalité pour les congrégations religieuses...)

d) Il doit être familiarisé avec la pastorale des communautés de base, dans laquelle s'inscrit nécessairement une telle formation.

e) Il doit être à la fois très exigeant à l'égard de jeunes mais aussi très compréhensif devant leurs faiblesses et leurs défaillances, fruits le plus souvent des difficultés qu'ils rencontrent dans leur vie.

f) Il doit pousser les jeunes à l'initiative et à la créativité, tout en veillant à ce que ce qui en sort reste bien dans la ligne du Christ.

g) Il doit savoir encaisser les multiples déceptions liées nécessairement à ce genre de travail.

h) Il doit aimer les jeunes tels qu'ils sont (point de départ de toute formation vraie), sans se faire d'illusions, mais aussi en découvrant les grandes richesses qu'il y a souvent en eux.

i) Enfin, le prêtre doit accepter une prise en charge réelle des vocations... Mais le temps qu'il y consacrerait sera largement compensé par les multiples

services que lui rendront les jeunes. Jusqu'ici, on se déchargeait de cette tâche sur les petits séminaires, mais c'était, au fond, une solution de facilité. Maintenant, il faut reprendre cette tâche qui est « sainte » entre toutes. Elle est dure, exigeante, crucifiante parfois, mais c'est vraiment payant, et quand on y a mordu, on ne la lâche plus, car on y vit intensément la paternité spirituelle dans ce qu'elle a de plus beau.

quelques points forts de cette formation adaptée

a) La première chose que l'on doit attendre d'un futur prêtre, c'est la « fiabilité ». Devant une jeune, je me pose la question : dans quelle mesure, peut-on lui faire confiance ?

Ne va-t-on pas lui confier un jour le « peuple de Dieu », ce qu'il y a de plus grand, de plus saint sur la terre ? Sur ce point de la fiabilité, il faut être très exigeant et dès le début. Quand un garçon de 17 ou 18 ans n'est pas vraiment fiable, c'est un signe évident de non-vocation, quelles que soient par ailleurs ses autres qualités. La fiabilité est liée au sens de la responsabilité. Or ce sens manque souvent dramatiquement. Corruption et absentéisme en sont les signes les plus visibles.

b) « Dés-occidentalisation ». On a reproché aux missionnaires d'avoir voulu reproduire l'Eglise d'Occident en Afrique, en particulier nos spiritualités, notre « Droit Canon », nos diverses institutions, nos mouvements chrétiens (souvent même sans en changer le nom), en un mot nous avons voulu reproduire nos églises telles qu'elles sont sur la terre africaine, et ainsi greffer la « branche africaine » de l'Eglise sur la « branche occidentale ». Faut-il alors s'étonner qu'un peu partout on reproche à notre Eglise d'Afrique son caractère étranger ?

Certes, des efforts louables sont faits maintenant en vue d'africaniser l'Eglise mais ne reste-t-on pas souvent au niveau du folklore ?

Je crois que maintenant, il nous faut chercher à greffer la branche africaine, non plus sur la branche occidentale, mais sur le « tronc », celui de la grande tradition de l'Eglise indivise, tradition qui s'exprime dans l'Ecriture et dans les Pères de l'Eglise. C'est là qu'il faut chercher nos sources et notre inspiration pour la formation des jeunes. Cela demande évidemment une reconversion de nos mentalités et de nos habitudes, mais je crois que c'est sagesse ! Les chrétiens d'Afrique ne vivent-ils pas des situations beaucoup plus proches des premiers chrétiens que de celles des chrétiens d'Occident ? La tradition occidentale est héritière de tout un passé de chrétienté que l'Afrique Noire n'a pas connu. Et la tradition occidentale n'est-elle pas en crise devant

un monde néo-païen qu'elle ne sait pas bien comment aborder ? Les premiers chrétiens, eux, savaient et apprenaient comment vivre dans un monde païen.

Concrètement, dans la formation des jeunes, nous nous inspirons de saint Ignace d'Antioche, patron du groupe, dont les Lettres sont souvent citées et commentées, et aussi de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostome, etc. Il ne s'agit pas de rejeter en bloc l'héritage de la « chrétienté » occidentale, il s'agit de l'utiliser avec plus de discernement et de ne pas lui donner la première place, comme si c'était la seule expression valable et obligatoire du christianisme.

c) obéissance. La présentation traditionnelle de l'obéissance est insuffisante. On ne peut se contenter de dire que la volonté d'un supérieur est la volonté même de Dieu. Dans une pastorale qui fait de plus en plus de place aux communautés, il me semble préférable de présenter l'obéissance comme une exigence de l'unité. Dans des pays où les sectes pullulent, les jeunes constatent facilement que ceux qui ont lancé ces sectes l'ont fait en rompant avec leur communauté d'origine pour suivre leurs idées propres. Par ailleurs, beaucoup de sectes finissent par se couper en deux suite à une brouille entre leurs dirigeants. Je crois qu'il faut donc insister beaucoup sur l'unité de la foi et celle de l'Eglise voulue expressément par le Christ. L'exigence d'obéissance sera alors bien mieux comprise.

d) sens de la communauté. L'Eglise d'Afrique passe actuellement d'un « pastorale d'encadrement » à une « pastorale des communautés ». Le prêtre n'est plus cet homme-orchestre qui devait tout tenir en main dans sa paroisse, les laïques n'étant que de simples exécutants. Maintenant, il doit être un « animateur », celui qui donne une âme, respectant les diverses communautés et les pouvoirs réels des responsables qu'elles se sont elles-mêmes choisies. Un jeune qui se prépare au sacerdoce doit se familiariser le plus vite possible avec cette pastorale. Ce sera facile s'il s'y trouve plongé par les divers engagements qu'il prend. On doit d'ailleurs habituer nos futurs prêtres à travailler ensemble, dès qu'ils sont plusieurs dans le même service. C'est le cas chez nous pour le « Service des villages ». Sur ce point, il faut réagir vivement contre l'individualisme que nos formations secondaires et supérieures engendrent chez les jeunes. Ne constatons-nous pas l'extrême difficulté qu'il y a à faire entrer dans les communautés de base (C.E.B.) des gens vraiment instruits ? Ils sont aussi incapables de s'intégrer à une C.E.B. ordinaire qu'à former entre eux des C.E.B. d'un modèle ou d'un autre. Ne croyons pas que nos jeunes aspirants au sacerdoce échapperont à cet individualisme si nous ne faisons rien pour cela !

e) initiative et créativité. Elevés dans la culture occidentale, nos jeunes sont

des « hybrides culturels ». Ils sont tentés de reproduire les modèles qu'on leur a enseignés. Il faut inviter les jeunes à la créativité, à l'initiative dans tous les domaines. Il faut les pousser à réfléchir sur les problèmes et à « faire du neuf »... et donc accepter les bavures inévitables !

f) La formation classique (Vie « avec Jésus », prière personnelle, humilité, simplicité, abnégation, amour du prochain, etc.) devra toujours être liée aux réalités que vivent les jeunes : famille, école, cité paroisse, etc.

g) L'opposition de Jésus au monde. C'est là un thème du Nouveau Testament, qui est spécialement développé dans l'Évangile et l'Apocalypse de Jean. Pourquoi ce thème est-il quasiment absent de notre enseignement ? N'était-il pas du vécu quotidien chez les premiers chrétiens quand le Monde était celui des persécuteurs ? Ensuite, quand le monde est devenu chrétien (du moins en apparence), cette opposition n'existait plus et le thème a été oublié, rangé au magasin des accessoires. Mais maintenant ne faudrait-il pas le reprendre, l'étudier et le développer ? Le Monde n'est-il pas redevenu païen ? Ne s'oppose-t-il pas à Jésus sur bien des points : matérialisme pratique ou théorique, primat de l'argent et des valeurs matérielles, course aux places, hantise du « niveau de vie », avortement, etc. Pour nous, nous donnons maintenant une place importante à ce thème dans la formation des jeunes au service du Christ dans son Église.

conclusion

On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres, nous dit Jésus. Les « vocations nouvelles » naissent dans les « paroisses nouvelles », marquées par le développement des Communautés de Base, et l'engagement des laïcs dans tous les domaines. Dans ces paroisses, il y a un esprit nouveau très différent de celui des paroisses classiques. Le prêtre y est l'animateur spirituel respecté de tous, mais il laisse chacun faire son travail en pleine liberté. Il veille à l'unité, à la bonne entente mais il se refuse à régler lui-même tous les problèmes. Dégagé de beaucoup de tâches classiques du prêtre, il peut se consacrer davantage à son travail spécifique, celui d'animateur et de formateur. Les jeunes qui ont grandi dans ces paroisses en sont marqués et doivent être traités en conséquence. Il faut donc bien réfléchir à leur formation pour y intégrer les richesses déjà acquises dans la nouvelle pastorale. Ainsi seront fabriquées ces « outres neuves » prêtes à recevoir le « vin nouveau ».

Michel Boisseau, p.b.

*Paroisse Catholique
b.p. 2139 Lubumbashi (Zaire)*

UN TOURNANT MISSIONNAIRE LE TÉMOIGNAGE D'ÉTIENNE (Ac 6,1-8,4)

par Claude Tassin

Dans le contexte de la Mission d'aujourd'hui où des Eglises, des missionnaires d'autres cultures participent à l'annonce de l'Évangile « aux nations », Claude Tassin, exégète, relit et actualise pour nous le témoignage d'Étienne, chef de file du groupe culturel des « Hellénistes », qui marque un tournant missionnaire aux origines de l'Eglise.

Le Père Claude Tassin, spiritain, d'abord missionnaire au Gabon, enseigne actuellement l'Écriture Sainte à l'I.S.T.R. de l'Institut Catholique de Paris. Musicien et compositeur, il a réalisé plusieurs disques de chants religieux. Il est l'auteur du cahier « Évangile » n° 55 : « Le Judaïsme de l'Exil au temps de Jésus ».

L'auteur des Actes des Apôtres consacre à Étienne deux chapitres entiers (Ac 6-7) et lui attribue le discours le plus long de l'ouvrage. Nous voudrions faire partager l'intérêt de saint Luc pour le premier Martyr et le milieu qu'il représente dans l'évolution de l'Eglise des origines. Car le personnage retrouve toute son actualité chaque fois que de nouveaux groupes culturels en viennent à assumer à leur façon la responsabilité du témoignage de l'Évangile.

Présenter en quelques pages, aussi simples que possible, la figure d'Étienne ¹ relève du défi. Nous devons naviguer avec prudence entre, d'une part, la lecture paisible que *Luc le théologien* impose aux événements et, d'autre part, l'écho des tensions que *Luc l'historien* laisse deviner dans son récit. Lorsqu'il rédige les Actes, l'auteur a devant lui une Eglise maintenant largement répandue et, selon lui, redevable de son universalité aux personnages pestigieux qui furent « témoins » du Ressuscité à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre (Ac 1,8). Ce tracé géographique constitue le plan même du livre des Actes ² et l'épisode

d'Etienne y apparaît comme le moment-clé où l'Évangile sort de Jérusalem vers la Samarie et jusque chez les Païens. Luc place cet âge héroïque devant ses lecteurs : à eux de vivre à présent en chrétiens dignes d'une telle épopée ; à nous de mieux saisir à quel prix fut écrite une grande page de la Mission.

Nous chercherons comment la nouvelle situation de l'Évangile de Jérusalem conduisit à une crise. Puis nous prêterons attention au discours d'Ac 7, révélateur d'un tournant missionnaire. Nous pourrons alors mieux dessiner le profil du groupe que représente Etienne et poser enfin quelques réflexions au-delà du récit des Actes.

«hébreux» et «hellénistes» (ac 6,1)

Ac 5,42 résumait en quelque sorte l'histoire de l'activité des apôtres à Jérusalem. Le chapitre 6 saute à une nouvelle époque. Jusqu'alors, l'Église apparaissait culturellement unie : composée de Galiléens, de Judéens, de même origine que Jésus, elle parlait l'araméen, lisait la Bible hébraïque, fréquentait assidûment le Temple (cf. Ac 2,46 ; 3, 1) et ce portique où l'on se retrouvait déjà avec Jésus (comparer Ac 3,11 ; 5,12 et Jn 10,23). C'était l'Église «des Hébreux».

Mais voici qu'un nouveau milieu avait embrassé la foi chrétienne : les «Hellénistes». Ce sont des Juifs de langue grecque, soit originaires de la diaspora³ (ainsi Nicolas qui vient d'Antioche, cf. Ac 6,5), soit des descendants de Juifs dispersés, revenus habiter la Ville sainte, tels ces «Affranchis», issus des captifs que Pompée avait emmenés à Rome en 63 avant notre ère. Ac 6,9 l'atteste et l'archéologie le confirme, ces divers groupes, *Affranchis*, *Cyré-*

1/ Les instruments à notre disposition sont en allemand ou en anglais ; ainsi les principaux commentaires des Actes : H. CONZELMANN (Tübingen, 1963), E. HAENCHEN (Göttingen), 1965 ; trad. angl. Oxford, 1971) ; G. SCHNEIDER (vol. 1, Freiburg, 1980). Les monographies et articles : M.H. SCHARLEMANN, *Stephen: a Singular Saint*, Rome, 1969 ; J. KILGALLEN, *The Stephen Speech*, Rome, 1976 ; G. SCHNEIDER, *Stephanus, die Hellenisten, und Samaria*, BETL XLVIII, Louvain, 1979, pp. 215-240. Utilises en français : J. SCHMITT, art. *Prédication apostolique*, SDB VIII (1968), col. 246-267 ; M.E. BOISNARD, *le martyr d'Etienne*, Ac 6, 8-8, 2, RScR 69 (1981), pp. 181-194 ; J. DUPONT, *l'Institution des Sept*, dans *Nouvelles études sur les Actes des Apôtres*, Paris, 1984 (LD 118), pp. 151-157.

2/ Voir l'article classique de J. DUPONT, *Le salut des Gentils et la signification théologique du livre des Actes*, dans *Études sur les Actes des Apôtres*, Paris, 1967 (LD 45), pp. 393-419.

3/ Sur la situation de la Diaspora au début de notre ère, voir A. PAUL, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus. Histoire politique*, Paris 1981, pp. 91-155.

4/ Nous faisons allusion à l'article célèbre de D. BARTHÉLEMY, *L'Ancien Testament a mûri à Alexandrie*, TZ 21 (1965), pp. 358-370. Sur la nature et les problèmes de la Septante : J. COSTE, *La première expérience de traduction biblique : la Septante* LMD 53 (1958), pp. 56-88 ; A. PAUL, *Intertestament*, Paris, 1975 (Cahiers Évangile 14), pp. 35-47 ; C. TASSIN, *Le Judaïsme*, Paris, 1986 (Cahiers Ev. 55), pp. 12-13 ; 50-51 ; 57-58 ; 60-61.

néens, Alexandrins, gens de Cilicie (la patrie de Paul) *et d'Asie*, avaient à Jérusalem des synagogues particulières. On s'y exprimait en grec et on y lisait sans doute la Bible grecque des Septante.

Tous porteurs de noms grecs (cf. Ac 6,5) Etienne et ses pairs appartiennent à ce judaïsme des « Hellénistes » qui ne diffère pas fondamentalement du judaïsme des « Hébreux » ; d'ailleurs la culture hellénistique marquait même la Judée de son empreinte. Cependant, la diaspora juive hellénistique présentait quelques traits spécifiques qui feront mieux comprendre la personnalité d'Etienne et du groupe qu'il représente :

1. Le judaïsme hellénistique, disions-nous, a pour Bible la *Septante*, cette version grecque de la Bible réalisée à Alexandrie vers 250 avant notre ère. Qu'il s'agisse des représentations de Dieu, de l'Au-delà ou des ouvertures universalistes, la Septante constituait une sorte de « mûrissement »⁴ de la Bible hébraïque (voir les notes des bibles à Ac 2, 25-28 ; 15, 15-18). Telle était la Bible d'Etienne.

2. Du fait de son environnement païen, le judaïsme hellénistique s'est habitué au dialogue avec les non-Juifs. A Antioche et surtout à Alexandrie, des penseurs juifs écrivent en grec pour défendre la foi au Dieu unique et rendre attirantes les valeurs éthiques issues de la révélation biblique. Citons *le livre de la Sagesse de Salomon*, rédigé à Alexandrie vers 50 avant notre ère, et l'œuvre de Philon d'Alexandrie (né vers 13 avant notre ère) qui s'essaie à interpréter la Torah à partir des catégories philosophiques en vogue dans le monde hellénistique. C'est tout un effort que l'on peut déjà qualifier d'inculturation de la foi chez des croyants souvent préoccupés d'un réel rayonnement (cf. Sg 18,4).

3. Séduits par ces témoignages, les païens ne manquaient sans doute pas qui s'adjoignaient au Peuple élu ; on les appelait « prosélytes ». Cependant la circoncision restait une sérieuse barrière culturelle, en sorte que le judaïsme hellénistique comptait moins de prosélytes que de sympathisants non circoncis qui partageaient la foi au Dieu unique d'Israël, menaient une vie pieuse et fréquentaient les synagogues. Paul rencontra beaucoup de ces « Craignant-Dieu » dans ses voyages (cf. Ac 13,16,26,50 ; 16,14 ; 17,4) et le centurion Corneille en est bien le type (cf. Ac 10, 1-4,22 ; 11,3).

4. Les Juifs de la diaspora vivent une *double appartenance*. D'une part, ils sont bien membres des pays de l'Empire où ils résident ; ils en partagent les destinées surtout quand, fréquemment, ils s'engagent dans le métier des armes. D'autre part, la religion et la race forment un cordon ombilical qui

les rattache à la Judée : elle est la matrice des traditions, la résidence du Grand Prêtre, chef de toute la nation juive ; elle s'honore du Sanctuaire unique pour lequel les Dispersés versent une taxe annuelle et vers lequel on se rend en pèlerinage (cf. Dt 16,16). Enfin, dans le cœur du Juif de la diaspora, gît l'espérance du jour de Dieu et du rassemblement ultime de tout Israël sur la Terre sainte (cf., par exemple, Is 11,10-16 ; 27,12-13 ; 35,10).

5. Mais, pour la vie quotidienne, la terre judéenne et le Temple sont des réalités éloignées. Si tout juif vénère le Sanctuaire, bien des Dispersés ne peuvent pas accomplir les pèlerinages annuels et les offrandes prescrites. Eventuellement, la critique de certains penseurs païens à l'égard des sacrifices sanglants pouvait trouver un écho dans la Diaspora elle-même. Philon en témoigne qui, tout à la fois, professe que le seul temple digne de Dieu est l'univers céleste, ainsi que « *l'âme conforme à sa volonté* », et que le Dieu unique a concédé un sanctuaire unique « *fait de main d'hommes* » pour « *ne pas briser l'élan des êtres qui aspirent à payer leur tribut à la piété...* » Dans ce domaine aussi, on pouvait rêver d'un culte à venir qui rassemblerait tout Israël et les païens convertis (cf. Tob 13,10-18 ; 14,5-7).

Il convenait de rappeler ces quelques traits pour mieux cerner l'identité d'Étienne et les positions par lui défendues devant le Sanhédrin.

le discours d'Étienne (ac 7,2-53)

Jusqu'alors, les apôtres, leaders des chrétiens « hébreux », rendaient leur témoignage dans une Jérusalem qui leur était familière : le Temple, les maisons particulières (Ac 5,42). Mais Etienne vient d'une autre sphère culturelle ; spontanément, il se tourne vers son milieu, les synagogues des Juifs hellénistiques (cf. Ac 6,9) et sa prédication tourne bientôt au drame. Car, chez lui, le croisement entre ses racines hellénistiques et la foi au Christ aboutit à une interprétation de la parole de Dieu et de l'histoire que ses congénères refusent de partager. Selon Luc, le conflit général (cf. Ac 6,11) se mue en un grief précis : Etienne prêche un Christ qui condamne le Temple, symbole éminent des institutions juives (cf. Ac 6,14).

Jésus avait bien annoncé la ruine du Sanctuaire (cf. Mc 13,2). Mais ces paroles pouvaient s'entendre de deux manières différentes : il s'agissait peut-être

5/ Les propositions de O.H. STECK (*Israël und das gewaltsame Geschick der Propheten*, Neukirchen,

1967, pp. 205ss), bien accueillies par G. SCHNEIDER sont particulièrement éclairantes.

d'un avertissement prophétique, comme celui d'un Jérémie (cf. Jr 26,4-6, 17-19), une invitation à la conversion, en vue de l'éclosion d'un culte nouveau centré sur le Christ (comparer Mt 26,61 ; Mc 14,58 ; Jn 2,21) ; telle était, dans les années 30, l'interprétation vraisemblable des Douze, attachés au Temple et gagnant dans ce milieu de nouveaux chrétiens (cf. Ac 6,7b). Mais, surtout quand on avait déjà l'expérience d'une certaine distance par rapport aux institutions judéennes, les paroles de Jésus prenaient éventuellement un sens radical : le culte nouveau entraînait la fin inéluctable du Temple. Telle semble la position d'Etienne, liée à une certaine lecture de l'histoire sainte, comme elle apparaît dans sa plaidoirie.

Une analyse détaillée du discours⁵ le montrerait, Etienne impose à l'histoire biblique une logique qui ne viendrait pas spontanément à l'esprit d'un Pierre ou d'un Jacques : l'orateur adopte le point de vue de la Diaspora. Certaines curiosités du discours relèvent non pas de la fantaisie, mais de traditions de lecture cultivées par le judaïsme hellénistique et aussi par les milieux samaritains. Ainsi le passage d'Abraham en Canaan *après la mort de son père* (Ac 7,4) contredit les données chronologiques de Gn 11-12, mais correspond à l'interprétation de Philon et du Pentateuque samaritain. Selon Ac 7,16, les patriarches sont ensevelis à Sichem : ici, contre la tradition dominante de leur sépulture à Makpéla (Gn 23 ; 25,10 ; 49,29s ; 50,13s), l'orateur adapte une tradition mineure (cf. Jos 24,32), en sorte que les pères ne sont pas enterrés en Terre sainte, mais... chez les Samaritains ! Ces deux exemples suffiront à montrer qu'Etienne fait de la Bible une lecture orientée dont il nous faut relever brièvement les caractéristiques.

1. Selon Etienne, le peuple de Dieu vit toujours une situation de dispersion. La promesse faite à Abraham n'a pas atteint son terme : la Terre de Judée n'en est pas l'accomplissement, puisque le vrai culte annoncé par Dieu n'est pas celui d'aujourd'hui, imparfait et né dans l'idolâtrie.

Contredisant, comme Philon, la chronologie de la Genèse, l'orateur voit dans l'appel adressé à Abraham une invitation à partir pour Haran, et non pour Canaan (vv. 2-3). Il insiste : en Judée, Abraham ne fut qu'un étranger (vv. 4-5) ; les patriarches moururent à l'étranger (v. 15) et eurent leur tombe hors de la Terre sainte (v. 16). C'est à l'étranger que Dieu agit en faveur d'un peuple ayant pour garantie *l'alliance de la circoncision* (v. 8).

Solennellement énoncée aux vv. 6-7, la promesse comporte deux faces : une libération de la situation d'étrangers et d'opprimés et l'établissement d'un culte « *en ce lieu* ». Cette dernière expression se substitue à « *sur cette mon-*

tagne» d'Ex 3,12. Pour l'orateur exégète, le « mont » dont Dieu parlait n'était autre que « le lieu » du Temple (cf. Ac 6,14).

A partir du v. 17, Dieu décide d'accomplir sa double promesse, par la mission de Moïse que, malheureusement, la résistance des Israélites met en échec. Le don merveilleux de la Loi, *promulguée par les anges* (v. 53) et qualifiée de *paroles de vie* (v. 38), n'a pas produit ses fruits parce que le médiateur, Moïse, a été repoussé par ses frères : *Ils retournèrent par la pensée en Egypte* (v. 39). Enfoncés dans l'aveuglement, ils ont eu pour premier culte une expérience d'idolâtrie (vv. 40-43). La Tente itinérante du Témoignage (vv. 44-46) restait le signe positif de la présence de Dieu, digne de l'abriter, puisque, à la différence des sanctuaires faits de mains humaines, elle reproduisait un modèle céleste (v. 44b, cf. Ex 25,40). Quant au Temple de Salomon, ce n'est qu'une concession, incompatible avec la stature divine (vv. 47-50; comparer Jn 4,21).

En somme, aussi longtemps qu'existe une diaspora, la Terre dont se prévalent les Judéens ne correspond pas à l'accomplissement de la promesse, le Temple de Jérusalem ne réalise pas davantage la prédiction : *Ils me rendront un culte en ce lieu* (v. 7) et les adversaires d'Etienne ne sauraient se réclamer honnêtement de la Loi, car leur refus de la mission de Moïse témoigne contre eux : ils sont eux-mêmes la cause du retard de l'accomplissement du salut de Dieu.

2. En apparence, Etienne ne parle guère de Jésus. Pourtant la perspective christologique oriente tout son discours. Les auditeurs doivent comprendre que l'élimination de Jésus et les menaces portées contre son témoin s'inscrivent dans une histoire : l'endurcissement, de génération en génération, contre les envoyés, porteurs du projet divin. De ce point de vue, l'orateur insiste sur Moïse, comme figure du Christ, sauveur (cf. v. 25) chef et libérateur, transmettant les « paroles de vie » et annonçant le prophète semblable à lui que le Seigneur (*res-*)*suscitera* (v. 37) : la « trahison » et l'« assassinat » de Jésus mettent le comble à une histoire de rébellion et de persécution des prophètes (vv. 51-53).

On imagine, pour des oreilles samaritaines, le retentissement d'une telle insistance dans le parallèle entre Moïse et Jésus; car les Samaritains attendaient

6/ R. LE DEAUT, *Au Seuil de l'Ere chrétienne* (Intr. à la Bible. Le Nouveau Testament, A. GEORGE, P. GRELOT, eds.), p. 133.

7/ Cf. O. CULMANN, *La Samarie et les origines de la mission chrétienne. Qui sont les alloi de Jean 4,38?* dans *Ecole Pratique des Hautes Etudes. Annuaire 1953-1954*, pp. 3-12.

le Taheb (« celui qui revient »), un prophète qui révélera la vérité, le prophète comme Moïse de Dt 18,18, texte que le Pentateuque samaritain place après Ex 20,21 ⁶.

Qu'Etienne ait tenu ce discours devant le Sanhédrin reste bien improbable : d'une part, le texte n'a rien de spontané ; il reflète une exégèse soigneusement préparée ; d'autre part, n'importe quel juge aurait ramené l'accusé « aux faits » au bout de trois phrases. En outre, le scénario du lynchage (vv. 54-60) révèle un auteur peu informé des procédures d'une Cour qui n'avait rien d'un ramassis d'excités. Il faut compter ici avec la théologie de Luc qui veut bâtir un parallèle soigné entre la passion du Seigneur et le martyr de son témoin et pour qui les tribunaux constituent le lieu par excellence du témoignage (cf. Lc 21,13). Ayant décodé ces perspectives, nous verrons volontiers dans le discours d'Ac 7, tout à fait apparenté aux homélies synagogales, le type de prédication qu'Etienne et ses pairs donnaient dans les synagogues hellénistes de Jérusalem, puis, *mutatis mutandis*, en d'autres lieux de leurs missions ultérieures.

Étienne et l'épopée missionnaire des hellénistes

Le manifeste missionnaire que nous venons de relire fournit la clé de l'originalité d'Etienne. Face aux institutions juives palestiniennes, ses racines culturelles lui confèrent une liberté inconnue du cercle « hébreu » des Douze, légitimement et profondément attachés à ces mêmes institutions. Du coup, dans le témoignage des chrétiens hellénistes, le message du Christ présentait des traits inédits. N'allons pas imaginer de leur part un affadissement de l'Évangile qui deviendrait un simple miroir du judaïsme hellénistique. Au contraire, de sa foi au Christ, Etienne tire des conséquences que les Juifs hellénistes récusent et qui signeront son arrêt de mort.

Mais les orientations d'une telle prédication aident à comprendre l'impact missionnaire du cercle d'Etienne : Dieu n'est pas lié à la Terre judéenne, le Temple vient d'une histoire pour le moins ambiguë et, en Jésus, c'est le nouveau Moïse que Jérusalem a refusé. Quel Samaritain, hostile à Jérusalem (cf. Lc 9,52-53) et à son sanctuaire (cf. Jn 4,20), mais assoiffé de salut, n'aurait pas été séduit par l'Évangile tel que le présentaient les missionnaires hellénistes ? De fait, ce sont ces derniers qui évangélisèrent la Samarie (cf. Ac 8,5ss) et non les Douze, confirmant seulement ce succès (cf. Ac 8,14ss) ; on s'est d'ailleurs demandé si l'allusion aux Douze *moissonnant là où ils n'avaient pas semé* (Jn 4,37-38) ne reflétait pas cette situation ⁷.

On voit mieux les destinées du groupe d'Etienne. Ac 6,1-6 évoque la situation maintenant complexe de l'Eglise. La prédication des nouveaux venus, telle qu'elle se résume en Ac 7,2-53, devait susciter quelque animosité chez les chrétiens «hébreux»: d'où ces frictions se traduisant par une certaine discrimination à l'égard des veuves de la fraction helléniste (Ac 6,1). La «diaconie quotidienne» existait déjà, et donc aussi des «diacres» chargés de ce ministère. Ainsi la scène évite de dire explicitement que les Sept sont institués comme «diacres»⁸; plus tard, Ac 21,8, Philippe sera simplement qualifié d'*évangéliste, un des Sept*. Peu au fait d'un statut précis, Luc montre seulement qu'à partir d'un incident dans le service caritatif, les apôtres reconnaissent officiellement l'existence du groupe des Hellénistes chrétiens, son organisation spécifique (le chiffre sept est très hellénistique) et ses responsables propres.

Ac 6, 9ss indique en quels milieux ces derniers rendent leur témoignage et quelle issue tragique s'ensuit pour Etienne (Ac 7). Selon Ac 8,1b, une persécution se déclenche; en son langage, Luc dit que *tous, sauf les apôtres* doivent prendre le large. Mais, selon la suite du récit, on se rend compte que les repréailles visent les seuls chrétiens du cercle d'Etienne: ce sont leurs idées qui suscitent l'animosité; les apôtres et l'Eglise des «Hébreux» ne partagent pas des positions aussi «subversives». Suit alors l'exode qui permet aux Hellénistes de répandre l'Evangile (cf. Ac 8,4). Philippe incarne le succès qu'ils rencontrent, on a vu pourquoi, en Samarie (Ac 8,5ss), puis le long du littoral (cf. Ac 8,26,40). Les responsables («hébreux») de l'Eglise doivent maintenant prendre acte de l'œuvre missionnaire, non prévue, des Hellénistes: *Apprenant que la Samarie avait accueilli la parole de Dieu, les apôtres qui étaient à Jérusalem y envoyèrent Pierre et Jean...* (Ac 8,14); car, seul critère capable de vaincre les réserves des apôtres, force était de constater que l'initiative des compagnons d'Etienne se concrétisait dans le jaillissement de communautés obéissant à la parole de Dieu.

La Jérusalem chrétienne n'est pas au bout de ses surprises: *Ceux qu'avait dispersés la tourmente survenue à propos d'Etienne étaient passés jusqu'en Phénicie, à Chypre et à Antioche...* (Ac 11,19). Ces Hellénistes fondent l'Eglise d'Antioche où, pour la première fois, des Hellènes, de vrais païens, embrassent la foi chrétienne (11,20), sans devenir juifs, comme l'aurait souhaité l'Eglise de Jérusalem (cf. Ac 15,1-2).

8/ Etienne n'est pas qualifié de «diacre» avant la littérature du IV^e siècle.

9/ Outre le discours d'Ac 7, on trouve des témoignages d'un tel dialogue de type hellénistique en Ac 14,15-17; 17,22-31.

Entre- temps, Saul, maintenant chrétien, n'a pas trouvé sa place dans la communauté de Jérusalem (cf. Ac 9,26-29); pis encore, on craint que ses fréquentations ne se soldent par une réédition de la tragédie d'Etienne (Ac 9,29-30). Il revient à Barnabé, dans son activité de « nonce », d'avoir compris que l'Eglise d'Antioche permettrait à une telle personnalité de donner toute sa mesure (cf. Ac 11,22-26). Entre-temps aussi, Pierre a découvert personnellement que des païens pouvaient accéder au salut chrétien sans appartenir au Peuple juif (Ac 10,1-11,18).

La véritable conclusion de la geste d'Etienne est l'Assemblée de Jérusalem (Ac 15,1-35) quand le magistère d'alors avalise les libertés, déjà en germe dans le plaidoyer d'Ac 7, qui avaient abouti à la constitution de l'Eglise païenne d'Antioche. Cette Eglise inattendue, les apôtres « hébreux » n'auraient pu la faire surgir par eux-mêmes; mais ils en reconnaissaient l'authenticité évangélique (cf. Ac 15,3,4,12), grâce à la confrontation d'expériences analogues (ibid. vv. 7-9) et à une lecture renouvelée de la parole de Dieu (vv. 15-17). Formé par les missions hellénistes (cf. Ac 13), Paul choisirait bientôt à son tour des voies nouvelles, hors de l'orbite d'Antioche (cf. Ac 15,37-40).

au-delà du récit

A partir de cette trop brève lecture de l'épisode d'Etienne, risquons quatre réflexions en manière de miroir de situations actuelles :

1. *Du point de vue de la foi chrétienne*, les Hellénistes connaissaient une situation normale de dépendance par rapport au cercle des Douze : ne recevaient-ils pas de ces derniers le patrimoine de l'Evangile ? Mais ce patrimoine, ils l'accueillaient selon leur identité culturelle propre. Ils ont ainsi fait ressortir, du message du Christ, des traits que les « Hébreux » risquaient de laisser dans l'ombre. Le Christ de la foi n'a pas un visage figé : c'est toujours le Christ *pour* quelqu'un, se révélant, nouveau, à tout groupe croyant nouveau.

2. *Du point de vue ecclésial*, la pudeur lucanienne ne voile pas totalement les tensions, sans doute vives, entre chrétiens « hébreux » et chrétiens « hellénistes ». La brièveté du récit simplifie vraisemblablement la difficulté des débats et le recul du temps adoucit les affrontements (cf. Ac 15,7a). Mais, somme toute, l'Eglise-mère a su accepter la nouveauté du cercle helléniste : elle a reconnu son originalité, ses chefs de file et, surtout, l'indéniable fécondité de son témoignage. Paul aussi recourt à ce dernier critère lorsqu'il défend

son apostolat : les communautés qu'il a fondées et qui vivent de l'Évangile prouvent qu'il est bien l'instrument du Christ (cf. 1 Co 9,1-2; 2 Co 3,1-5; 10,14-16). Pour dérangeantes que leur paraissent les positions des Hellénistes, les apôtres, acceptant le même critère, ne peuvent que constater l'œuvre de Dieu et la présence de l'Esprit dans des personnages tels qu'Étienne (cf. Ac 6,3,5,10; 7,55). Mais, réciproquement, ce sont les missionnaires hellénistes qui suscitent l'Assemblée de Jérusalem (cf. Ac 15,2) et désirent l'accord des apôtres : ils ne s'imaginent pas marcher sur la bonne voie si les détenteurs de la tradition évangélique ne confirment pas leur liberté (cf. Ga 2,1-4).

3. *Du point de vue proprement missionnaire*, il est des milieux que les Églises-mères ne peuvent atteindre, en raison de distances culturelles trop grandes entre les deux termes. Car, si les Églises portent un Évangile *universel*, elles ont un visage *particulier*, de par les origines de leurs membres et le poids d'une histoire déterminée. Pour que l'Évangile progresse, il faut l'apparition de *groupes-tampons*, tels que le christianisme d'Étienne en offre une esquisse. Qui reprocherait aux chrétiens « hébreux » d'avoir enraciné leur identité chrétienne dans le terreau, pour eux vital, du judaïsme palestinien ? Mais une telle symbiose, on le conçoit, rendait problématique l'intérêt des Samaritains ou des Païens pour ce mouvement religieux. Étienne et ses proches n'étaient pas davantage païens ou samaritains ; mais leurs racines culturelles, on l'a vu, les avaient préparés à certaines formes de dialogue⁹. Là encore, il ne s'agissait pas de francs-tireurs isolés. L'Assemblée de Jérusalem a « converti » Pierre : voici que sa rencontre avec Corneille rejoignait, sous une autre forme, les orientations des Hellénistes (cf. Ac 15,7-11) que toute l'Église devait, dès lors, encourager.

4. Le groupe helléniste ne s'est pas illustré d'abord par des « idées neuves », mais *par des résultats évangéliques concrets*. Bien plus, l'Église a accueilli la nouveauté parce que des gens comme Étienne ne se payaient pas de mots, mais payaient de leur vie le témoignage rendu, selon une constante du Nouveau Testament : les témoins prouvent l'authenticité de leur message lorsque l'épreuve les identifie au destin de Jésus lui-même. Saint Luc le montre par son parallèle entre la passion du Seigneur et le martyre d'Étienne ; pour les apôtres, Ac 5,41 suggère le même motif ; c'est de sa conformation à la faiblesse du Christ que Paul se réclame (cf. 2 Co 12,9-10) et la joie d'être identifié au Seigneur dans l'épreuve à cause de l'Évangile est le lot de tout chrétien authentique (cf. 1 Th 2,13-15).

Claude Tassin, c.s.s.p.

12, rue du Père Mazurié
94550 Chevilly Larue

L'ÉGLISE DE CHINE: AUJOURD'HUI ET DEMAIN

CONFÉRENCE DE MGR LOUIS JIN LUXIAN

Monseigneur Louis Jin Luxian, évêque auxiliaire de Shanghai, est venu en France, à l'invitation de son ami de jeunesse, Son Eminence le Cardinal Albert Decourtray, archevêque de Lyon. Nous publions ici la conférence qu'il a donnée à Lyon, à la Salle Jean-Paul II de l'Institut Catholique, et à Paris, à l'Institut des Hautes Etudes, en mai dernier.

Après avoir passé dix-huit ans en prison, et neuf ans en semi-liberté, le Père Louis Jin, s.j., fut d'abord nommé, en 1982, recteur du grand séminaire de Sheshan (Shanghai), sous le contrôle de l'Association Patriotique, puis, le 27 janvier 1985, consacré évêque auxiliaire de Shanghai, sans l'accord du Vatican. Ses fonctions actuelles font de lui un des premiers personnages de l'Eglise en Chine, chargé des séminaires, des traductions de livres religieux et des contacts avec les étrangers.

Ce n'est pas une visite à un pays inconnu, mais c'est plutôt un retour à une nation très familière. Je me rappelle encore très bien qu'il y a juste quarante ans, à savoir en 1947, alors jeune prêtre, je suis arrivé à Marseille, après un voyage de plus d'un mois, sur un vieux paquebot «André Lebon» des Messageries maritimes. Quand j'aperçus les tours de «Notre-Dame de la Garde», je me dis: «Me voilà enfin en cette France que j'adore tant.» Pourquoi avais-je ce sentiment? Voici la raison: j'ai commencé à apprendre le français à l'âge de neuf ans. L'année suivante, on m'a fait apprendre le livre «*Tour de la France*». J'ai fait alors un tour en France avec les deux frères: André et Julien. A l'école secondaire, j'ai lu avidement les romans de Victor Hugo et de Guy de Maupassant, les tragédies de Corneille et de Racine et les comédies de Molière. Devenu jésuite, j'ai appris par cœur plusieurs sermons de Bossuet et «Pensées» de Pascal. La dévotion à la Sainte

Vierge de Lourdes, à Sainte Marguerite de Paray-le-Monial, à Sainte Thérèse de Lisieux, à la bienheureuse sœur Elisabeth de la Sainte Trinité de Dijon occupe une place importante dans ma vie spirituelle. Vous comprenez donc bien mon attachement spécial au grand peuple de la France, fille aînée de l'Eglise catholique.

Mon séjour en Europe et surtout en France m'est d'autant plus important que j'ai pu mieux connaître le Père Theillard de Chardin, que j'avais rencontré plusieurs fois en Chine, me lier d'amitié avec des professeurs et des étudiants progressistes de la faculté de théologie de Fourvière, parmi lesquels le célèbre théologien Henri de Lubac.

En 1951, après avoir vu de mes propres yeux les meilleurs théologiens critiqués injustement par leurs propres frères et mis à l'écart par l'autorité de l'Eglise, j'a quitté la France, désolé mais non désespéré, plein de sympathie pour eux, et surtout de confiance dans l'avenir.

Quarante ans ont passé. Acceptant l'invitation, je suis revenu en France, à Paris qui m'était si familier ; je suis transporté d'excitation, tout comme à ma première visite. Cette fois-ci, je suis venu par avion. Il suffit d'une dizaine d'heures pour le trajet de Shanghai en Europe. Le monde s'est transformé, il est devenu plus petit.

L'Europe occidentale s'est bien transformée aussi. Quarante ou cinquante ans auparavant, la coopération entre les Etats d'Europe occidentale était plutôt rare, il existait même de l'hostilité et de la guerre entre eux ; mais aujourd'hui, grâce aux efforts des politiciens prévoyants tant français que ceux des autres Etats européens, elle s'est unie en formant une communauté économique, et s'achemine vers une alliance plus étendue et plus profonde, et de ce chef exerce une influence plus grande sur les situations internationales.

La France a changé, Paris a changé, non seulement l'aspect extérieur de la ville, mais surtout la mentalité et le jugement de valeur. Tout a changé de sorte que je ne les reconnais plus.

A Shanghai, comme je sais la langue française et que j'ai été en France, on me prend pour un expert en français. On me demande souvent de faire les présentations de la France. On demande mon opinion sur la France, sur l'Eglise française, et même sur la politique de la France. Ma réponse est toujours la même: «je ne connais plus la France d'aujourd'hui, je n'ose

émettre mon opinion. » Si je me croyais intelligent et que je présente les circonstances de l'année 1947 aux jeunes Chinois de l'année 1987 avec commentaire, comme s'il s'agissait de la situation actuelle, les jeunes Français protesteraient : « Vous qui connaissez notre pays seulement d'il y a quarante ans, comment avez-vous le droit de parler de la France d'aujourd'hui ? Vous n'arriverez pas à donner aux jeunes Chinois le point de vue correct concernant notre pays. Est-ce que ça peut jouer un rôle positif dans les amitiés Franco- Chinoises ? » Si j'avais fait ainsi, l'indignation des Français aurait été juste; c'est bien logique.

On trouve des gens qui ont quitté notre pays il y a déjà trente-huit ans, ou même plus. Ils n'y sont jamais retournés. Pendant ces quarante ans, notre pays a subi, comme tout le monde le sait, un changement bouleversant. Pourtant ces gens prétendent être des experts de la Chine et de l'Eglise chinoise. Partout, ils écrivent des articles, font des rapports. Ils prennent des ouï-dire pour des faits, des fragments pour l'ensemble. Ils font des analyses avec préjugé, des critiques avec hostilité. Ils font de la fanfaronade et abusent les autres. Bien sûr, nous n'avons pas assez dit la vérité, nous-mêmes. Nous n'avons pas l'occasion de présenter l'Eglise chinoise aux catholiques d'outre-mer. C'est pourquoi je remercie la direction des Hautes Etudes.

Permettez-moi d'abord de vous donner un aperçu général de mon pays. Notre pays couvre une superficie de neuf millions six cent mille kilomètres carrés, soit à peu près toute l'Europe à part la Russie. La population de mon pays compte plus d'un milliard d'habitants, soit deux fois plus nombreuse que la population totale de l'Europe. Notre population est un cinquième de la population mondiale, c'est-à-dire, parmi cinq habitants sur cette planète, il y a un Chinois. Nous avons une histoire très longue, qui remonte jusqu'à vingt siècles avant Jésus Christ. L'époque du Printemps-Automne et des Royaumes Combattants est une des époques d'or de notre civilisation.

L'époque de la pleine activité du grand philosophe Confucius qui est bien connu dans le monde entier, est antérieure de cinq cents ans à celle de la résistance du héros Vercingétorix à l'invasion de César. Dans la longue histoire de l'humanité, pas mal de brillantes civilisations ont surgi. Elles ont eu d'importantes influences dans une période plus ou moins longue et dans un domaine plus ou moins étendu. Mais de longues années après, elles ont été enterrées et sont devenues les objets du « creusage », de la recherche et de la discussion des archéologues; ou bien des antiquités que le tourisme attire pour que les visiteurs puissent les admirer ou leur présenter leurs condoléances. Notre civilisation a duré plus de quarante siècles et n'a jamais

été en décadence. Au contraire, grâce au contact et à l'échange avec d'autres nationalités et d'autres cultures, elle est devenue plus florissante et plus brillante.

A l'égard des autres civilisations, notre pays prend toujours, à part quelques périodes très courtes, une attitude positive et ouverte. Notre peuple préconise toujours la fréquentation amicale entre toutes les nationalités et développe une politique qui exige de se respecter et d'apprendre mutuellement, de subvenir mutuellement aux besoins et de se compléter réciproquement.

Prenons par exemple les religions de notre pays. Seul le taoïsme est éclos en Chine. Les autres quatre religions importantes : le catholicisme, le protestantisme, le bouddhisme et l'islamisme sont venues des pays étrangers. L'islamisme s'est uni étroitement à la civilisation d'une partie des minorités nationales de sorte que la plupart des habitants de certaines régions sont musulmans. Cela me rappelle la situation de l'Europe au moyen âge : « *Cujus regio, ejus religio* ». Le bouddhisme s'est infiltré depuis longtemps dans l'idéologie et dans la vie de beaucoup de Chinois. Il s'est fondu à la civilisation chinoise ; il est sinisé et considéré par beaucoup de Chinois comme une religion propre au pays. On a presque oublié qu'il est venu de l'Inde, du Népal. Seuls le catholicisme et le protestantisme n'ont pas toujours adopté le principe de l'inculturation.

De la fin de la dynastie des Mings (où le Père Matteo Ricci est arrivé en Chine) jusqu'à la Libération de la Chine en 1949, pendant ces quatre cents ans, le nombre des catholiques n'a jamais dépassé trois millions. L'année dernière, quand j'ai visité les Etats-Unis, j'ai appris que, au moment de la Guerre de l'Indépendance des Etats-Unis (1774-1776), les catholiques américains étaient seulement vingt-cinq mille, tandis qu'aujourd'hui, leur nombre s'élève à plus de cinquante millions. Bien sûr, il y a toutes sortes de causes, parmi lesquelles le grand nombre d'immigrants est un élément important. Cependant l'esprit d'initiative, et le courage de frayer un chemin conforme à la situation nationale ont beaucoup contribué à la réussite de l'évangélisation aux Etats-Unis. Les expériences des catholiques américains nous poussent à réfléchir sérieusement. En nous rappelant cette longue période de quatre cents ans de l'histoire catholique en Chine, nous constatons qu'à l'exception de rares personnes prévoyantes comme Matteo Ricci, les autorités ecclésiastiques, les supérieurs des missionnaires ne respectant pas le sentiment national de notre peuple, ignorant nos mœurs, n'ont insisté que sur l'uniformité absolue avec l'Ouest. Ils nous forçaient à oublier nos ancêtres. Ils niaient notre civilisation, voulant une occidentalisation complète. Avec une telle méthode de prédication comment auraient-ils pu réussir ?

L'histoire de ces quatre cents ans, des leçons et des expériences, il faut en faire consciencieusement le bilan, afin que nous puissions en développer les qualités et corriger les défauts. L'année dernière, quand j'ai fait ma visite à la République Fédérale d'Allemagne, j'ai donné une conférence dont la première partie touchait ce sujet. J'avais l'intention de la répéter aujourd'hui. Mais, après avoir lu récemment l'article «l'Eglise locale de Chine surgit», publié dans le 37^e numéro du périodique «Tripod», édité à Hongkong par le centre de recherche du Saint-Esprit qui se consacre à l'étude sur la religion de la Chine, écrit par le Père Jérôme Heyndrickx, je crois que ça ne vaut plus la peine d'en faire la répétition ici. Je n'ai rien à ajouter.

Je vous présente donc aujourd'hui seulement l'Eglise chinoise d'aujourd'hui, et je vous dis quelques mots sur son avenir.

Etant l'évêque auxiliaire du diocèse de Shanghai, je vous le présente plus en détail. Le diocèse est aussi grand que la municipalité de Shanghai, à savoir 6.000 kilomètres carrés.

Notre diocèse compte 120.000 catholiques dont 40.000 en ville et 80.000 à la campagne. Parmi ces derniers, beaucoup sont pêcheurs. Auparavant, une barque une famille; nuit et jour sur les rivières ou les lacs, on vivait de la pêche. Maintenant, nos pêcheurs axent leur travail sur l'élevage du poisson selon des méthodes scientifiques. Ils vendent leurs produits aquatiques au marché et y achètent leurs provisions. A mesure que se développe la réforme économique de ces dernières années, leur vie s'améliore de jour en jour. Les pêcheurs restent toujours, hier comme aujourd'hui, modestes et simples, croyants et pieux. Il y a environ 100.000 pêcheurs catholiques dans le diocèse de Shanghai et les trois diocèses voisins. Dès le moment du lever du soleil à son coucher, la récitation de la prière du matin et du soir et celle du rosaire s'élèvent des barques et retentissent jusqu'aux cieux. Les parents s'occupent de l'éducation catholique de leurs enfants. Ils leur enseignent, dès l'enfance, le catéchisme et les prières. Ils sont peu influencés par le monde extérieur. Ils tiennent ferme leur croyance. Ce sont des gens que nous devons beaucoup respecter.

Depuis 1980, trente églises ont été réouvertes l'une après l'autre, parmi lesquelles six sont en ville et le reste à la campagne. Trois autres églises seront réparées cette année. Je vous présente les deux suivantes: la première est la cathédrale de Xu Jia Hui (ou Zikawei), du gothique, construite en 1911, qui peut contenir 3.000 personnes; elle se trouve au pays natal du célèbre savant catholique patriote Xu Guang-qi ou Paul Xu. L'année dernière, plus

de 6.000 amis étrangers y sont venus entendre la messe. La seconde est la basilique de Notre-Dame de She Shan (ou Zôse). Shanghai se trouve au milieu d'une plaine de quelques dizaines de milliers de kilomètres carrés. Il n'y a que dans le district de Song Jian qu'il y a neuf collines dont la plus grande est She Shan. C'est un endroit unique, le plus beau paysage de Shanghai. A la fin du XIX^e siècle, des jésuites français ont acheté du bas en haut de cette colline 14 hectares de terre. Une chapelle contenant 400 personnes a été bâtie à mi-pente. Une grande basilique contenant 2.000 personnes a été dressée au sommet prenant la Sainte Vierge comme Patronne sous le titre d'«auxiliatrice des chrétiens». Le 1^{er} mai de chaque année, une dizaine de milliers de pèlerins se ruent vers She Shan, dont la plupart sont des pêcheurs qui y viennent en barques. On compte plus de 500 barques devant la colline. Les autres viennent en autobus. Bannières en avant, ils récitent ensemble le rosaire tout en montant la colline. Puis ils marchent en zigzags en faisant le chemin de la croix devant les 14 stations. Ils entrent enfin dans la basilique et y assistent à la messe. Durant le mois de mai de l'an dernier, 60.000 catholiques sont venus de tous les coins du pays faire le pèlerinage. 30.000 catholiques s'y sont confessé. Cette année-ci, avant notre départ, plus de 30.000 personnes sont déjà venues à She Shan. Le journal et la station de télévision du gouvernement en ont fait des reportages détaillés.

Nous avons fondé un séminaire à She Shan en 1982. 116 séminaristes venus de l'Est de la Chine y font leurs études supérieures et spirituelles. Nos séminaristes sont diplômés de l'école secondaire, le plus jeune a 17 ans et le doyen est âgé de 67 ans. En novembre 1985, j'ai ordonné sept prêtres. La station de télévision centrale a émis en direct à tout le pays la cérémonie de l'ordination. Un autre prêtre, âgé de 56 ans, a reçu l'ordination en décembre dernier. Deux prêtres américains de Hongkong sont venus lui imposer les mains. A mon retour, la veille de la Fête de la Sainte Trinité, je donnerai l'ordination à huit séminaristes. Le séminaire a été créé de rien. Le nombre des livres de la bibliothèque du séminaire s'est élevé de zéro à 20.000 exemplaires dont la plupart ont été donnés par des amis étrangers depuis ces trois dernières années. Dix prêtres, y compris moi-même, et une dizaine de professeurs laïques, enseignent au séminaire. Le séminaire n'a pas de fonds de lui-même. Chaque diocèse contribue de son côté aux dépenses annuelles d'après le nombre de ses séminaristes. La question la plus importante et urgente pour nous, c'est le vieillissement des prêtres. Notre évêque, Monseigneur Zhang Jia-shu, est né en 1893; il a déjà 94 ans. Et moi, évêque auxiliaire âgé de 71 ans, je suis considéré comme un jeune! C'est pourquoi, nous devons redoubler d'efforts pour former de jeunes prêtres le plus vite possible.

Il y a 80 religieuses dans notre diocèse. Leur moyenne d'âge est de 77 ans. L'année dernière, nous avons commencé un noviciat. Le nombre des novices est de 18 dont la plus jeune a 20 ans.

L'ouverture du séminaire et du noviciat nous garantit des successeurs. Nous avons des vocations; ce qui nous manque, ce sont des professeurs et des manuels. Presque tous nos livres catholiques ont été perdus pendant la Grande Révolution culturelle. Maintenant, nous rédigeons les manuels nous-mêmes dans l'ordre d'importance et d'urgence; et nous enseignons tout en rédigeant. Après cinq ans d'efforts, nous avons enfin une série de cours de théologie qui sont en train d'être mis au point et de se perfectionner. Nous commençons maintenant à rédiger un cours de philosophie.

Il y a deux ans, notre diocèse a rétabli « Le Centre de recherche de Xu Guang-qi »; son but est d'étudier le problème d'inculturation de la théologie et de fournir des renseignements sur l'Eglise catholique du monde entier et de publier des livres. Le Centre a une petite bibliothèque. Il y a plus d'une quarantaine de périodiques de différents pays, tels que « La Documentation Catholique », « La Croix quotidienne », « L'Osservatore Romano », « Les Etudes », « La Civiltà Catholica », « Lumen Vitae », « Die Zeit », « Missi », « La nouvelle revue théologique », etc. Nous avons publié deux revues dont une bimensuelle et une trimestrielle. Elles sont bien accueillies par les différents milieux. Nous avons traduit de nouveau « Les quatre Evangiles » d'après la Bible de Jérusalem, imprimés à 300.000 exemplaires. Nous avons aussi publié « L'Imitation », « Jésus dans l'histoire » de Daniel-Rops, « Commentaire de saint Marc » par le Père Huby et « Avec Jésus » par le Cardinal Martini. Les livres ci-dessus sont imprimés à 10.000 exemplaires et se sont vendus en un mois. Nous les rééditerons bientôt. D'ailleurs, nous nous efforcerons de publier un nouveau livre chaque mois.

L'Université l'Aurore, créée par notre ancien sage Joseph Ma Xiang-bo et ensuite administrée par les jésuites français, a formé un grand nombre de talents. Prenant les anciens auroriens comme noyau, nous avons fondé l'Association des Intellectuels catholiques de Shanghai, qui a plus de 500 membres. Le président de l'Association est le professeur Zhu Chong-gang, membre de notre délégation. Après avoir été diplômé à l'Aurore, il s'est perfectionné en dermatologie en France. L'Association a organisé les médecins catholiques pour faire des tournées médicales à la campagne en dehors de leurs heures de travail, et une partie des professeurs catholiques pour fonder une école du soir où l'on enseigne le français, l'anglais et l'allemand. Ne demandant aucune rémunération et n'épargnant aucun effort,

ces intellectuels apportent une grande contribution à l'Eglise en lui offrant leur énergie, leurs connaissances et leur temps précieux.

Nous commençons à établir un hospice et une clinique de convalescence pour les vieux. L'endroit est prêt, les gens pour sa gestion aussi. Nous attendons son ouverture. Par ailleurs, une imprimerie moyenne est en train d'être établie. Une fois construite, elle pourra imprimer des livres, des périodiques, des calendriers de fêtes et des images des Saints du diocèse.

Voilà un aperçu du diocèse de Shanghai. A cause du temps, je ne pourrai vous parler plus longuement. La situation du diocèse de Shanghai est bonne, de même celle du pays entier.

Il y a 3.300.000 catholiques en Chine. Pendant la Grande Révolution culturelle, il n'y avait ni églises, ni prêtres. Les chrétiens ont mis leur foi au fond de leur cœur et en ont transmis la semence à leurs enfants en famille. Dès 1979, au moment où des églises se sont ouvertes successivement au public, ils ont travaillé volontiers et gratuitement, et participé à la réparation des églises. Dans certains endroits, les catholiques ont construit de nouvelles églises avec leurs propres ressources. Ils font volontairement quelques dizaines ou une centaine de kilomètres pour assister à la messe.

De l'année 1980 à l'année 1985, il y a eu 130.000 adultes baptisés. Maintenant, chaque église ouvre des cours de catéchisme. A la fin de 1986, sept séminaires régionaux et quatre séminaires préparatoires étaient établis dans le pays entier. Actuellement, il y a plus de six cents séminaristes et plus de deux cents novices religieuses dont certains sont diplômés de l'université. Au cours de ces derniers six ans, environ 1.000 églises et 1.000 chapelles se sont rouvertes, à peu près une par jour.

Parmi un milliard d'habitants, 3.300.000 catholiques sont une infime minorité; ça fait 0.03% seulement. Mais c'est justement parce qu'il s'agit d'une minorité, qu'ils sont très remarqués par les autres. Pendant la Grande Révolution culturelle, ils n'ont pas abandonné leur foi, malgré toutes sortes d'épreuves. Ils jouissent aujourd'hui de la considération générale. Ils rendent grâce à Dieu, font rayonner l'esprit du Christ et deviennent ainsi la lumière du monde et le sel de la terre. Partout et toujours, par leur action et leur parole, ils rendent témoignage au Christ. A l'école, ils sont de bons élèves: ils étudient consciencieusement, ils observent les disciplines, ils aiment la patrie, ils respectent leurs professeurs et aiment leurs camarades. A leur poste, ils travaillent laborieusement, ils sauvegardent les biens de l'Etat, ils

sont prêts à accomplir toutes sortes de tâches et gagnent ainsi la confiance des masses. Dans la famille, ils vivent en parfaite harmonie, ils respectent les anciens, et sont souvent élus familles modèles. Les autorités publiques admettent que parmi les catholiques, il n'y a presque pas de criminalité pénale. Les voisins s'entraident. Là où il n'y a pas de prêtres ou d'églises, les catholiques se réunissent chez quelqu'un qui a des salles spacieuses pour célébrer ensemble la fête. S'il y a un malade grave, il y a toujours un ou plusieurs catholiques qui le soignent de leur plein gré, prient pour lui jusqu'à sa mort, assistent à son absoute et à ses funérailles, de sorte que les non-croyants sont profondément émus et demandent d'adhérer à l'Eglise. Jésus a dit : « Spiritus ubi vult spirat » (Jean 3,8).

Les faits de ces courtes 20 ou 30 années le prouvent éloquemment : depuis que l'Eglise catholique chinoise est devenue autonome et gérée par les prêtres et les laïques eux-mêmes, la crise causée par la colonisation étrangère d'autrefois est surmontée. L'Eglise avance pleine de vitalité, à pas sûr, sur un chemin tout à fait normal. L'Esprit souffle sur tout notre pays, il y a aussi, bien sûr, de nombreux catholiques charismatiques chez nous. Nous croyons au Saint-Esprit.

Dieu nous a dit par le prophète Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies ». Les événements de ces quelques dizaines d'années nous ont enseignés : nous devons continuellement abandonner nos pensées et nos voies, discerner les pensées et les voies de Dieu, et nous y adapter. L'histoire de l'Eglise prouve que cela a été difficile tout le temps depuis le Christ pour tous, même pour les autorités de l'Eglise, à tous les échelons de haut en bas.

Naturellement, ce n'est pas facile non plus pour moi-même. Maintenant, je vais vous dire en bref pourquoi et comment je n'ai pas pu arriver à le faire plus tôt.

Je suis né d'une famille catholique depuis des générations. Comme je vous l'ai dit ci-dessus, j'ai reçu dès mon enfance l'éducation strictement française des jésuites. A l'école secondaire, à part le chinois, tous les autres cours étaient enseignés en français, y compris la géographie et l'histoire chinoises, par les prêtres français. Ensuite, je suis entré dans la Compagnie de Jésus de la Province de Paris. Après avoir reçu l'ordination sacerdotale, je suis venu à Paray-le-Monial pour faire le 3^e an. Et puis j'ai fait mes études à l'Université Grégorienne et obtenu le doctorat en théologie dogmatique. Quand j'étais à Rome, j'ai assisté à une assemblée convoquée par

Pie XII, après l'arrestation du Cardinal Mindszenty par le gouvernement de Hongrie. Sa parole: «Le crime commis au bord du Danube soulève des vagues de colère au bord du Tibre» a retenti à mes oreilles, pendant plusieurs années. A ce moment-là, la Chine a été libérée. J'ai décidé de rentrer. Malgré les questions posées, j'ai toujours répondu: «Les individus particuliers peuvent s'enfuir à l'étranger et devenir des Chinois sans nationalité, le berger ne doit pas quitter son troupeau», étant donné qu'il y a trois millions de catholiques sur le continent. Je suis retourné à Shanghai au début de 1951, sous l'influence des étrangers, et beaucoup de mes propres préjugés. Ce n'était pas encore l'époque du dialogue. On ne voyait dans le communisme que du négatif, et comme ailleurs autre part dans le monde, on arrivait à une situation de confrontation, voire d'une collision frontale entre l'Eglise et le communisme en Chine. Un grand nombre de catholiques ont été emprisonnés. Ce fut pour l'Eglise une catastrophe. Il restait encore des catholiques qui se sont jetés hardiment en avant au moment critique pour s'occuper de la situation désastreuse. Ils ont abandonné la politique de confrontation au gouvernement populaire. Ils m'ont inspiré, ils m'ont instruit. Nous devons nous soumettre aux ordres de Dieu. Nous devons prendre la réalité en considération. La réalité des dispositions que Dieu a prises pour nous est la suivante: la Chine est un pays socialiste à la chinoise. Le peuple chinois a choisi le socialisme. La domination corrompue du Guomindang et les outrages infligés par le colonialisme au peuple chinois l'ont fait marcher sur les voies anti-impérialiste et révolutionnaire. Nous devons aimer notre patrie. Nous, les catholiques, bien que n'étant qu'une minorité, nous devons prendre part à sa respiration et à sa destinée, partager ses joies et ses peines. Etant un berger, je ne dois pas m'enfuir et jouer le rôle d'un héros anti-communiste sous la protection des étrangers. Se cacher dans une ambassade n'est pas quelque chose de glorieux. Je dois penser aux intérêts des catholiques et leur rendre service.

Un milliard d'hommes mènent une vie heureuse. La dignité nationale est rétablie; nous sommes respectés par tous les peuples du monde. L'Eglise de Chine, gérée par les catholiques chinois, aime sa patrie, observe les lois, sauvegarde l'indépendance et l'autonomie, s'adapte à la situation actuelle de la Chine. C'est vraiment ce que Lekai, Primat de Hongrie, a dit «Je n'essaierai jamais de faire rétrograder l'histoire, mais j'en accélérerai le processus vers l'avant!» Il faut réaliser de faire vivre en commun les catholiques avec les non-croyants dans une société, de maintenir de bonnes relations entre eux, entre l'Etat et l'Eglise. Cela est avantageux pour les deux parties.

Quant à moi, voici les dispositions que Dieu a prises pour moi. Au début des années 80, d'une part, j'ai eu un métier qui convenait à ma spécialité dans la Chine du Nord : je travaillais comme réviseur d'une équipe de traduction. La vie était tranquille, le travail facile. D'autre part, le diocèse de Shanghai a voulu rouvrir le séminaire et m'a demandé d'aller le diriger. Rester au Nord ou retrouver Shanghai, une lutte intérieure m'a tirailé longtemps. Rester au Nord qui était mon deuxième pays natal, j'aurais pu y passer paisiblement ma vieillesse. Retourner à Shanghai, non seulement le travail serait fatigant, mais encore, je serais certainement calomnié et attaqué par certains gens. Est-ce que cela en valait la peine ? Après avoir longtemps réfléchi, j'ai tiré la conclusion : « Si je reste dans le Nord, ce sera par égoïsme ; si je retourne à Shanghai, ce sera pour l'intérêt de l'Eglise ! » Alors, je suis rentré résolument à Shanghai en juin 1982. Sous la direction de Mgr Zhang Jia-shu, j'ai participé au rétablissement de l'Eglise. Après cinq ans de pratique, je suis convaincu que c'est une voie juste voulue par Dieu. Je décide de continuer sur cette voie.

Le monde est en train de changer ; il est de plus en plus rationnel et perfectionné. L'histoire humaine est une histoire de changement : de la société primitive, tribale, à la société monarchique, démocratique, jusqu'à la société du bien-être national. Qui aujourd'hui voudrait ramener la société à celle de la veille de la grande Révolution française ?

On a vu les changements des Etats européens. Des Etats dispersés et hostiles forment une communauté. Le Benelux a donné l'exemple, la Communauté économique européenne a suivi ensuite, c'est un grand progrès. Dans tous les continents, on voit éclore cette sorte d'alliance. La tendance est irrésistible. L'humanité prend conscience de son unité.

L'Eglise, elle aussi, a changé. L'Eglise primitive ne s'est pas bornée au cadre du judaïsme. Elle a ouvert la porte aux gentils et a assimilé la civilisation grecque et latine. Ainsi l'Evangile a-t-il pu se propager dans tout l'empire romain. Pendant une assez longue période, par manque de connaissances géographiques, les autorités de l'Eglise ont pris l'Europe, le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord pour le monde entier. Elle ne savait pas qu'au-dehors de cette montagne et de cette mer, il y avait d'autres montagnes et d'autres mers. Elle s'est passionnée pour la latinisation de l'Eglise. Elle a mis à l'écart d'autres civilisations et s'est imaginée être un vieux moine, immobile sur une île isolée au milieu de la rivière, regardant l'eau couler rapidement vers l'Est. Elle s'est glorifiée de son immutabilité.

Cependant, la mission de l'Eglise est de servir toute l'humanité, d'offrir l'économie du salut aux hommes qui ne surgissent que dans le temps et l'espace. Le monde a changé, l'homme a changé, l'idéologie de l'homme a changé. Les changements ayant pour but de s'adapter aux circonstances et d'assimiler de nouvelles nourritures, c'est un signe marquant la vitalité. L'immuabilité signifie au contraire la pétrification ; une société humaine qui s'obstine à rester immuable risque d'être éliminée, abandonnée ; elle disparaît et devient seulement un vestige historique. L'Eglise est le peuple de Dieu qui s'achemine vers la Jérusalem céleste. Comment ne pourrait-il pas changer d'aspect ? Notre Eglise va fêter son deuxième millénaire. Elle reste toujours jeune. La raison c'est qu'elle n'a cessé de se renouveler. Depuis plus de vingt ans, l'Eglise a de nouveau reconnu l'importance de l'inculturation et du renouvellement, de quitter son île isolée pour se mettre en marche avec le peuple et accélérer le pas d'«aggiornamento». Ceux qui participent à la transformation ne constatent pas clairement leur propre transformation. Isolé de l'extérieur depuis trente ans et plus, mon premier contact avec le monde du dehors est vraiment une grande surprise pour moi. Une des plus grandes transformations de l'Eglise, c'est d'avoir abandonné complètement le latin, ce qui était inconcevable il y a 40 ans et qui est devenu une réalité saluée par tous les catholiques comme un grand progrès. La seconde transformation est celle de l'importance attachée au pluralisme. Cela est sans aucun doute le souffle du Saint-Esprit.

Comme tout le monde le sait, l'Eglise du passé a insisté sur l'uniformité, a exercé un contrôle complet et absolu sur toutes les affaires. L'excès de contrôle étrangle la vitalité. Le noyau de la civilisation romaine ce fut le «pouvoir», c'est-à-dire l'autorité et le droit. On a oublié que «la charité» était le plus important commandement de notre Seigneur. Maintenant, beaucoup de théologiens ont retrouvé l'esprit de communion, la *Koinonia*; cela est un autre progrès. Cependant nous voyons très clairement qu'il est plus facile d'abandonner une langue morte que d'abandonner l'attachement au pouvoir, surtout pour ceux qui ont le pouvoir dans leurs mains. Voilà la vraie raison de la peur du changement de la part des autorités.

Pour avoir réellement le pluralisme, il faut d'abord promouvoir l'inculturation. Le pluralisme dans l'Eglise consiste à ne pas s'identifier à un certain système politique de la société. L'histoire avance. L'Eglise nous a enseigné : «La monarchie vient de Dieu!» C'est bien absurde et ridicule pour aujourd'hui. L'Eglise a pris une attitude négative à l'égard de la révolution de la bourgeoisie et a causé des pertes inutiles. L'Eglise s'est opposée au système socialiste, et a aussi causé pas mal de malheurs. La leçon de l'his-

toire est bien précieuse, elle nous rend plus intelligents, nous qui vivons au tournant de l'histoire, au milieu d'une tempête révolutionnaire, nous qui voulons nous tenir à côté du peuple qui cherche une vie meilleure pour lui et pour les autres. Le pluralisme, c'est d'essayer et de s'efforcer de propager l'Évangile dans le sein de toutes sortes de systèmes sociaux. Il y a déjà plus d'un milliard d'hommes qui vivent sous le système socialiste à la chinoise. L'attitude fondamentale de l'Église dans le monde entier doit être la suivante : comprendre et soutenir les essais entamés par des catholiques qui vivent sous ce système, tirer des conclusions de leurs expériences, tant des succès que des faillites et les encourager, car leur témoignage est d'autant plus précieux que leur situation est difficile et différente. Le rêve d'intervenir et de commander en s'appuyant sur les forces financières ou autre a été désastreux auparavant et le sera encore davantage désormais. La raison est évidente, parce que cela n'est pas conforme à l'esprit de Jésus Christ.

Le pluralisme exige, ai-je dit, comme condition sine qua non une véritable inculturation. C'est seulement avec l'inculturation que l'Église peut propager l'Évangile aux habitants de ce globe qui se présentent dans le temps et l'histoire. Permettez-moi, de citer un passage d'une interview entre le Cardinal Decourtray et André Sève : « ... *mais beaucoup s'imaginent que l'on trouve et que l'on exprime la foi à l'état pur. En réalité la foi est toujours transmise inculturée. La Parole de Dieu, y compris dans les Évangiles, nous rejoint dans une parole humaine donc marquée par une culture donnée et, en cela même, datée. Que la foi en la Parole de Dieu, la foi en Jésus Christ puisse être vécue, dite, célébrée dans l'extrême diversité des cultures sans cesser d'être essentiellement la même foi au même Seigneur, voilà vraiment la grande merveille de l'Esprit Saint, de l'Esprit de Pentecôte. Mais il faut dire plus : c'est par là que la Parole de Dieu déploie dans le temps et l'espace ses infinies virtualités, que la foi de l'Église s'épanouit en d'innombrables expressions.* »

Nous devons prendre garde à l'uniformisme de quelques-uns. Il y a un proverbe chinois : « *La prétendue prédilection de Maître Ye pour les dragons* », mais à la vue d'un dragon vivant, il est fou de terreur, comme halluciné. Il y a des gens qui parlent du pluralisme et de l'inculturation, mais lorsqu'on les met en pratique, ils s'élancent devant pour intervenir et s'y opposer, chercher tous les moyens pour revenir à l'uniformisme. Non seulement c'est contraire au courant historique, mais aussi au Saint-Esprit. Veuillez me permettre de citer ici les paroles du célèbre théologien chrétien Oscar Cullman : « *Là où l'Esprit Saint est à l'œuvre, il donne naissance à la diversité. Et pourtant, chaque action n'aboutit pas à une fragmentation. Chaque membre du*

corps poursuit sa mission qui est orientée vers l'unité; il en est de même des membres de la communauté des fidèles. C'est dans cette diversité que réside la richesse de la plénitude du Saint-Esprit. Quiconque ne respecte pas cette richesse et veut l'uniformité pêche contre le Saint-Esprit. L'uniformité, elle aussi, est un péché contre le Saint-Esprit.» Je me souviens souvent de ces paroles. Elles m'encouragèrent, m'illuminent dans les moments difficiles.

Enfin, je voudrais encore ajouter quelques mots : j'admire le génie du grand peuple français et sa contribution au monde entier. En 1947, passant par le canal de Suez, j'ai éprouvé l'importance de ce canal qui a raccourci la moitié du trajet d'Europe en Asie. C'est le chef-d'œuvre d'un Français, M. Lesseps. L'année dernière, j'ai visité les Etats-Unis et vu la statue de la Liberté de New York. Cette œuvre d'art que les Américains considèrent aujourd'hui comme le symbole de leur pays, a été conçue, fabriquée et offerte par des Français. Parmi les Etats occidentaux, c'est la France qui, la première, a établi des relations diplomatiques au niveau d'ambassadeur avec notre pays. Je profite de cette occasion pour montrer mon respect au grand peuple français. Je suis aussi très content de vous dire que, au point de vue des attitudes à l'égard de l'Eglise chinoise, lorsque certaines gens qui se disaient expertes sur les problèmes chinois calomniaient et diffamaient notre patrie, et moi-même dans le milieu ecclésiastique d'Occident, c'est un ami français d'esprit droit qui s'est jeté hardiment en avant pour nous soutenir, quoiqu'à ce moment-là, nous ne nous connaissions pas. Et maintenant, vous qui m'avez invité à revisiter ce pays qui m'est si cher, que j'ai parcouru de long en large dans ma jeunesse, vous ne pourrez pas me dire qu'il existe encore, dans l'Eglise française, des gens qui ne savent pas que l'histoire va vers l'avant, jamais vers l'arrière. Dans mon adoration du grand peuple français et mon amour profond pour l'Eglise française, je crois et j'espère que les religieux français, les catholiques français auront une grande compréhension des choses nouvelles... Il vaut mieux voir une fois de ses propres yeux que d'entendre parler cent fois. Si les amis présents ont le temps de venir en Chine, je crois que leur visite stimulera l'amitié entre nos deux patries et nos deux Eglises, et sera la source de très grands bienfaits pour le monde entier et les Eglises de toutes les nations.

Voilà, c'est tout ce que je veux dire, merci beaucoup de tout mon cœur.

Louis Jin Luxian
Ev. aux. de Shanghai

notes bibliographiques

Eglise d'Eglises. L'Ecclésiologie de Communion

par J.-M. Tillard

Dans cet ouvrage, solidement documenté, l'Auteur montre comment l'Ecclésiologie de Communion, remise en valeur par Vatican II, repose sur « la plus vieille tradition enfouie dans la mémoire des Eglises ».

Trois dimensions essentielles fondent l'Eglise : la communion dans la Foi (par son lien avec le témoignage des apôtres), la communion dans la charité (s'exprimant de façon privilégiée dans la solidarité avec les plus pauvres), la communion dans l'espérance (dans l'attente d'un même événement, l'accomplissement du Royaume). Déjà au Sinaï un groupe d'hommes avait été rassemblé au nom d'une critique radicale d'un monde fondé sur l'injustice, la rivalité, la convoitise. Israël, en formant un seul Peuple, était porteur d'un message pour l'Humanité : celle-ci ne peut-être elle-même que dans la Communion. La Pentecôte, anti-Babel, préfigure déjà le rassemblement de tous les peuples, grâce à l'espace de réconciliation ouvert à tous les hommes par le Christ sur la Croix. On passe d'une collection d'individus isolés ou opposés, à une communion dans le Corps du Christ ayant sa source dans la vie Trinitaire. L'Eglise est le signe et le « sacrement » de ce Royaume déjà commencé.

Chaque Eglise locale constitue une première cellule de Communion, et l'Eglise en son entier est communion d'Eglises locales. Aucun aspect

de la vie de l'Eglise ne peut échapper à cette dimension de communion ; ainsi, la morale elle-même ne peut être réduite à une quête d'achèvement personnel ; elle est d'abord expression de la communion dans le Christ Jésus.

L'Eglise bâtit sa communion dans une écoute dynamique de la Parole. Chaque Eglise, en recevant la Parole et en la faisant sienne (dans sa culture et toute sa vie) devient mémoire vivante et signe de cette Parole, autant pour les autres Eglises que pour le monde ; et au cœur de cette Parole, il y a le message essentiel : « Qu'ils soient un comme nous, afin que le monde croie ».

L'Evêque est responsable de la communion au cœur d'une communauté de baptisés qui, tout entière, est « Cléros », part d'héritage : son rôle est de permettre à la communauté de rester en communion avec la communauté apostolique et avec les autres Eglises.

L'Eglise de Rome a une responsabilité particulière dans la communion des Eglises et à l'intérieur du collège épiscopal. Le Pape, a un pouvoir de leadership qui lui vient de la présence à Rome de Pierre et de Paul ; celle-ci est, pour l'Evêque de Rome, le sceau de l'autorité apostolique la plus grande.

Le Pape est vicaire des apôtres, dans une Eglise qui est elle-même dans sa totalité vicaire de Jésus Christ. (Les frontières de l'Eglise dépassent celles de l'Eglise Catholique, bien que, en celle-ci, l'Eglise du Christ subsiste dans toute sa plénitude).

Le livre du Père Tillard (vice-président de « Foi et Constitution » au Conseil Œcuménique des Eglises) est le fruit de longues années de recherche et d'engagement œcuménique. En soumettant à la réflexion des théologiens une analyse à la fois neuve et nuancée sur la nature de l'Eglise, l'A. apporte une contribution importante à un débat dont l'enjeu est fondamental aussi bien pour l'avenir de l'œcuménisme que pour la théologie de la Mission.

François Nicolas

Le Cerf, Paris, 1987, 415 p., 149 F.

LE PRÊTRE EST UN AUTRE CHRIST

*Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.
Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous.*

| CRÈCHE <i>Pauvreté</i> | | CALVAIRE <i>Mort à soi-même</i> | | TABERNACLE <i>Charité</i> | |
|---|-------------|---|----------------|---------------------------------|------------------|
| PAUVRE | HUMBLE | MOURIR | S'IMMOLER | DONNER | DONNER LA VIE |
| dans le logement | d'esprit | à son corps | par le silence | son corps | par sa foi |
| le vêtement | de cœur | à son esprit | la prière | son esprit | sa doctrine |
| la nourriture | vis-à-vis | à sa volonté | le travail | son temps | ses paroles |
| les biens | de Dieu | à sa réputation | la pénitence | ses biens | ses prières |
| le travail | des hommes | à sa famille | la souffrance | sa santé | ses pouvoirs |
| le service | de soi-même | et au monde | la mort | sa vie | ses exemples |
| Plus on est pauvre, plus on s'abaisse, plus on glorifie Dieu, plus on est utile au prochain. | | Plus on est mort, plus on a la vie, plus on donne la vie. | | Il faut devenir du bon pain. | |
| Le prêtre est un homme dépouillé. | | Le prêtre est un homme crucifié. | | Le prêtre est un homme mangé. | |

Le Père Chevrier, un pauvre parmi nous
par Henriette Waltz

Ecrits spirituels du Père Chevrier
par Yves Musset

Voici deux ouvrages modestes mais substantiels pour accompagner la béatification du Père Chevrier. Antoine Chevrier est né à Lyon, en 1826, d'un père « tout bon, tout doux, tout gai », et d'une mère au caractère plus rude, mais chrétienne énergique qui n'hésite pas à consacrer à Dieu, sans marchandier, l'enfant qu'elle attend : « S'il doit mal tourner, reprenez-le après son baptême ». Baptisé le 18 avril 1826, l'enfant a bien tourné.

Prêtre en 1850, il est nommé à Saint-André de la Guillotière, dans un faubourg industriel. Heureux de servir en milieu populaire, il se montre d'un dévouement intrépide lors des inondations de mai 1856. La même année, à Noël, il est bouleversé par le mystère du Verbe fait chair pour habiter parmi nous. Ce mystère d'humilité de Dieu et d'amour l'attache tout entier à Jésus pauvre.

En 1860, il acquiert rue Chabrol (aujourd'hui rue Sébastien Gryphe) la vaste salle de danse du Prado, un grand bal faubourien, pour abriter son œuvre naissante des premières communions et de l'éducation d'enfants et adolescents pauvres. En ce temps-là, l'admission à la communion se faisait à 11 ou 12 ans, mais les enfants des familles pauvres allaient au travail de bonne heure, et ceux que les parents n'avaient envoyés ni aux écoles ni aux catéchismes n'osaient plus aller au catéchisme ordinaire une fois qu'ils avaient passé l'âge. En 1862, il se met à quêter en personne à la porte de l'église de la Charité, par besoin d'argent pour continuer son œuvre, et par désir d'humiliation personnelle. Il songe à une pépinière de prêtres préparés spécialement pour la présence en milieux pauvres, des prêtres simples et pieux, vraiment simples. Alors, une section cléricale de « latinistes » s'ajoute à l'école des pauvres. Il en obtiendra... quatre prêtres avant sa mort ! Mais déjà un noyau de volontaires, de prêtres et de religieuses constitue les fondements de la nouvelle Association des Prêtres et Sœurs du Prado. Une héroïque patience, une totale charité permettent au Père de traverser les difficultés, de dépasser les inévitables critiques et oppositions. Il meurt au Prado le 2 octobre 1879,

épuisé à la tâche. Il a 53 ans. « Mieux vaut, disait-il, vivre dix ans de moins en travaillant pour Dieu, que vivre dix ans de plus en ne faisant rien ».

La biographie et les écrits choisis nous portent à admirer cet homme qui a toujours voulu rester proche des petites gens, ce croyant passionné de Jésus Christ et de son Evangile, ce prêtre qui sait que la grâce ne dispense pas de l'effort persévérant dans l'oraison, de la régularité dans le travail, de la générosité dans les souffrances et les pénitences. Lui-même a peint en grands caractères sur les murs d'une maisonnette à Saint-Fons, son idéal de prêtre selon l'Evangile. (Voir p. 326.) « Priez beaucoup, écrit-il à ses séminaristes, la prière, le crucifix, la crèche instruisent plus que les livres, et la science que l'on apprend au pied de son crucifix ou du Tabernacle est bien plus solide et mieux en rapport avec nous-mêmes que celle que l'on apprend dans les livres ». Paroles valables pour tout le temps de la vie, « car, explique H. Waltz, chacun de nous, jusque dans l'âge extrême, reste un enfant, capable du progrès qu'attend de lui l'indulgence du Père ».

Etienne Desmarescaux

Editions du Cerf, Paris, 1986
1: 204 p., 63 F. 2: 120 p., 31 F.

Communautés ecclésiales de base
L'enjeu d'une nouvelle manière d'être Eglise

par Marcello Azevedo

A la lecture du titre, on risque de se dire : encore un livre sur les communautés de base. Pourtant ce livre vaut la peine d'être lu, non pour y trouver des modèles à répéter – au contraire, il insiste continuellement sur les particularités de l'expérience au Brésil – mais bien plutôt pour y trouver des grilles de lecture de notre propre réalité ecclésiale. L'ouvrage se veut une réflexion théologique

sur les présupposés de base de ce mode d'être Eglise qu'est la communauté de base.

L'ouvrage analyse d'abord les causes de cette gestation lente qui a travaillé l'Eglise brésilienne; il en repère les étapes diverses, les divers facteurs de production pour mieux saisir comment se présente aujourd'hui cette réalité qui n'est pas toute l'Eglise du Brésil.

La démarche se fait ensuite sémantique du réel: l'auteur essaie de voir ce qu'il y a de concret sous les mots: communauté — ecclésiale — base, non pas pour arriver à une définition d'un concept qui serait bien cerné, mais pour mieux voir ce que ces communautés expriment, pour dégager aussi les motivations qui se font jour: parvenir à un mode missionnaire incarné dans le monde, être une Eglise aux côtés des pauvres, vivre une vie de relation plus communautaire et participante, créer des structures plus souples en accord avec les urgences actuelles... Cette recherche a un aspect critique, car elle sent bien l'inadéquation de l'Eglise par rapport au monde moderne.

Les communautés ecclésiales de base sont des lieux d'évangélisation. Elles rencontrent trois réalités dont elles ne peuvent faire fi: le catholicisme populaire, les sectes et la dimension socio-politique de l'évangélisation. Les remarques se font ici aiguës et pointues pour bien marquer que là aussi des risques sont courus inévitablement.

Mais, au fond, de quelle Eglise s'agit-il? Il faut voir comment s'articulent les divers modèles d'Eglise: l'Eglise-institution, l'Eglise-sacrement, l'Eglise annonciatrice, l'Eglise servante, l'Eglise communion. Un seul modèle ne peut s'imposer.

Le livre nous renvoie donc à un défi que nous connaissons parce que c'est aussi celui que nous vivons: réalité d'une communauté fraternelle de croyants, prenant en compte la diversité des vocations humaines, qui s'articule avec un travail humain dans un monde en continuelle mutation, avec le souci de maintenir le réalisme d'une vie chrétienne.

Joseph Pierron

Le Centurion, Paris, 1986, 236 p., 118 F.

Contemporary Theologies of Mission

par Arthur F., Glasser O., Donald A., McGavran

Les auteurs enseignent la théologie missionnaire dans une faculté protestante de missionologie, aux Etats-Unis. Ils se proposent de présenter les différents courants de la théologie missionnaire contemporaine en les regroupant sous quatre titres principaux: La théologie du Conseil Œcuménique des Eglises, la théologie de la Libération, la théologie Evangélique, et la théologie de Vatican II. Les auteurs opposent les deux premiers courants qui pensent que le mal fondamental est matériel, qui situent l'origine du mal au niveau de la séparation d'avec Dieu. Il est pour le moins intéressant de voir ainsi Vatican II regroupé avec les théologies fondamentalistes! La présentation est apologétique: elle vise avant tout à expliquer pourquoi et comment les églises évangéliques se sont opposées au Conseil Œcuménique des Eglises.

L'ouvrage est intéressant pour qui veut se tenir au courant de ce qui se dit et s'écrit sur la mission en dehors de l'Eglise Catholique. Il peut aider à mieux comprendre les missionnaires des Eglises Evangéliques que nous rencontrons sur le terrain. Il peut enfin nous aider à mieux cerner notre propre problématique et à nous situer plus justement dans une visée missionnaire.

François Richard

Baker Book House, 240 p., § 12.95.

Les divorcés remariés

par Michel Legrain

Ce dossier de réflexion à propos des divorcés remariés apporte un éclairage théologique et pastoral, qui déborde largement la douloureuse situation ecclésiale des si nombreux divorcés remariés en Occident. Les divorcés

remariés ne sont en effet qu'une catégorie particulière parmi toutes celles, de tant et tant de catholiques, qui se retrouvent sous ce vaste dénominateur commun des personnes qui vivent en couple, alors qu'elles se trouvent dans des situations matrimoniales canoniquement irrégulières ou irrégularisables. Voilà donc un point de rencontre certain entre les préoccupations pastorales concrètes d'Églises aussi diverses que celles d'Occident, d'Amérique Latine, d'Afrique et d'Asie.

Le point de départ de l'auteur est essentiellement pastoral. Face à l'insatisfaction de tant de fidèles, laïcs et prêtres, vis-à-vis de la discipline actuelle de l'Église catholique à l'égard des divorcés remariés, ne serait-il pas opportun d'examiner si aucune autre pastorale n'est envisageable? L'intransigeance officielle, en fait, se voit souvent tournée, parfois avec l'approbation de prêtres ou d'évêques. Est-ce normal?

L'exclusion de toute vie sacramentelle au niveau de la Pénitence et de l'Eucharistie, pour les divorcés remariés, est-elle la seule manière de promouvoir l'indissolubilité sacramentelle du mariage?

La défense d'une valeur aussi capitale que la fidélité sacramentellement engagée peut-elle se faire par des moyens qui, aux yeux de beaucoup, semblent porter atteinte à une autre valeur tout aussi importante, évangéliquement parlant, et qui s'appelle pardon et miséricorde?

Après avoir donné la parole à une douzaine de personnes qui expriment leurs souffrances, leurs combats et leurs espérances, l'auteur se livre à une enquête, nécessairement brève, sur les fondements scripturaires, historiques, théologiques et canoniques qui ont donné naissance à l'actuelle pratique de l'Église catholique romaine. Il s'efforce aussi d'évaluer la pastorale des différentes Églises, et se demande si d'autres attitudes ne seraient pas aussi justifiées du côté catholique.

En France, actuellement, sur 3 couples mariés, 1 divorce. Parmi eux, bien des chrétiens. Tous ne se remarient pas. Tous ne se soucient pas de ce que pense la hiérarchie catholique de leur remariage. Mais, parmi les divorcés remariés et leur famille, beaucoup se sentent interpellés au cœur même de leur foi. Le détour par l'histoire et les pratiques d'Églises, culturellement situées autrement, retiendra leur atten-

tion et sera peut-être porteur d'espérance pour de nombreux baptisés.

Joseph Gross

Le Centurion, 1987, 192 pages, 88 FF.

Justice and peace Education, Models for college and University Faculty

par David M. Johnson

Les étudiants qui sont éduqués dans des établissements catholiques en sortent-ils avec des idées claires et des motivations solides dans le domaine de la justice et de la paix?

Cet ouvrage répond à un besoin : comment les éducateurs peuvent-ils éveiller leurs étudiants à ces problèmes? L'idée de base est qu'une éducation pour la justice et la paix doit imprégner les différentes matières enseignées aux étudiants : plutôt que de mettre sur pied un cours spécial destiné à former des professionnels de la justice, il vaut mieux sensibiliser et former les étudiants des diverses disciplines.

La force de ce livre est d'être le fruit d'une expérience : dix-huit professeurs d'université présentent ici la manière dont ils ont su intégrer la dimension « justice et paix » dans leurs cours respectifs. Un chapitre est consacré à chacune des disciplines suivantes : études religieuses, philosophie, littérature, économie, histoire, science politique, psychologie, sociologie, gestion, pédagogie, technologie et œuvres sociales. Chaque chapitre présente l'objectif recherché, le plan détaillé du cours, les moyens pédagogiques mis en œuvre et la bibliographie remise aux étudiants. Les derniers chapitres donnent des exemples des programmes pluridisciplinaires.

Il va sans dire que ce livre est éminemment pratique. Sans doute s'agit-il là d'expériences faites dans des universités américaines, qui ne devraient pas être copiées telles quelles sous d'autres cieux. Mais la méthode et les matériaux employés rendront de grands services à toutes les écoles, universités et séminaires soucieux que leurs étudiants soient formés pour devenir des artisans de paix, et ceci, quelle que soit leur place dans la société.

François Richard

Orbis Books, 245 pages, \$ 16.95.

« Le désenchantement du monde » une histoire politique de la religion

par Marcel Gauchet

Cet ouvrage analyse la fonction sociale de la religion, telle que la met en évidence l'histoire de l'humanité, spécialement la diffusion du christianisme et la crise actuelle.

Par le fait même de cette orientation, il refuse la position habituelle des croyants qui privilégient la « continuité spirituelle », au risque de faire abstraction de l'évolution historique et de ses ruptures. Il refuse également le scepticisme, en particulier marxiste, qui ne voit dans « le religieux » qu'une superstructure, reflet mystifiant de la base qu'est le niveau de développement des forces productives et les rapports de production. Il s'écarte aussi du « mythe rationaliste » du progrès voulu et conscient, rationalisme dont le marxisme ou la technocratie sont le prolongement.

En sociologie et ethnologie, il fait appel au « fonctionnalisme », en refusant tout évolutionnisme trop simpliste.

On peut dire qu'il reprend et prolonge en un sens la philosophie de l'histoire de Hegel. Chaque étape incarne telle ou telle virtualité structurelle impliquée dans la mentalité religieuse de l'époque, et les institutions et attitudes qui en découlent, face à la divinité bien sûr, mais aussi face aux autres hommes et femmes (famille, société), face à la nature (connaissance et maîtrise technique).

L'analyse ainsi menée en fonction des structures religieuses et de leur prolongement social, véritables structures de base, rappelle, en s'y opposant, la construction systématique marxiste menée, elle, en fonction des forces productives et des rapports entre hommes qui les accompagnent. Le résultat est tout à fait original, découlant d'un point de vue spécifique peu courant, qui fait sa valeur et ses limites. Point de vue déconcertant : il « fait choc ». Le danger de s'enfermer dans « un système » est atténué par la pratique d'une dialectique très fine :

- entre facteurs divers et tendances à la fois unies et opposées, par-delà tout simplisme base/superstructures.
- entre les « possibilités » découlant de telle

structure et la contingence des « événements » limitant ou privilégiant tel aspect.

– entre le « conscient » et « l'inconscient » contre tout rationalisme simpliste, ou les théories équivoques de « la ruse de l'histoire » (Hegel – Marx) ou de « la main invisible » (économie politique libérale).

– entre la planification voulant maîtriser et rationaliser l'avenir, et « l'imprévisible », « l'indécidable » : tout est fait par l'homme, mais sa maîtrise réelle est fort limitée.

– entre l'extension inévitable de l'intervention de l'Etat pour administrer, organiser, arbitrer, et le danger du volontarisme totalitaire d'un pouvoir de décision arbitraire.

– entre le passé auquel la tradition nous attache, le présent qu'il faut gérer, l'avenir qu'il faut prévoir et construire dans le sens du progrès.

Ce point de vue particulier, s'il est très riche, comporte aussi de sérieuses limites.

La religion est identifiée à « la religion première » (plutôt que « primitive ») où tout est imprégné de sacré. Notion peut-être trop étroite, faisant abstraction d'autres dimensions, peut-être essentielles, de la religion : le « besoin métaphysique » de comprendre et d'expliquer, le « besoin existentiel » de reconnaître un sens à la vie, à travers la contingence de la naissance et de la mort...

L'analyse du christianisme est originale mais laisse sur sa faim ; la Bible est à peine exploitée. D'où un dogmatisme pas toujours convaincant, des thèses agressivement et inutilement paradoxales : l'époque actuelle est celle de la fin de la religion, le christianisme est la religion de la sortie de la religion (ce qui d'ailleurs lui laisse quelque espoir de survivre sous une forme... ou une autre).

Ce livre est très riche et « il donne à penser », même si nos pensées ne sont pas toujours celles de l'auteur : nous « réagissons ».

Malheureusement, il est très difficile à lire, le style et le vocabulaire ne facilitant pas la compréhension. Il faudrait le « traduire », au risque de le « trahir », mais il y faudrait tout un article.

Armand Guillaumin

N.R.F., Paris, 1986, 300 pages.

Noviciat d'un Evêque, captivité sous Sekou-Touré

par Raymond-Marie Tchidimbo

L'A. considère sa longue incarcération (décembre 1970 à août 1979) comme un second noviciat, un temps d'inestimables grâces de purification et de libération.

D'abord révolté, mais jamais désespéré, le « novice » quinquagénaire (Mgr Tchidimbo est né en 1920) sut tirer profit de ces « grandes vacances » pour vivre davantage dans la compagnie de Dieu. Un Dieu qui ne va pas lui « jeter son passé à la figure », malgré la vision cauchemardesque du jugement durant son état de mort apparente (p. 166) ; un Dieu qui se révèle pardon complet, fidèle présence, vivante espérance. L'épreuve l'aura libéré de la manie de toujours vouloir se prendre trop au sérieux, « alors qu'il n'y a que le Christ de sérieux dans la vie d'un prêtre » (p. 289). Il a grandi aussi dans l'amour filial pour Marie, Notre-Dame de toute espérance.

Dans la première moitié de l'ouvrage, l'A. raconte son enfance et sa jeunesse à Conakry, les années de séminaire et de service militaire, puis l'entrée chez les Pères du Saint-Esprit, l'ordination en 1951, les activités missionnaires à Kankan et à Conakry. En 1962, Jean XXIII le nomme archevêque de la capitale : il est le premier évêque africain de l'Eglise de Guinée. Huit ans plus tard, le disciple du Serviteur Souffrant commence le chemin de croix au camp de Boiro.

Avec sérénité, l'A. livre sa pensée sur les hommes et les situations. Il sait reconnaître au leader du « non » à de Gaulle, un certain courage politique, même si Sékou-Touré reçoit alors gratuitement l'indépendance de son pays. Hélas pour celui-ci, le nouveau chef manque de consistance psychologique, remplace la volonté par la duperie, présente des signes d'hystérie, affiche un communisme passablement primaire.

« On peut niveler la fortune, mais pas le talent, et encore moins l'intelligence et la foi » (p. 123).

Même pondération dans le jugement de l'A. sur le fait colonial, soit qu'il cite Paul VI : « Si incomplètes qu'elles soient, les structures établies par la colonisation demeurent, qui ont fait reculer l'ignorance et la maladie, établi des

communications bénéfiques et amélioré les conditions d'existence » (*Pop. Progressio*) ; soit qu'il rappelle aux Africains leur propre responsabilité : « Il importe aux Africains d'être honnêtes et de reconnaître que la honte de l'Afrique, ce ne sera pas d'avoir connu la colonisation et ses abus, mais d'avoir enfanté de sombres dictateurs depuis l'indépendance des pays africains » (p. 113).

Un humour de bon aloi accompagne la lecture de ce livre, devenu un peu long par beaucoup de réflexions méditatives, de documents et annexes, mais on est conquis par la bonté d'un homme qui a souffert avec patience et avec foi, et qui se raconte avec humilité.

Ce n'est pas souvent qu'un Evêque commence son autobiographie en disant : « Il importe que le lecteur le sache : je suis heureux d'être ce que je suis, à savoir un pauvre type, un pécheur, mais un pécheur gracié » (p. 16). (Deux distractions à corriger en p. 37 : les *Padri Bianchi* ont été fondés en 1868 et non pas en 1879, et les *Missions Africaines de Lyon* en 1856, et non pas en 1890).

Etienne Desmarescaux

Fayard, Paris, 1987, 332 p., 95 F.

L'Eglise à l'épreuve de la tradition. La Communauté Evangélique du Zaïre et le Kindoki

par Asa Dalmalm

A force de parler d'inculturation, on peut constater que celle-ci se fait, mais comment ? L'Eglise locale peut-elle s'inculturer le kindoki ? La société Kongo qui pratique le kindoki, a-t-elle inculturé le message chrétien qui repousse le kindoki ?

Ne nous empressons pas de traduire ce terme par sorcellerie, puisque l'A. veut nous montrer précisément qu'il s'agit de beaucoup plus. Cette missionnaire suédoise, appartenant à la Communauté Evangélique du Zaïre (C.E.Z.), a passé 10 ans dans la région de Manianga (bas Zaïre) où elle s'est livrée à de nombreuses enquêtes sur la permanence du kindoki dans son Eglise, et le sens qu'on lui reconnaît ou qu'on lui refuse. Dès le début de la mission, en 1880, il y eut un refus radical du kindoki ;

devenue autonome, le C.E.Z. a persisté dans le même refus; mais pasteurs, catéchistes et fidèles continuent de vivre la réalité du kindoki dans leur vie familiale et lignagère et ne se trouvent pas tout à fait à l'aise dans les fulminations officielles. Entre-temps, les Kongo ont assimilé un certain nombre de notions modernes et bibliques touchant le problème du mal en général et celui de la maladie en particulier. Mêlés aux réflexes traditionnels touchant le Kindoki, ces apports contribuent à rendre le problème plus complexe et les solutions abruptes encore moins praticables. C'est pourquoi l'A. demande à son Eglise de réviser ses positions officielles en faisant explicitement une place au Kindoki dans son langage. Tel est le sens général d'une démarche tout en nuances, sur laquelle on peut faire bien des commentaires.

De la documentation abondante de l'A., il ressort que le Kindoki est à la fois ordre et désordre. C'est le pouvoir nécessaire du chef de lignage pour protéger efficacement les siens, et c'est aussi ce qui permet à un individu d'être plus et autrement que les autres en n'importe quel domaine.

C'est ainsi que les missionnaires furent compris par les Kongo comme porteurs de Kindoki: leur caractère religieux, ainsi que leurs spectaculaires réalisations matérielles les mettaient à part.

Le diacre Luvuzu, devenu chef de lignage, élevé comme orphelin à la mission, prétend même avoir été initié au Kindoki par un pasteur! Sans doute celui-ci a dû faire, à un moment psychologique pour le jeune homme, un geste d'encouragement, familier pour le blanc, mais perçu et ruminé en terme de kindoki pour ce mukongo en quête de son destin. L'Eglise n'avait envisagé le Kindoki que comme explication fautive de la maladie donnant place à travers les ordalies aux accusations d'innocents. Elle n'avait pas pensé au problème de l'autorité-kindoki.

Nous ne pouvons pas répéter ici l'analyse fonctionnelle détaillée, sociale, familiale, politique et économique que l'A. fait du kindoki. Elle y voit finalement une symbolique et un langage. C'est trop peu dire! En fait, son analyse va plus loin et on pourrait appliquer au kindoki ce que la théologie catholique dit du rapport Eglise-Eucharistie: la société lignagère fait le kindoki, et se fait en faisant le kindoki. Si on introduit le Kindoki dans l'Eglise, posons-

nous la question: l'Eglise peut-elle se construire comme église chrétienne en faisant le kindoki, en en adoptant le langage? Nous pensons que l'A. est trop optimiste et que son élucidation n'est pas complète.

Le Kindoki (comme l'Evu camerounais) renvoie à l'importance de la subjectivité des personnes dans le groupe lignager. Il suppose une auto-perception du lignage où la réussite dans l'existence (donc la tenue à distance du mal et des malheurs) est inhérente à l'ordre lignager comme tel.

Un lignage est par définition une famille qui, en durant à travers des générations, se manifeste comme réussie; et la règle de cette réussite et de cette permanence est le respect par chacun de la tradition des ancêtres représentée par les aînés. Dans un tel système, tous les échecs et maladies doivent être repensés comme renforçant l'idéologie: on y arrive en accusant la mauvaise volonté ou du chef de famille courroucé par les manquements à son égard, ou les entreprises jalouses des individus, qui ne respectent pas leur rang et travaillent contre la solidarité de l'ensemble.

Pour que le Kindoki fonctionne, il faut qu'il y ait une étroite correspondance entre les malheurs qui surviennent et la culpabilité détectable des individus à l'intérieur du groupe.

Une telle idéologie nous semble très éloignée des conceptions bibliques et ecclésiales, et du travail qu'opère la modernité (villes, états, services). Curieusement l'A. ne rappelle pas la doctrine biblique sur le mal où l'on peut repérer l'oscillation entre deux pôles: le péché contre l'Alliance engendre châtement pour le peuple, et le juste n'est pas nécessairement plus heureux que le méchant.

Il semble que le travail du message biblique en ces domaines est de dégager le problème du mal des mécanismes sociaux, en introduisant de nouveaux paramètres: la Volonté de Dieu, ses promesses et le ciel, les contre-entreprises d'un adversaire satanique. Moyennant quoi nous sommes délivrés du carcan trop étroit: un malheur = ma faute contre l'ordre social. Si dans l'Eglise Kongo on transporte l'idéologie du Kindoki, il faudrait conclure que le chrétien fidèle doit toujours être un homme réussi dans un lignage réussi.

Nous pensons que cela est inadmissible. Et que l'Eglise a plus à faire à dégager les personnes d'un lignage-étouffoir, à faire évoluer ce

lignage vers des formes où les anciens aident les autres à devenir plus et autrement, au lieu de les rançonner le plus qu'ils peuvent, et à distendre le lien trop automatique: faute = malheur. Le problème reste donc de taille! Mais nous pouvons remercier l'A. de nous aider à le poser plus clairement.

Henri Maurier

Editaf, Paris, 1985, 272 p.

Protestantisme et liberté

Ce numéro spécial est consacré à la rencontre des 12 et 13 octobre 1985 à la Mutualité à Paris, à l'occasion du troisième centenaire de la Révocation de l'Edit de Nantes.

Il était normal que la première partie fut consacrée à la signification et aux répercussions de cet événement: les spécialistes qui ont parlé ont su utiliser et clarifier toutes les recherches qui ont été faites pour ce centenaire. La deuxième partie a été consacrée à «Être protestant aujourd'hui», avec un panorama des principales activités du protestantisme en France aujourd'hui. Le rapport de la douzaine de carrefours ne rend pas toute la richesse de ce qui s'y est dit. A la suite, la transcription des textes du culte, célébré alors, ne transmet pas la chaleur qui a dû en faire une prière... J'ai beaucoup aimé les interventions parallèles de Catherwood et de Ricosor, sur les convictions protestantes et les engagements. Les deux approches du rapport du protestantisme au monde et à la société me sont apparues différentes pour ne pas dire divergentes, tant sur le mode d'analyse que sur la stratégie d'ensemble. Mais un tel débat – et c'est là son intérêt – va au-delà des confessions protestantes; il interroge toutes les confessions chrétiennes.

Avant le message final, des invités: musulman, M. Arkoun; juif, A. Memmi; catholiques, R. Rémond, J.M. Domenach – avaient exprimé ce qu'ils pensaient et attendaient du protestantisme dans la société et le monde actuels. Le but du livre n'était pas de nous apporter des nouveautés, mais il situe bien l'aventure protestante dans sa mémoire, mais aussi dans son dynamisme présent.

Joseph Pierron

Bulletin du CPED, n° juillet-août 1986, 254 pages.

Bonne Nouvelle pour les Nations

par Albert Provent

Le titre est généreux. En neuf chapitres, l'A. rappelle à grands traits les étapes de l'Alliance divine.

D'abord, une nation élue, à laquelle Dieu renouvelle constamment le pardon, malgré les fautes recommencées avec obstination. Ensuite, Jésus: «Il sait que son sens de l'humble service de l'homme s'affrontera aux pouvoirs en place qui, eux, ne s'exercent pas avec l'unique souci du bien de tous.» Enfin, l'Esprit de Pentecôte, qui continue de vivifier la diversité humaine des multiples nations.

Le livre s'achève par des considérations sur la caducité des entreprises d'unification, depuis l'Empire romain, merveilleux et provisoire, jusqu'aux récents empires coloniaux, tellement éphémères au regard de l'Histoire. Aujourd'hui, les techniques nouvelles vont-elles travailler pour les droits fondamentaux de l'homme, ou pour l'avantage de ceux qui disposent du pouvoir de décider?

L'A. glisse dans les pages de son livre une citation du pince-sans-rire Voltaire: «Entrez dans la Bourse de Londres, cette place plus respectable que bien des cours; vous y voyez rassemblés les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes. Là, le juif, le mahométan et le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion, et ne donnent le nom d'infidèles qu'à ceux qui font banqueroute; là, le presbytérien se fie à l'anabaptiste et l'anglican reçoit la promesse du quaker. Au sortir de ces pacifiques et libres assemblées, les uns vont à la synagogue, les autres vont boire; celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Père par le Fils au Saint-Esprit; celui-là fait couper le prépuce de son fils et fait marmonner sur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point; ces autres vont dans leur église attendre l'inspiration de Dieu, leur chapeau sur la tête, et tous sont contents» (p. 11). Voltaire a l'humour féroce, et l'ironie sarcastique. Au fait, qui était son maître?

Jésus a prévenu: «Nul ne peut servir deux maîtres en même temps». Et Dieu, l'unique créateur, a beaucoup de patience avec les humains pour les rassembler en famille.

Etienne Desmarescaux

Médiaspaul, Paris, 1987, coll. Maranatha n° 8, 158 p., 66 F.

Les mouvements coopératifs en Afrique de l'Ouest

par Dominique Gentil

L'auteur, se basant sur une riche expérience personnelle des mouvements coopératifs en Afrique de l'Ouest, s'efforce d'en donner une vue d'ensemble qui soit :

– suffisamment étendue dans l'espace. Il analyse la situation au Sénégal, au Mali, au Burkina-Faso (anciennement Haute-Volta), au Niger, au Bénin,
– suffisamment prolongée dans le temps, soulignant les évolutions et les ajustements, depuis les orientations plus ou moins explicites de la colonisation, les rêves des indépendances... et la suite.

Il a surtout soin d'éviter toute analyse par trop unilatérale, qui ne laisserait place qu'à une « formule exemplaire » ; assurée de réussite pourvu qu'on emploie la « méthode adéquate », désignant sans hésitation un « bouc émissaire », unique responsable des échecs. L'auteur, au contraire, a soin de mettre en évidence les divers facteurs et leurs interférences. Les uns : politiques, économiques, sociaux, délimitent les conditions de possibilité ; les autres : leaders, circonstances, rapports de forces, déterminent de façon complexe, spécifique, aléatoire, les réalités concrètes et leurs avatars.

D'une façon générale, on peut noter que ces divers pays se sont avant tout proposé de développer les cultures d'exportation, en vue de dégager les fonds nécessaires pour l'investissement et le fonctionnement de l'Etat. Dans cette perspective, les coopératives ont été pensées partout comme instruments pour atteindre ce but, quelle que soit la diversité des discours tenus.

L'auteur en distingue trois espèces :

– le discours « socialisme africain spécifique » insistant, à plus ou moins juste titre, sur la continuité avec les traditions africaines de solidarité,

– le discours « marxiste-orthodoxe » volontariste et révolutionnaire, ne voyant d'avenir que dans la production collective rigoureusement planifiée,
– un discours plus « humaniste et démocratique » appelant à la participation populaire au développement.

Deux catégories sociales (classes sociales) ont particulièrement souffert de ces orientations :

– les paysans, exploités comme à l'ordinaire, qui subissent passivement.

– les commerçants qui ... « s'en tirent... » ou se « débrouillent... » de diverses façons. Au total, tout est subordonné au contrôle de l'Etat, et le paysan est dans la triple dépendance du Parti, de l'Administration, des Notables.

Dans des chapitres impossibles à résumer, l'auteur suit l'évolution de ces tentatives, évolution diverse, liée à de multiples facteurs, aux réactions des acteurs devant les vicissitudes du temps. Dans l'ensemble, la situation n'est pas changée en profondeur.

– Dans les coopératives officielles, le paysan subit, grogne, cherche à « se dissimuler » ou à « profiter » selon les occasions, sans cependant passer à la révolte organisée.

– Quant aux organisations paysannes non étatiques, elles ne seront pratiquement tolérées que dans des secteurs et à des niveaux marginaux, dépendant souvent de financements extérieurs.

Si par hasard, elles réussissaient davantage, elles risqueraient, sinon d'être en butte à l'hostilité de l'Administration et des Partis, au moins d'être « récupérées » par l'Etat et les Notables.

Ces réflexions passablement pessimistes ne pourraient-elles pas être transposées à d'autres pays d'Afrique... et à d'autres communautés, y compris les « communautés ecclésiales de base » ?

Armand Guillaumin

L'Harmattan, Paris, 1986, 270 pages.

livres reçus à la rédaction

Les sept paroles de l'Amour crucifié, par Frère Ephraïm, Editions Lion de Juda, 48 route de Paris, 41600 Nouan le Fuzelier, 94 p. en 11 x 17, 28 F. Méditation de la Passion de Jésus, à partir des sept paroles du Crucifié: « Père, pardonne leur...; Aujourd'hui, tu seras avec moi...; Voici ta Mère...; Eloï, Eloï, lama sabachthani; J'ai soif; Tout est accompli; Père, entre tes mains je remets mon Esprit. » Les plus belles paroles de l'histoire humaine, avec le oui de Marie.

L' Icône de Marie, Porte du Ciel, par Dr Philippe Madre. Editions Lion de Juda, 76 p. en 11 x 17, 28 F. Le Docteur Madre, diacre au diocèse d'Albi, marié, père de deux enfants, présente l'histoire de l'Icône gardée au Laus (Hautes-Alpes), reproduction d'une Icône du monastère d'Ivirion (Mont Athos), Icône dite Portaitissa, Porte du Ciel. Méditation sur le nom de Marie, le sens de « Porte du Ciel », la signification des effusions d'huile et de parfums, l'actualité de Marie, refuge des pécheurs.

Joseph, fils de David, qui êtes-vous? par Père Bernard Martelet, Editions Lion de Juda, 72 p. en 13,5 x 19,5, abondamment illustrées, 30 F. L'A. moine de Sept-Fons, présente Joseph, le dernier

dans la Bible à être désigné comme fils de David. Après lui, il n'y a plus que le Fils par excellence. Joseph est l'homme juste, choisi par Dieu, pour être le garant de la virginité de Marie, le nourricier du Fils, et son père de par Dieu. L'A. a écrit plus amplement sur saint Joseph dans son ouvrage « Joseph de Nazareth, l'homme de confiance ». (*Editions Saint-Paul, Paris-Fribourg.*)

Rôle médiateur du Saint-Esprit, dans la révélation du Christ, chez saint Augustin par Boka di Mpati Londi. L'auteur, jésuite zairois, professeur à la Grégorienne, présente ici des extraits de sa thèse de Doctorat à l'Université Pontificale Grégorienne/Faculté de Théologie. L'A. note dans la préface que « l'homme, créature autonome, jaloux de sa liberté, peut devenir pécheur par son propre refus; mais image de Dieu, disponible à la grâce, il peut, tout autant, s'élever à la sainteté, à l'altitude d'un amour ouvert ». Le converti de Milan en sait quelque chose. Lecture studieuse, comme il convient au sujet.

Medias pour Dieu, avec Jacques Alberione par Paul Colacray, album illustré de 96 p. Editions Mediaspaul, 85 F. Jacques Alberione, né en 1884 au Piémont, fut convaincu de bonne heure de la nécessité d'évangéliser aussi par les moyens nouveaux de communication: livre, journal, magazine, radio, électronique. Ordonné en 1907, il est nommé quelques années plus tard responsable de l'hebdomadaire diocésain. Il a pressenti que le prêtre contemporain ne pourrait se contenter de prononcer l'homélie dominicale devant un public raréfié de pratiquants. En 1914, il ouvre une Ecole typographique avec ... 2 garçons! En 1915, il lance un Ouvroir féminin, dont les jeunes filles participeraient aussi

à la diffusion des productions de l'Ecole typographique. Les deux groupes sont placés sous le patronage de l'apôtre Paul. Ainsi commença la Société Saint-Paul, puis les Filles de Saint-Paul: deux Institutions auxquelles le Fondateur ajoute les contemplatives Sœurs Disciples du Divin Maître, puis les Pastourelles et les Apostolines, et il y aura encore quatre Instituts séculiers, et la vaste Union des coopérateurs et coopératrices. Le fondateur est mort en 1971. Les réalisations continuent dans le monde entier (800 communautés de vie et de travail en 39 pays). Aujourd'hui *Famiglia Cristiana* tire à 2.000.000 d'exemplaires par semaine, avec des éditions jumelées en divers pays.

La Re-production, par Thomas Mpyoi-Buatu. L'Harmattan, collection Encres noires, n° 33, 244 p, 80 F. Roman qui manque d'action. Style souvent boursoufflé et compliqué, pour un pêle-mêle de considérations confuses et de descriptions parfois d'un goût douteux. Critique littéraire zairois, l'A. ne saurait ignorer que l'art d'écrire n'est pas dans l'imitation et la «re-production», mais dans la concision et la création. Par exemple, quand les Blancs sont appelés « faces de craie » ou « visages de lait caillé »! Voilà qui est plaisant...

Fils du chaos, par Moussa Konaté. L'Harmattan/encres noires n° 37. Le titre est rude. Il se comprend lorsqu'on a parcouru le récit de l'enfance de Hamadi. « Ma mère a été une bonne mère, comme toutes les mères, je suppose... » Mais elle était la seconde épouse du père, qui en prendra encore une troisième! La polygamie n'apprend guère le dépassement de l'égoïsme. L'enfant se heurte à beaucoup de détresse. « La sécheresse s'était installée dans les cœurs aussi... » Un récit bien soutenu.

■ **LE C.E.S.A.O.** (Centre d'Etudes Economiques et Sociales de l'Afrique Occidentale)

nous signale ses dernières publications, utiles en complément des sessions de formation pour les animateurs ruraux et les agents des services de développement rural.

– Un chemin pour animer le village (guide de l'animateur villageois), par R. Chaix, T. Drame, A. Sanon, Odette Snoy. Coll. Cahiers ruraux n° 3, 66 p.

– Comment garder bonne la terre, par Jean Ouattara. Coll. Cahiers ruraux n° 4, 54 p.

– Autopromotion du monde rural, par J. Vankrunkelsven. Coll. Appui/animation n° 1.

– Pour la promotion de l'homme: l'Eglise, par Jan Vankrunkelsven. 143 p. L'Evangile ignore l'expression «promotion humaine», mais la révélation et l'action de Jésus sont valorisation de l'homme. «L'homme est la route de l'Eglise» (Jean-Paul II).

Diffusion: C.E.S.A.O. – B.P. 305 BOBO-DIOULASSO (Burkina-Faso).

■ **CULTURES ET FOI**

Un numéro spécial est consacré à Georges Casalis (1916-1987), avec un choix de prédications et d'articles permettant de suivre l'itinéraire d'un chrétien qui a répondu avec la vigueur de l'Evangile à l'appel des événements, de la résistance au nazisme jusqu'à la théologie de la libération avec les pauvres de l'Amérique latine.

Diffusion: Cultures et foi, 5 rue Sainte-Hélène, 69002 Lyon, CCP Lyon 102.03 N cahier spécial n° 118 Résistance et Libération – G. Casalis – «Mémoires d'avenir» 50 F.

■ **LE PASSAGE – COURS PAR CORRESPONDANCE**

Fondé par un groupe de laïcs autour du futur cardinal Daniélou, «LE PASSAGE» continue d'aider à la découverte et à l'approfondissement de la foi par les cours par correspondance. Grand choix de thèmes à travailler individuellement ou en petit groupe. A signaler dans le nouveau programme 1987-1988: une première initiation à la Bible, à partir de «Grands personnages bibliques»; un cours pour guider dans la découverte de Jésus Christ; un tout nouveau cours sur «Dieu aujourd'hui». Les échanges avec des correcteurs qualifiés permettent un approfondissement réel.

Pour tous renseignements et envoi de programme: «Le Passage» – 42 rue de Grenelle 75007 Paris.